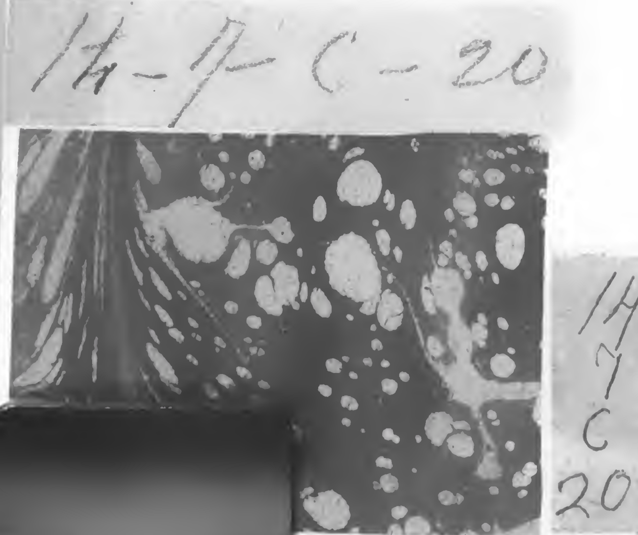
CONNOISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN

Luc : de Clapiers Vauvenargues (marquis de)





Eleonore .d.

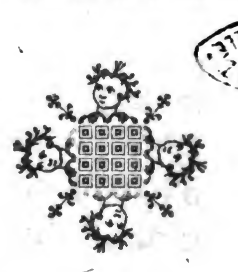


CONNOISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN.

2

INTRODUCTION
A LA
CONNOISSANCE
DE
L'ESPRIT HUMAIN,
SUIVIE
DE REFLEXIONS
ET
DE MAXIMES.





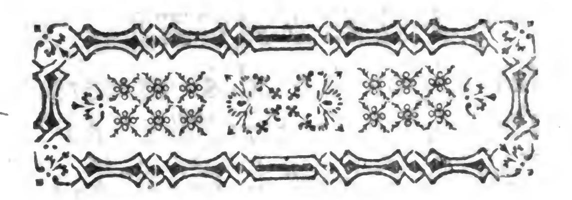


A PARIS,

Chez ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE
DE LA
SECONDE EDITION.

TOUTES les bonnes maximes ſont dans le monde, dit Paſcal, *il ne faut que les appliquer ;* mais cela eſt très-difficile. Ces maximes n'étant pas l'ouvrage d'un ſeul homme, mais d'une infinité d'hommes différens, qui enviſageoient les choſes par divers côtés, peu de gens ont l'eſprit aſſez profond pour concilier tant de vérités &

les dépouiller des erreurs dont elles ſont mêlées. Au lieu de ſonger à réunir ces divers points de vûe, nous nous amuſons à diſcourir des opinions des Philoſophes, & nous les oppoſons les uns aux autres, trop foibles pour rapprocher ces maximes éparſes, & pour en former un ſyſtême raiſonnable. Il ne paroît pas même que perſonne s'inquiéte beaucoup des lumieres & des connoiſſances qui nous manquent. Les uns s'endorment ſur l'autorité des préjugés, & en admettent même de contradictoires, faute d'aller juſqu'à l'endroit par lequel ils

ſe contrarient : & les autres paſſent leur vie à douter & à diſputer, ſans s'embarraſſer des ſujets de leurs diſputes & de leurs doutes.

Je me ſuis ſouvent étonné, lorſque j'ai commencé à réflechir, de voir qu'il n'y eut aucun principe ſans contradiction, point de terme même ſur les grands ſujets dans l'idée duquel on convînt. Je diſois quelquefois en moi-même : il n'y a point de démarche indifférente dans la vie. Si nous la conduiſons ſans la connoiſſance de la vérité, quel abîme !

Qui ſait ce qu'il doit eſtimer, ou mépriſer, ou haïr,

s'il ne ſait ce qui eſt bien ou ce qui eſt mal ? Et quelle idée aura-t-on de ſoi-même, ſi on ignore ce qui eſt eſtimable, &c.

On ne prouve point les principes, me diſoit-on. Voyons s'il eſt vrai, répondois-je ; car cela même eſt un principe très-fécond, & qui peut nous ſervir de fondement.

Cependant j'ignorois la route que je devois ſuivre pour ſortir des incertitudes qui m'environnoient. Je ne ſavois préciſément ni ce que je cherchois, ni ce qui pouvoit m'éclairer, & je connoiſſois peu de gens qui fuſſent

en état de m'inſtruire. Alors j'écoutai cet inſtinct qui excitoit ma curioſité & mes inquiétudes ; & je dis : Que veux-je ſavoir ? Que m'importe-t-il de connoître ? Les choſes qui ont avec moi les rapports les plus néceſſaires ? Sans doute. Or où trouverai-je ces rapports, ſinon dans l'étude de moi-même, & la connoiſſance des hommes, qui ſont l'unique fin de mes actions, & l'objet de toute ma vie ? Mes plaiſirs, mes chagrins, mes paſſions, mes affaires, tout roule ſur eux. Si j'exiſtois ſeul ſur la terre, ſa poſſeſſion entiere ſeroit peu pour moi : je n'aurois

plus ni ſoins, ni plaiſirs, ni deſirs; la fortune & la gloire même ne ſeroient pour moi que des noms; car il ne faut pas s'y méprendre: nous ne jouiſſons que des hommes, le reſte n'eſt rien. Mais, continuai-je, éclairé par une nouvelle lumiere: qu'eſt-ce que l'on ne trouve pas dans la connoiſſance de l'homme? Les devoirs des hommes raſſemblés en ſociété, voilà la morale; les intérêts réciproques de ces ſociétés, voilà la politique; leurs obligations envers Dieu, voilà la Religion.

Occupé de ces grandes vûes, je me propoſai de par-

courir d'abord toutes les qualités de l'eſprit, enſuite toutes les paſſions, & enfin toutes les vertus & tous les vices, qui n'étant que des qualités humaines, ne peuvent être connues que dans leur principe. Je méditai donc ſur ce plan, & je poſai les fondemens d'un long travail. Les paſſions inſéparables de la jeuneſſe, des infirmités continuelles, la guerre ſurvenue dans ces circonſtances, ont interrompu cette étude. Je me propoſois de la reprendre un jour dans le repos, lorſque de nouveaux contre-temps m'ont ôté en quelque maniere l'eſpérance

de donner plus de perfection à cet ouvrage.

Je me suis attaché, autant que j'ai pu, dans cette seconde édition, à corriger les fautes de langage qu'on m'a fait remarquer dans la premiere. J'ai retouché le style en beaucoup d'endroits. On trouvera quelques chapitres plus dévelopés & plus étendus qu'ils n'étoient d'abord. Et tel est celui du Génie. On pourra remarquer aussi les augmentations que j'ai faites, dans les Conseils à un jeune homme, & dans les Réflexions Critiques sur les Poëtes, ausquels j'ai joint Rousseau & Quinault, Auteurs célebres,

dont je n'avois pas encore parlé. Enfin on verra que j'ai fait des changemens encore plus considérables dans les Maximes. J'ai supprimé plus de deux cens pensées, ou trop obscures, ou trop communes, ou inutiles. J'ai changé l'ordre des Maximes que j'ai conservées ; j'en ai expliqué quelques-unes ; & j'en ai ajouté quelques autres, que j'ai répandues indifféremment parmi les anciennes. Si j'avois pu profiter de toutes les observations que mes amis ont daigné faire sur mes fautes, j'aurois rendu peut-être ce petit Ouvrage moins indigne d'eux. Mais ma mau-

vaiſe ſanté ne m'a pas permis de leur témoigner par ce travail le deſir que j'ai de leur plaire.



8

TABLE
DES TITRES.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE I.

LIVRE II.

De

9

DES TITRES.

LIVRE III.

TABLE

SECONDE PARTIE.

FRAGMENS.

Fin de la Table des Titres.



INTRODUCTION A LA CONNOISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN.

LIVRE I.

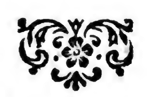
DE L'ESPRIT EN GENERAL.



CEux qui ne peuvent rendre raiſon des variétés de l'eſprit humain, y ſuppoſent des contrariétés inexpliquables. Ils s'étonnent qu'un homme qui eſt vif ne ſoit pas pénétrant ; que celui qui raiſonne avec juſteſſe, manque

de jugement dans ſa conduite ; qu'un autre qui parle nettement ait l'eſprit faux, &c. Ce qui fait qu'ils ont tant de peine à concilier ces prétendues biſarreries, eſt qu'ils confondent les qualités du caractere avec celles de l'eſprit, & qu'ils rapportent au raiſonnement des effets qui appartiennent aux paſſions. Ils ne remarquent pas qu'un eſprit juſte qui fait une faute, ne la fait quelquefois que pour ſatisfaire une paſſion, & non par défaut de lumiere. Et lorſqu'il arrive à un homme vif de manquer de pénétration, ils ne ſongent pas que pénétration & vivacité ſont deux choſes aſſez différentes quoique reſſemblantes, & qu'elles peuvent être ſéparées. Je ne prétends pas découvrir toutes les ſources de nos erreurs ſur une matiere ſans bornes. Lorſque nous croyons tenir la vérité par un endroit, elle nous échappe par mille

autres. Mais j'eſpere qu'en parcourant les principales parties de l'eſprit, je pourrai obſerver leurs différences éventielles, & faire évanoüir un très-grand nombre de ces contradictions imaginaires qu'admet l'ignorance. L'objet de ce premier Livre eſt de faire connoître, par des définitions & par des réflexions, fondées ſur l'expérience, toutes ces différentes qualités des hommes qui ſont compriſes ſous le nom d'eſprit. Ceux qui recherchent les cauſes phyſiques de ces mêmes qualités, en pourroient peut-être parler avec moins d'incertitude, ſi on réuſſiſſoit dans cet Ouvrage à développer les effets, dont ils étudient les principes.



IMAGINATION, REFLEXION, MEMOIRE.

IL y a trois principes remarquables dans l'esprit ; l'imagination, la réflexion, & la mémoire.

J'appelle imagination le don de concevoir les choses d'une maniere figurée, & de rendre ses pensées par des images. Ainsi l'imagination parle toujours à nos sens ; elle est l'inventrice des arts & l'ornement de l'esprit.

La réflexion est la puissance de nous replier sur nos idées, de les examiner, de les modifier, ou de les combiner de diverses manieres. Elle est le grand principe du raisonnement, du jugement, &c.

La mémoire conserve le précieux dépôt de l'imagination & de la réflexion. Il seroit superflu de s'arrêter à peindre son utilité

non conteſtée. Nous n'employons dans la plûpart de nos raiſonnemens que nos réminiſcences ; c'eſt ſur elles que nous bâtiſſons : elles ſont le fondement & la matiere de tous nos diſcours. L'eſprit que la mémoire ceſſe de nourrir, s'éteint dans les efforts laborieux de ſes recherches. S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuſe mémoire, c'eſt parce qu'on ſuppoſe qu'ils ne peuvent embraſſer & mettre en ordre tous leurs ſouvenirs ; parce qu'on préſume que leur eſprit ouvert à toute ſorte d'impreſſions, eſt vuide, & ne ſe charge de tant d'idées empruntées, qu'autant qu'il en a peu de propres : mais l'expérience a contredit ces conjectures par de grands exemples. Et tout ce qu'on peut en conclure avec raiſon, eſt qu'il faut avoir de la mémoire dans la proportion de ſon eſprit, ſans quoi on ſe trouve néceſſaire-

ment dans un de ces deux vices : le défaut, ou l'excès.

FECONDITÉ.

IMaginer, réfléchir, ſe ſouvenir, voilà donc les trois principales facultés de notre eſprit. C'eſt là tout le don de penſer, qui précéde & fonde les autres. Après vient la fécondité, puis la juſteſſe, &c.

Les eſprits ſtériles laiſſent échapper beaucoup de choſes, & n'en voyent pas tous les côtés : mais l'eſprit fécond ſans juſteſſe ſe confond dans ſon abondance, & la chaleur du ſentiment qui l'accompagne eſt un principe d'illuſion beaucoup à craindre ; de ſorte qu'il n'eſt pas étrange de penſer beaucoup, & peu juſte.

Perſonne ne penſe, je crois, que tous les eſprits ſoient féconds, ou pénétrans, ou éloquens, ou

justes dans les mêmes choses. Les uns abondent en images, les autres en réflexions, les autres en citations, &c. chacun selon son caractere, ses inclinations, ses habitudes, sa force ou sa foiblesse.

VIVACITÉ.

LA vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité. Il y a des esprits lents, fertiles; il y en a de vifs, stériles. La lenteur des premiers vient quelquefois de la foiblesse de leur mémoire, ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vîtesse. La stérilité des esprits vifs, dont les organes sont bien disposés, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée, ou de ce

qu'ils ſont ſans paſſions ; car les paſſions fertiliſent l'eſprit ſur les choſes qui leur ſont propres. Et cela pourroit expliquer de certaines biſarreries : un eſprit vif dans la converſation qui s'éteint dans le cabinet ; un génie perçant dans l'intrigue qui s'appéſantit dans les ſciences , &c.

C'eſt auſſi par cette raiſon que les perſonnes enjouées, que tous les objets frivoles intéreſſent , paroiſſent les plus vives dans le monde. Les bagatelles qui ſoutiennent la converſation , étant leur paſſion dominante , elles excitent toute leur vivacité , & lui fourniſſent une occaſion continuelle de paroître. Ceux qui ont des paſſions plus ſérieuſes, étant froids ſur ces puérilités , toute la vivacité de leur eſprit demeure concentrée.

PENETRATION.

LA pénétration eſt une facilité à concevoir, à remonter au principe des choſes, ou à prévenir leurs effets par une vive ſuite d'inductions.

C'eſt une qualité qui eſt attachée comme les autres à notre organiſation; mais que nos habitudes & nos connoiſſances perfectionnent : nos connoiſſances, parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller; nos habitudes, parce qu'elles ouvrent nos organes, & donnent aux eſprits un cours facile & prompt.

Un eſprit extrêmement vif peut être faux, & laiſſer échapper beaucoup de choſes par vivacité, ou par impuiſſance de réflechir, & n'être pas pénétrant : mais l'eſprit pénétrant ne peut être

lent ; ſon vrai caractere eſt la vivacité & la juſteſſe unies à la réflexion.

Lorſqu'on eſt trop préoccupé de certains principes ſur une ſcience, on a plus de peine à recevoir d'autres idées ſur la même ſcience & une nouvelle méthode : mais c'eſt-là encore une preuve que la pénétration eſt dépendante, comme je l'ai dit, de nos connoiſſances & de nos habitudes. Ceux qui font une étude puérile des énigmes, en pénétrent plutôt le ſens que les plus ſubtils Philoſophes.

DE LA JUSTESSE, DE LA NETTETE', DU JUGEMENT.

LA netteté eſt l'ornement de la juſteſſe ; mais elle n'en eſt pas inſéparable. Tous ceux qui ont l'eſprit net, ne l'ont pas juſte. Il

y a des hommes qui conçoivent très-distinctement, & qui ne raisonnent pas conséquemment. Leur esprit trop foible ou trop prompt ne peut suivre la liaison des choses, & laisse échapper leurs rapports. Ceux-ci ne peuvent assembler beaucoup de vûes, & attribuent quelquefois à tout un objet, ce qui convient au peu qu'ils en connoissent. La netteté de leurs idées empêche qu'ils ne s'en défient. Eux-mêmes se laissent éblouïr par l'éclat des images qui les préoccupent; & la lumiere de leurs expressions les attache à l'erreur de leurs pensées.

La justesse vient d'un sentiment du vrai formé dans l'ame, accompagné du don de rapprocher les conséquences des principes, & de combiner leurs rapports. Un homme médiocre peut avoir de la justesse à son dégré, un petit ouvrage de même. C'est sans dou-

te un grand avantage, de quelque ſens qu'on le conſidere : toutes choſes en divers genres ne tendent à la perfection, qu'autant qu'elles ont de juſteſſe.

Ceux qui veulent tout définir, ne confondent pas le jugement & l'eſprit juſte ; ils rapportent à ce dernier l'exactitude dans le raiſonnement, dans la compoſition, dans toutes les choſes de pure ſpéculation, la juſteſſe dans la conduite de la vie, ils l'attachent au jugement.

Je dois ajouter qu'il y a une juſteſſe & une netteté d'imagination ; une juſteſſe & une netteté de réflexion, de mémoire, de ſentiment, de raiſonnement, d'éloquence, &c. Le tempérammment & la coutume mettent des différences infinies entre les hommes, & reſſerrent ordinairement beaucoup leurs qualités. Il faut appliquer ce principe à chaque

partie de l'eſprit, il eſt très-facile à comprendre.

Je dirai encore une choſe que peu de perſonnes ignorent : on trouve quelquefois dans l'eſprit des hommes les plus ſages, des idées par leur nature inaliables, que l'éducation, la coutume, ou quelque impreſſion fort violente ont liées irrévocablement dans leur mémoire. Ces idées ſont tellement jointes & ſe préſentent avec tant de force, que rien ne les peut ſéparer ; ces reſſentimens de folie ſont ſans conſéquence, & prouvent ſeulement, d'une maniere inconteſtable, l'invincible pouvoir de la coutume.

DU BON SENS.

LE bon ſens n'exige pas un jugement bien profond ; il ſemble conſiſter plûtôt à n'appercevoir les objets que dans la proportion

exacte qu'ils ont avec notre nature ou avec notre condition. Le bon ſens n'eſt donc pas de penſer ſur les choſes avec trop de ſagacité, mais à les concevoir d'une maniere utile, à les prendre dans le bon ſens.

Celui qui voit avec un microſcope, apperçoit, ſans doute, dans les choſes plus de qualité ; mais il ne les apperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme, comme celui qui ne ſe ſert que de ſes yeux. Image des eſprits ſubtils, ils pénétrent ſouvent trop loin ; celui qui regarde naturellement les choſes, a le bon ſens.

Le bon ſens ſe forme d'un goût naturel pour la juſteſſe & la médiocrité ; c'eſt une qualité du caractere, plûtôt encore que de l'eſprit. Pour avoir beaucoup de bon ſens, il faut être fait de maniere que la raiſon domine ſur le

ſentiment, l'expérience ſur le raiſonnement.

Le jugement va plus loin que le ſens, mais ſes principes ſont plus variables.

De la Profondeur.

LA profondeur eſt le terme de la réflexion. Quiconque a l'eſprit véritablemenr profond, doit avoir la force de fixer ſa penſée fugitive ; de la retenir ſous ſes yeux pour en conſidérer le fond, & de ramener à un point une longue chaîne d'idées : c'eſt à ceux principalement qui ont cet eſprit en partage, que la netteté & la juſteſſe ſont plus néceſſaires. Quand ces avantages leur manquent, leurs vûes ſont mêlées d'illuſions & couvertes d'obſcurités. Et néanmoins comme de tels eſprits voyent toujours plus loin que les autres dans les choſes

de leur reſſort, ils ſe croyent auſſi bien plus proches de la vérité que le reſte des hommes; mais ceux-ci ne pouvant les ſuivre dans leurs ſentiers ténébreux, ni remonter des conſéquences juſqu'à la hauteur des principes, ils ſont froids & dédaigneux pour cette ſorte d'eſprit qu'ils ne ſauroient meſurer.

Et même entre les gens profonds, comme les uns le ſont ſur les choſes du monde, & les autres dans les ſciences, ou dans un art particulier, chacun préférant ſon objet dont il connoît mieux les uſages, c'eſt auſſi de tous les côtés matiere de diſſenſion.

Enfin, on remarque une jalouſie encore plus particuliere entre les eſprits vifs & les eſprits profonds, qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre; car les uns marchans plus vîte, & les autres allans

l'ans plus loin, ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence, & ne trouvant point de meſure pour des choſes ſi différentes, rien n'eſt capable de les rapprocher.

DE LA DELICATESSE, DE LA FINESSE, ET DE LA FORCE.

LA délicateſſe vient eſſentiellement de l'ame ; c'eſt une ſenſibilité dont la coutume plus ou moins hardie détermine auſſi le dégré. Des nations ont mis de la délicateſſe, où d'autres n'ont trouvé qu'une langueur ſans grace ; celles-ci au contraire. Nous avons mis peut-être cette qualité à plus haut prix qu'aucun autre peuple de la terre : nous voulons donner beaucoup de choſes à entendre ſans les exprimer & les préſenter ſous des images douces

& voilées : nous avons confondu la délicateſſe & la fineſſe, qui eſt une ſorte de ſagacité ſur les choſes de ſentiment. Cependant la Nature ſépare ſouvent des dons qu'elle a faits ſi divers : grand nombre d'eſprits délicats ne ſont que délicats ; beaucoup d'autres ne ſont que fins ; on en voit même qui s'expriment avec plus de fineſſe qu'ils n'entendent, parce qu'ils ont plus de facilité à parler qu'à concevoir. Cette derniere ſingularité eſt remarquable ; la plûpart des hommes ſentent au-delà de leurs foibles expreſſions : l'éloquence eſt peut-être le plus rare comme le plus gracieux de tous les dons.

La force vient auſſi d'abord du ſentiment, & ſe caractériſe par le tour de l'expreſſion ; mais quand la netteté & la juſteſſe ne lui ſont pas jointes, on eſt dur au lieu d'être fort, obſcur au lieu d'être précis, &c.

DE L'ETENDUE DE L'ESPRIT.

RIen ne ſert au jugement & à la pénétration comme l'étendue de l'eſprit. On peut la regarder, je crois, comme une diſpoſition admirable des organes qui nous donne d'embraſſer beaucoup d'idées à la fois ſans les confondre.

Un eſprit étendu conſidere les êtres dans leurs rapports mutuels : il ſaiſit d'un coup d'œil tous les rameaux des choſes ; il les réunit à leur ſource & dans un centre commun ; il les met ſous un même point de vûe. Enfin il répand ſa lumiere ſur de grands objets, & ſur une vaſte ſurface.

On ne ſçauroit avoir un grand génie ſans avoir l'eſprit étendu, mais il eſt poſſible qu'on ait l'eſprit étendu ſans avoir de génie ; car ce ſont deux choſes diſtinctes : le génie eſt actif, fécond ; l'eſprit

étendu fort ſouvent ſe borne à la ſpéculation, eſt froid, pareſſeux, & timide.

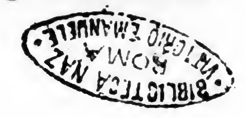
Perſonne n'ignore que cette qualité dépend auſſi beaucoup de l'ame, qui donne ordinairement à leſprit ſes propres bornes, & le rétrécit ou l'étend, ſelon l'eſſor qu'elle-même ſe donne.

DES SAILLIES.

LE mot de ſaillie vient de ſauter; avoir des ſaillies, c'eſt paſſer ſans gradation d'une idée à une autre, qui peut s'y allier. C'eſt ſaiſir les rapports des choſes les plus éloignées; ce qui demande ſans doute de la vivacité & un eſprit agile. Ces tranſitions ſoudaines & inattendues cauſent toujours une grande ſurpriſe; ſi elles ſe portent à quelque choſe de plaiſant, elles excitent à rire; ſi à quelque choſe de profond, elles

étonnent ; ſi à quelque choſe de grand, elles élevent : mais ceux qui ne ſont pas capables de s'élever, ou de pénétrer d'un coup d'œil des rapports trop approfondis, n'admirent que ces rapports bizarres & ſenſibles, que les gens du monde ſaiſiſſent ſi bien. Et le Philoſophe qui rapproche par de lumineuſes ſentences les vérités en apparence les plus ſéparées, réclame inutilement contre cette injuſtice : les hommes frivoles qui ont beſoin de temps pour ſuivre ces grandes démarches de la réflexion, ſont dans une eſpece d'impuiſſance de les admirer, attendu que l'admiration ne ſe donne qu'à la ſurpriſe, & vient rarement par dégrés.

Les ſaillies tiennent en quelque ſorte dans l'eſprit le même rang que l'humeur peut avoir dans les paſſions. Elles ne ſuppoſent pas néceſſairement de grandes lumie-



res, elles peignent le caractere de l'esprit; ainsi ceux qui approfondissent vivement les choses, ont des saillies de réflexions : les gens d'une imagination heureuse, des saillies d'imagination ; d'autres des saillies de mémoire; les méchans, des méchancetés; les gens gais, des choses plaisantes, &c.

Les gens du monde qui font leur étude de ce qui peut plaire, ont porté plus loin que les autres ce genre d'esprit; mais parce qu'il est difficile aux hommes de ne pas outrer ce qui est bien, ils ont fait du plus naturel de tous les dons un jargon plein d'affectation. L'envie de briller leur a fait abandonner par réflexion le vrai & le solide, pour courir sans cesse après les allusions & les jeux d'imagination les plus frivoles; il semble qu'ils soient convenus de ne plus rien dire de suivi, & de ne saisir dans

les choſes que ce qu'elles ont de plaiſant & leur ſurface. Cet eſprit qu'ils croyent ſi aimable eſt ſans doute bien éloigné de la Nature, qui ſe plaît à ſe repoſer ſur les ſujets qu'elle embellit, & trouve la variété dans la fécondité de ſes lumieres, bien plus que dans la diverſité de ſes objets. Un agrément ſi faux & ſi ſuperficiel eſt un art ennemi du cœur & de l'eſprit, qu'il reſſerre dans des bornes étroites; un art qui ôte la vie de tous les diſcours, en banniſſant le ſentiment qui en eſt l'ame, & qui rend les converſations du monde auſſi ennuyeuſes, qu'inſenſées & ridicules.

DU GOUT.

LE Goût eſt une aptitude à bien juger des objets du ſentiment. Il faut donc avoir de l'ame pour avoir du goût; il faut avoir auſſi

de la pénétration, parce que c'eſt l'intelligence qui remue le ſentiment. Ce que l'eſprit ne pénetre qu'avec peine ne va pas ſouvent juſqu'au cœur, ou n'y fait qu'une impreſſion foible; c'eſt-là ce qui fait que les choſes qu'on ne peut ſaiſir d'un coup d'œil, ne ſont point du reſſort du goût.

Le bon goût conſiſte dans un ſentiment de la belle nature; ceux qui n'ont pas un eſprit naturel, ne peuvent avoir le goût juſte.

Toute vérité peut entrer dans un livre de réflexion, mais dans les ouvrages de goût nous aimons que la vérité ſoit puiſée dans la Nature; nous ne voulons pas d'hypothèſes, tout ce qui n'eſt qu'ingénieux eſt contre les régles du goût.

Comme il y a des dégrés & des parties différentes dans l'eſprit, il y en a de même dans le goût. Notre goût peut, je crois, s'é-

tendre

tendre autant que notre intelligence ; mais il eſt difficile qu'il paſſe au-delà. Cependant ceux qui ont une ſorte de talent ſe croyent preſque toujours un goût univerſel, ce qui les porte quelquefois juſqu'à juger des choſes qui leur ſont les plus étrangeres. Mais cette préſomption qu'on pourroit ſupporter dans les hommes qui ont des talens, ſe remarque auſſi parmi ceux qui raiſonnent des talens, & qui ont une teinture ſuperficielle des régles du goût, dont ils font des applications tout-à-fait extraordinaires. C'eſt dans les grandes Villes, plus que dans les autres, qu'on peut obſerver ce que je dis ; elles ſont peuplées de ces hommes ſuffiſans qui ont aſſez d'éducation & d'habitude du monde, pour parler des choſes qu'ils n'entendent point, auſſi ſont-elles le théatre des plus impertinentes dé-

cifions ; & c'eſt-là que l'on verra mettre à côté des meilleurs ouvrages, une fade compilation des traits les plus brillans de morale & de goût, mêlés à de vieilles chanſons & à d'autres extravagances, avec un ſtile ſi bourgeois & ſi ridicule, que cela fait mal au cœur.

Je crois que l'on peut dire ſans témérité que le goût du grand nombre n'eſt pas juſte : le cours deshonorant de tant d'ouvrages ridicules en eſt une preuve ſenſible. Ces écrits, il eſt vrai, ne ſe ſoutiennent pas ; mais ceux qui les remplacent ne ſont pas formés ſur un meilleur modéle : l'inconſtance apparente du Public ne tombe que ſur les Auteurs. Cela vient de ce que les choſes ne ſont d'impreſſion ſur nous que ſelon la proportion qu'elles ont avec notre eſprit ; tout ce qui eſt hors de notre ſphere nous échap-

pe, le bas, le naïf, le ſublime, &c.

Il eſt vrai que les habiles réforment nos jugemens, mais ils ne peuvent changer notre goût, parce que l'ame a ſes inclinations indépendantes de ſes opinions ; ce que l'on ne ſent pas d'abord, on ne le ſent pas par dégrés, comme l'on fait en jugeant. De-là vient qu'on voit des ouvrages critiqués du peuple, qui ne lui en plaiſent pas moins ; car il ne les critique que par réflexion, & les goûte par ſentiment.

Que les jugemens du Public épurés par le temps & par les Maîtres, ſoient donc, ſi l'on veut, infaillibles ; mais diſtinguons-les de ſon goût, qui paroît toujours récuſable.

Je finis ces obſervations : on demande depuis long-temps s'il eſt poſſible de rendre raiſon des matieres de ſentiment : tous avouent

que le ſentiment ne peut ſe connoître que par expérience ; mais il eſt donné aux habiles d'expliquer ſans peine les cauſes cachées qui l'excitent : cependant bien des gens de goût n'ont pas cette facilité, & nombre de diſſertateurs qui raiſonnent à l'infini, manquent du ſentiment qui eſt la bâſe des juſtes notions ſur le goût.

Du Langage et de l'Eloquence.

On peut dire en général de l'expreſſion qu'elle répond à la nature des idées, & par conſéquent aux divers caracteres de l'eſprit.

Ce ſeroit néanmoins une témérité de juger de tous les hommes par le langage. Il eſt rare peut-être de trouver une proportion exacte entre le don de penſer & celui de s'exprimer : les

termes n'ont pas une liaiſon né-ceſſaire avec les idées : on veut parler d'un homme qu'on con-noît beaucoup, dont le caractere, la figure, le maintien, tout eſt préſent à l'eſprit, hors ſon nom qu'on veut nommer, & qu'on ne peut rappeller ; de même de beau-coup de choſes dont on a des idées fort nettes, mais que l'ex-preſſion ne ſuit pas : de-là vient que d'habiles gens manquent quel-quefois de cette facilité à rendre leurs idées que des hommes ſu-perficiels poſſedent avec avan-tage.

La préciſion & la juſteſſe du langage dépendent de la proprié-té des termes qu'on emploie.

La force ajoûte à la juſteſſe & à la briéveté ce qu'elle emprunte du ſentiment ; elle ſe caractériſe d'ordinaire par le tour de l'ex-preſſion.

La fineſſe emploie des termes

qui laiſſent beaucoup à entendre.

La délicateſſe cache ſous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choſes de rebutant.

La nobleſſe a un air aiſé, ſimple, précis, naturel.

Le ſublime ajoûte à la nobleſſe une force & une hauteur qui ébranlent l'eſprit, qui l'étonnent & le jettent hors de lui-même; c'eſt l'expreſſion la plus propre d'un ſentiment élevé, ou d'une grande & ſurprenante idée.

On ne peut ſentir le ſublime d'une idée dans une foible expreſſion: mais la magnificence des paroles avec de foibles idées eſt proprement du Phébus: le ſublime veut des penſées élevées avec des expreſſions & des tours qui en ſoient dignes.

L'éloquence embraſſe tous les divers caracteres de l'élocution; peu d'ouvrages ſont éloquens, mais on voit des traits d'éloquen-

ce ſemés dans pluſieurs écrits.

Il y a une éloquence qui eſt dans les paroles, qui conſiſte à rendre aiſément & convenablement ce que l'on penſe de quelque nature qu'il ſoit; c'eſt là l'éloquence du monde. Il y en a une autre dans les idées mêmes & dans les ſentimens, jointe à celle de l'expreſſion, c'eſt la véritable.

On voit auſſi des hommes que le monde échauffe, & d'autres qu'il refroidit. Les premiers ont beſoin de la préſence des objets: les autres d'être retirés & abandonnés à eux-mêmes; ceux-là ſont éloquens dans leurs converſations, ceux-ci dans leurs compoſitions.

Un peu d'imagination & de mémoire, un eſprit facile, ſuffiſent pour parler avec élégance; mais que de choſes entrent dans l'éloquence: le raiſonnement & le ſentiment, le naïf & le pathé-

tique, l'ordre & le désordre, la force & la grace, la douceur & la véhémence, &c.

Tout ce qu'on a jamais dit du prix de l'éloquence n'en eſt qu'une foible expreſſion. Elle donne la vie à tout; dans les ſciences, dans les affaires, dans la converſation, dans la compoſition, dans la recherche même des plaiſirs, rien ne peut réuſſir ſans elle. Elle ſe joue des paſſions des hommes, les émeut, les calme, les pouſſe & les détermine à ſon gré: tout céde à ſa voix; elle ſeule enfin eſt capable de ſe célébrer dignement.

DE L'INVENTION.

LEs hommes ne ſauroient créer le fond des choſes; ils le modifient. Inventer n'eſt donc pas créer la matiere de ſes inventions, mais lui donner la forme. Un

Architecte ne fait pas le marbre qu'il emploie à un édifice, il le dispose; & l'idée de cette disposition, il l'emprunte encore de différens modéles qu'il fond dans son imagination pour former un nouveau tout. De même un Poëte ne crée pas les images de sa poësie, il les prend dans le sein de la Nature, & les applique à différentes choses pour les figurer aux sens; & encore le Philosophe; il saisit une vérité souvent ignorée, mais qui existe éternellement, pour joindre à une autre vérité & pour en former un principe. Ainsi se produisent en différens genres les chef-d'œuvres de la réflexion & de l'imagination. Tous ceux qui ont la vûe assez bonne pour lire dans le sein de la nature, y découvrent, selon le caractere de leur esprit, ou le fond & l'enchaînement des vérités que les autres hommes ef-

fleurent, ou l'heureux rapport des images avec les vérités qu'elles embelliſſent. Les eſprits qui ne peuvent pénétrer juſqu'à cette ſource féconde, ou qui n'ont pas aſſez de force & de juſteſſe pour lier leurs ſenſations & leurs idées, donnent des fantômes ſans vie, & prouvent plus ſenſiblement que tous les Philoſophes, notre impuiſſance à créer.

Je ne blâme pas néanmoins ceux qui ſe ſervent de cette expreſſion, pour caractériſer avec plus de force le don d'inventer. Ce que j'ai dit ſe borne à faire voir que la Nature doit être le modéle de nos inventions, & que ceux qui la quittent ou la méconnoiſſent, ne peuvent rien faire de bien.

Savoir après cela pourquoi des hommes quelquefois médiocres, excellent à des inventions où des hommes plus éclairés ne

peuvent atteindre ; c'eſt là le ſecret du génie que je vais tâcher d'expliquer.

DU GENIE ET DE L'ESPRIT.

JE crois qu'il n'y a point de génie ſans activité. Je crois que le génie dépend en grande partie de nos paſſions. Je crois qu'il ſe forme du concours de beaucoup de différentes qualités, & des convenances ſecrettes de nos inclinations avec nos lumieres. Lorſque quelqu'une des conditions néceſſaires manque, le génie n'eſt point, ou n'eſt qu'imparfait : & on lui conteſte ſon nom.

Ce qui forme donc le génie des négociations, ou celui de la guerre, ou celui de la poëſie, &c. ce n'eſt pas un ſeul don de la Nature, comme on pourroit croire : ce ſont pluſieurs qualités ſoit de l'eſprit, ſoit du cœur, qui

ſont inſéparablement & intimement réunies.

Ainſi l'imagination, l'enthouſiaſme, le talent de peindre ne ſuffiſent pas pour faire un Poëte : il faut encore qu'il ſoit né avec une extrême ſenſibilité pour l'harmonie, avec le génie de ſa langue & l'art des vers.

Ainſi la prévoyance, la fécondité, la célérité de l'eſprit ſur les objets militaires, ne formeroient pas un grand Capitaine, ſi la ſécurité dans le péril, la vigueur du corps dans les opérations laborieuſes du métier, & enfin une activité infatigable n'accompagnoient ces autres talens.

C'eſt la néceſſité de ce concours de tant de qualités indépendantes les unes des autres, qui fait apparemment que le génie eſt toujours ſi rare. Il ſemble que c'eſt une eſpece de hazard, quand la Nature aſſortit ces divers

mérites dans un même homme. Je dirois volontiers qu'il lui en coûte moins pour former un homme d'eſprit, parce qu'il n'eſt pas beſoin de mettre entre ſes talens cette correſpondance que veut le génie.

Cependant on rencontre quelquefois des gens d'eſprit qui ſont plus éclairés que d'aſſez beaux génies. Mais ſoit que leurs inclinations partagent leur application, ſoit que la foibleſſe de leur ame les empêche d'employer la force de leur eſprit, on voit qu'ils demeurent bien loin après ceux qui mettent toutes leurs reſſources & toute leur activité en œuvre en faveur d'un objet unique.

C'eſt cette chaleur du génie & cet amour de ſon objet, qui lui donne d'imaginer & d'inventer ſur cet objet même. Ainſi ſelon la pente de leur ame, & le caractere de leur eſprit, les uns ont

l'invention de ſtile, les autres celle du raiſonnement, ou l'art de former des ſyſtêmes. D'aſſez grands génies ne paroiſſent preſque avoir eu que l'invention de détail. Tel eſt Montagne. La Fontaine, avec un génie différent de celui de ce Philoſophe, eſt néanmoins un autre exemple de ce que je dis. Deſcartes au contraire avoit l'eſprit ſyſtêmatique, & l'invention de deſſein. Mais il manquoit, je crois, de l'imagination dans l'expreſſion, qui embellit les penſées les plus communes.

A cette invention du génie eſt attaché, comme on ſait, un caractere original, qui tantôt naît des expreſſions & des ſentimens d'un Auteur, tantôt de ſes plans, de ſon art, de ſa maniere d'enviſager & d'arranger les objets. Car un homme qui eſt maîtriſé par la pente de ſon eſprit & par des im-

preſſions particulieres & perſonnelles qu'il reçoit des choſes, ne peut, ni ne veut dérober ſon caractere à ceux qui l'épient.

Cependant il ne faut pas croire que ce caractere original doive exclure l'art d'imiter. Je ne connois point de grands hommes qui n'ayent adopté des modéles. Rouſſeau a imité Marot : Corneille, Lucain & Seneque : Boſſuet, les Prophétes : Racine, les Grecs & Virgile. Et Montagne dit quelque part qu'il y a en lui *une condition aucunement ſingereſſe & imitatrice*. Mais ces grands hommes, en imitant, ſont demeurés originaux, parce qu'ils avoient à peu près le même génie que ceux qu'ils prenoient pour modéles ; de ſorte qu'ils cultivoient leur propre caractere, ſous ces Maîtres qu'ils conſultoient, & qu'ils ſurpaſſoient quelquefois : au lieu que ceux qui n'ont que de l'eſprit ſont toujours

de foibles copiſtes des meilleurs modéles, & n'atteignent jamais leur art. Preuve inconteſtable qu'il faut du génie pour bien imiter, & même un génie étendu pour prendre divers caractéres; tant s'en faut que l'imitation donne l'excluſion au génie.

J'explique ces petits détails, pour rendre ce chapitre plus complet, & non pour inſtruire les gens de lettres qui ne peuvent les ignorer. J'ajouterai encore une réflexion en faveur des perſonnes moins ſçavantes : c'eſt que le premier avantage du génie eſt de ſentir & de concevoir plus vivement les objets de ſon reſſort, que ces mêmes objets ne ſont ſentis & apperçûs des autres hommes.

A l'égard de l'eſprit, je dirai que ce mot n'a d'abord été inventé que pour ſignifier en général les différentes qualités que j'ai définies, la juſteſſe, la profondeur

deur, le jugement, &c. Mais parce que nul homme ne peut les raſſembler toutes, chacune de ces qualités a prétendu s'approprier excluſivement le nom générique; d'où ſont nées des diſputes très-frivoles : car au fond il importe peu que ce ſoit la vivacité ou la juſteſſe, ou telle autre partie de l'eſprit, qui emporte l'honneur de ce titre. Le nom ne peut rien pour les choſes. La queſtion n'eſt pas de ſavoir ſi c'eſt à l'imagination ou au bon ſens qu'appartient le terme d'eſprit. Le vrai intérêt, c'eſt de voir laquelle de ces qualités, ou des autres que j'ai nommées, doit nous inſpirer plus d'eſtime. Il n'y en a aucune qui n'ait ſon utilité, & j'oſe dire ſon agrément. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de juger s'il y en a de plus utiles, ou de plus aimables, ou de plus grandes les unes que les autres. Mais les hommes ſont in-

capables de convenir entre eux du prix des moindres choſes. La différence de leurs intérêts & de leurs lumieres maintiendra éternellement la diverſité de leurs opinions, & la contrariété de leurs maximes.

DU CARACTERE.

TOut ce qui forme l'eſprit & le cœur eſt compris dans le caractere. Le génie n'exprime que la convenance de certaines qualités; mais les contrariétés les plus bizarres entrent dans le même caractere & le conſtituent.

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractere, lorſque les traits de ſon ame ſont foibles, légers, changeans; mais cela même fait un caractere, & l'on s'entend bien là-deſſus.

Les inégalités du caractere influent ſur l'eſprit; un homme eſt

pénétrant, ou pesant, ou aimable, selon son humeur.

On confond souvent dans le caractere les qualités de l'ame & celles de l'esprit. Un homme est doux & facile, on le trouve insinuant. Il a l'humeur vive & légere, on dit qu'il a l'esprit vif; il est distrait & réveur, on croit qu'il a l'esprit lent & peu d'imagination. Le monde ne juge des choses que par leur écorce; c'est une chose qu'on dit tous les jours, mais que l'on ne sent pas assez. Quelques réflexions en passant sur les caracteres les plus généraux nous y feront faire attention.

DU SERIEUX.

UN des caracteres les plus généraux, c'est le sérieux; mais combien de causes différentes n'a-t-il pas, & combien de caracteres sont compris dans celui-

ci ? On eſt ſérieux par tempérament, par trop ou trop peu de paſſions, trop ou trop peu d'idées, par timidité, par habitude & par mille autres raiſons.

L'extérieur diſtingue tous ces divers caractères aux yeux d'un homme attentif.

Le ſérieux d'un eſprit tranquille porte un air doux & ſerein.

Le ſérieux des paſſions ardentes eſt ſauvage, ſombre, allumé.

Le ſérieux d'une ame abattue donne un extérieur languiſſant.

Le ſérieux d'un homme ſtérile paroît froid, lâche & oiſif.

Le ſérieux de la gravité, prend un air concerté comme elle.

Le ſérieux de la diſtraction porte des dehors ſinguliers.

Le ſérieux d'un homme timide n'a preſque jamais de maintien.

Perſonne ne rejette en gros ces vérités, mais faute de principes bien liés & bien conçûs, la plû-

part des hommes ſont dans le détail & dans leurs applications particulieres, oppoſés les uns aux autres & à eux-mêmes ; ils font voir la néceſſité indiſpenſable de bien manier les principes les plus familiers, & de les mettre tous enſemble ſous un point de vûe, qui en découvre la fécondité & la liaiſon.

DU SANG-FROID.

NOus prenons quelquefois pour le ſang-froid une paſſion ſérieuſe & concentrée, qui fixe toutes les penſées d'un eſprit ardent, & le rend inſenſible aux autres choſes.

Le véritable ſang-froid vient d'un ſang doux, tempéré, & peu fertile en eſprits. S'il coule avec trop de lenteur, il peut rendre l'eſprit peſant ; mais lorſqu'il eſt reçû par des organes faciles & bien conformés, la juſteſſe, la

réflexion, & une ſingularité aimable ſouvent l'accompagnent. Nul eſprit n'eſt plus déſirable.

On parle encore d'un autre ſang-froid que donne la force d'eſprit, ſoutenue par l'expérience & de longues réflexions; ſans doute c'eſt là le plus rare.

DE LA PRESENCE D'ESPRIT.

LA préſence d'eſprit ſe pourroit définir, une aptitude à profiter des occaſions pour parler ou pour agir. C'eſt un avantage qui a manqué ſouvent aux hommes les plus éclairés, qui demande un eſprit facile, un ſang-froid modéré, l'uſage des affaires, & ſelon les différentes occurrences, divers avantages; de la mémoire & de la ſagacité dans la diſpute; de la ſécurité dans les périls; & dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce

qui s'y passe, & nous tient en état de profiter de tout, &c.

De la Distraction.

Il y a une distraction assez semblables aux rêves du sommeil, qui est lorsque nos pensées flottent & se suivent d'elles-mêmes sans force & sans direction. Le mouvement des esprits se rallentit peu à peu ; ils errent à l'avanture sur les traces du cerveau, & réveillent des idées sans suite & sans vérité ; enfin les organes se ferment, nous ne formons plus que des songes, & c'est-là proprement réver les yeux ouverts.

Cette sorte de distraction est bien différente de celle où jette la méditation. L'ame obsédée dans la méditation d'un objet qui fixe sa vûe, & qui la remplit toute entiere, agit beaucoup dans ce repos ; c'est un état tout opposé,

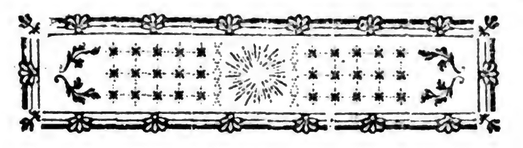
cependant elle y tombe enſuite épuiſée par ſes réflexions.

DE L'ESPRIT DU JEU.

C'Eſt une maniere de génie que l'eſprit du jeu, puiſqu'il dépend également de l'ame & de l'intelligence. Un homme que la perte trouble ou intimide, que le gain rend trop hazardeux, un homme avare, ne ſont pas plus faits pour jouer, que ceux qui ne peuvent atteindre à l'eſprit de combinaiſon. Il faut donc un certain dégré de lumiere & de ſentiment, l'art des combinaiſons, le goût du jeu, & l'amour meſuré du gain.

On s'étonne à tort que des ſots poſſédent ce foible avantage. L'habitude & l'amour du jeu, qui tournent toute leur application & leur mémoire de ce ſeul côté, ſuppléent l'eſprit qui leur manque.

Fin du premier Livre.



LIVRE II.

DES PASSIONS.

TOUTES les passions roulent sur le plaisir & la douleur, comme dit M. LOKC : c'en est l'essence & le fond.

Nous éprouvons en naissant ces deux états : le plaisir, parce qu'il est naturellement attaché à être : la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.

Si notre existence étoit parfaite, nous ne connoîtrions que le plaisir. Etant imparfaite nous devons connoître le plaisir & la douleur : or c'est de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien & du mal.

Mais comme le plaisir & la douleur ne viennent pas à tous

les hommes par les mêmes choſes, ils attachent à divers objets l'idée du bien & du mal : chacun ſelon ſon expérience, ſes paſſions, ſes opinions, &c.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens & de nos maux ; les ſens, & la réflexion.

Les impreſſions qui viennent par les ſens ſont immédiates & ne peuvent ſe définir ; on n'en connoît pas les reſſorts : elles ſont l'effet du rapport qui eſt entre les choſes & nous, mais ce rapport ſecret ne nous eſt pas connu.

Les paſſions qui viennent par l'organe de la réflexion ſont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être, ou de la perfection de l'être ; ou dans le ſentiment de ſon imperfection & de ſon déperiſſement.

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur, de plaiſir, de puiſſance que nous

voudrions toujours augmenter : nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petitesse, de sujettion, de misere, que nous tâchons d'étouffer : voilà toutes nos passions.

Il y a des hommes en qui le sentiment de l'être est plus fort que celui de leur imperfection ; de-là l'enjouement, la douceur, la modération des desirs.

Il y en a d'autres en qui le sentiment de leur imperfection est plus vif que celui de l'être ; de-là l'inquiétude, la mélancolie, &c.

De ces deux sentimens unis, c'est-à-dire, celui de nos forces & celui de notre misere, naissent les plus grandes passions ; parce que le sentiment de nos miseres nous pousse à sortir de nous-mêmes, & que le sentiment de nos ressources nous y encourage & nous porte par l'espérance. Mais ceux qui ne sentent que leur mi-

ſere ſans leur force, ne ſe paſſionnent jamais tant ; car ils n'oſent rien eſpérer : ni ceux qui ne ſentent que leur force ſans leur impuiſſance, car ils ont trop peu à deſirer ; ainſi il faut un mêlange de courage & de foibleſſe, de triſteſſe & de préſomption. Or cela dépend de la chaleur du ſang & des eſprits ; & la réflexion qui modere les velleïtés des gens froids, encourage l'ardeur des autres, en leur fourniſſant des reſſources qui nourriſſent leurs illuſions. D'où vient que les paſſions des hommes d'un eſprit profond ſont plus opiniâtres & plus invincibles, car ils ne ſont pas obligés de s'en diſtraire comme le reſte des hommes par épuiſement de penſées ; mais leurs réflexions au contraire, ſont un entretien éternel à leurs deſirs qui les échauffe ; & cela explique encore pourquoi ceux qui pen-

ſent peu, ou qui ne ſauroient penſer long-temps de ſuite ſur la même choſe, n'ont que l'inconſtance en partage.

DE LA GAIETE', DE LA JOIE, DE LA MELANCOLIE.

LE premier dégré du ſentiment agréable de notre exiſtence eſt la gaïeté. La joie eſt un ſentiment plus pénétrant. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire ſi ardens que le reſte des hommes, ils ne ſont peut-être pas capables des plus vives joies; mais les grandes joies durent peu & laiſſent notre ame épuiſée.

La gaïeté plus proportionnée à notre foibleſſe que la joie, nous rend confians & hardis, donne un être & un intérêt aux choſes les moins importantes, fait que nous nous plaiſons par inſtinct en

nous-mêmes, dans nos possessions, nos entours, notre esprit, notre suffisance, malgré d'assez grandes miseres.

Cette intime satisfaction nous conduit quelquefois à nous estimer nous-mêmes par de très-frivoles endroits ; & il me semble que les personnes enjouées sont ordinairement un peu plus vaines que les autres.

D'autre part les mélancoliques sont ardens, timides, inquiets, & ne se sauvent la plûpart de la vanité que par l'ambition & l'orgueil.

DE L'AMOUR-PROPRE ET DE L'AMOUR DE NOUS-MESMES.

L'Amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose, c'est se complaire dans

ſa poſſeſſion, ſa grace, ſon accroiſſement, craindre ſa privation, ſes déchéances, &c.

Pluſieurs Philoſophes rapportent généralement à l'amour-propre toute ſorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que ſon plaiſir & ſa propre ſatisfaction, qu'on ſe met ſoi-même avant tout; juſques-là qu'ils nient que celui qui donne ſa vie pour un autre, le préfere à ſoi. Ils paſſent le but en ce point, car ſi l'objet de notre amour nous eſt plus cher ſans l'être, que l'être ſans l'objet de notre amour, il paroît que c'eſt notre amour qui eſt notre paſſion dominante & non notre individu propre; puiſque tout nous échappe avec la vie, le bien que nous nous étions appropriés par notre amour, comme notre être véritable. Ils répondent que la paſſion nous fait

confondre dans ce ſacrifice notre vie & celle de l'objet aimé ; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conſerver l'autre : au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conſervons, nous paroît plus conſiderable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'eſt une préférence manifeſte de l'objet aimé. On peut dire la même choſe d'un homme qui volontairement & de ſang-froid, meurt pour la gloire : la vie imaginaire qu'il achete au prix de ſon être réel, eſt une préférence bien inconteſtable de la gloire, & qui juſtifie la diſtinction que quelques écrivains ont miſe avec ſageſſe entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes. Ceux-ci conviennent bien que l'amour de nous-mêmes entre dans toutes

nos paſſions, mais ils diſtinguent cet amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, diſent-ils, on peut chercher hors de ſoi ſon bonheur ; on peut s'aimer hors de ſoi davantage que dans ſon exiſtence propre ; on n'eſt point à ſoi-même ſon unique objet. L'amour-propre au contraire ſubordonne tout à ſes commodités & ſon bien être, il eſt à lui-même ſon ſeul objet & ſa ſeule fin ; de ſorte qu'au lieu que les paſſions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choſes, l'amour-propre veut que les choſes ſe donnent à nous & ſe fait le centre de tout.

Rien ne caractériſe donc l'amour-propre, comme la complaiſance qu'on a dans ſoi-même & les choſes qu'on s'approprie.

L'orgueil eſt un effet de cette complaiſance. Comme on n'eſtime naturellement les choſes

qu'autant qu'elles plaisent, & que nous nous plaisons si souvent à nous-mêmes devant toutes choses ; de-là ces comparaisons toujours injustes qu'on fait de soi-même à autrui, & qui fondent tout notre orgueil.

Mais les prétendus avantages pour lesquels nous nous estimons étant grandement variés ; nous les désignons par les noms que nous leur avons rendu propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces, nous l'avons nommé présomption ; celui qui s'attache à de petites choses, vanité ; celui qui se fonde sur la naissance, hauteur ; celui qui est courageux, fierté.

Tout ce qu'on ressent de plaisir en s'appropriant quelque chose, richesse, agrément, héritage, &c. & ce qu'on éprouve de peines par la perte des mêmes biens, ou la crainte de quelque mal, la

peur, le dépit, la colere, tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour-propre se mêle à presque tous nos sentimens, ou du moins l'amour de nous-mêmes; mais pour prévenir l'embarras que les disputes qu'on a sur ces termes feroient naître, j'use d'expressions synonymes, qui me semblent moins équivoques. Ainsi je rapporte tous nos sentimens à celui de nos perfections & de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, estimer, conserver, aggrandir & défendre du mal notre frêle existence. C'est la source de tous nos plaisirs & déplaisirs, & la cause féconde des passions qui viennent par l'organe de la réflexion.

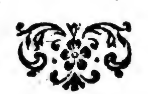
Tâchons d'approfondir les principales; nous y suivrons plus aisément la trace des petites qui ne sont que des dépendances & des branches de celle-ci.

DE L'AMBITION.

L'Inſtinct qui nous porte à nous aggrandir, n'eſt aucune part ſi ſenſible que dans l'ambition : mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur ſolide à l'autorité des emplois ; les autres aux grandes richeſſes, les autres au faſte des titres, &c. pluſieurs vont à leur but ſans nul choix des moyens. Quelques-uns par de grandes choſes, & d'autres par les plus petites : ainſi telle ambition eſt vice, telle, vertu ; telle, vigueur d'eſprit, telle, égarement & baſſeſſe, &c.

Toutes les paſſions prennent le tour de notre caractere. Nous avons vû ailleurs que l'ame influoit beaucoup ſur l'eſprit ; l'eſprit influe auſſi ſur l'ame : c'eſt de l'ame que viennent tous les

ſentimens ; mais c'eſt par les organes de l'eſprit que paſſent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne ; ſelon qu'il les pénétre, qu'il les embellit, qu'il les déguiſe, l'ame les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignoreroit que tous les hommes ne ſont pas égaux par le cœur, il ſuffit de ſavoir qu'ils enviſagent les choſes ſelon leurs lumieres, peut-être encore plus inégales, pour comprendre la différence, qui diſtingue les paſſions mêmes qu'on déſigne du même nom. Si différemment partagés par l'eſprit & les ſentimens, ils s'attachent au même objet ſans aller au même intérêt, & cela n'eſt pas ſeulement vrai des ambitieux, mais auſſi de toute paſſion.



DE L'AMOUR DU MONDE.

QUe de choſes ſont compriſes dans l'amour du monde. Le libertinage, le deſir de plaire, l'envie de primer, &c. l'amour du ſenſible & du grand ne ſont nulle part ſi mêlés.

Le génie & l'activité portent les hommes à la vertu & à la gloire : les petits talens, la pareſſe, le goût des plaiſirs, la gaïeté & la vanité les fixent aux petites choſes ; mais en tous c'eſt le même inſtinct ; & l'amour du monde renferme de vives ſemences de preſque toutes les paſſions.

SUR L'AMOUR DE LA GLOIRE.

LA gloire nous donne ſur les cœurs une autorité naturelle, qui nous touche, ſans doute, autant que nulle de nos ſenſations, &

nous étourdit plus ſur nos miſeres qu'une vaine diſſipation : elle eſt donc réelle en tout ſens.

Ceux qui parlent de ſon néant inévitable, ſoutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un ſeul homme. Le vuide des grandes paſſions eſt rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire ſe piquent de bien danſer, ou de quelque miſere encore plus baſſe. Ils ſont ſi aveugles qu'ils ne ſentent pas que c'eſt la gloire qu'ils cherchent ſi curieuſement, & ſi vains, qu'ils oſent la mettre dans les choſes les plus frivoles. La gloire, diſent-ils, n'eſt vertu, ni mérite; ils raiſonnent bien en cela : elle n'eſt que leur récompenſe; mais elle nous excite donc au travail & à la vertu, & nous rend ſouvent eſtimables afin de nous faire eſtimer.

Tout eſt très-abject dans les

hommes : la vertu, la gloire, la vie ; mais les choſes les plus petites ont des proportions reconnues. Le chêne eſt un grand arbre près du ceriſier ; ainſi les hommes à l'égard les uns des autres. Quelles ſont les vertus & les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire ? l'ont-ils méritée ?

DE L'AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

LA paſſion de la gloire, & la paſſion des ſciences ſe reſſemblent dans leur principe ; car elles viennent l'une & l'autre du ſentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit ſe former comme un nouvel être hors de nous ; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fond. Ainſi la paſſion de la gloire veut nous aggrandir au-dehors

dehors & celle des ſciences au-dedans.

On ne peut avoir l'ame grande, ou l'eſprit un peu pénétrant, ſans quelque paſſion pour les lettres. Les arts ſont conſacrés à peindre les traits de la belle nature; les ſciences à la vérité. Les arts ou les ſciences embraſſent tout ce qu'il y a dans la penſée de noble ou d'utile; de ſorte qu'il ne reſte à ceux qui les rejettent, que ce qui eſt indigne d'être peint ou enſeigné, &c.

La plûpart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu, c'eſt-à-dire, comme une choſe qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Perſonne néanmoins n'ignore que les bons livres ſont l'eſſence des meilleurs eſprits, le précis de leurs connoiſſances & le fruit de leurs longues veilles. L'étude

d'une vie entiere s'y peut recueillir dans quelques heures ; c'eſt un grand ſecours.

Deux inconvéniens ſont à craindre dans cette paſſion : le mauvais choix & l'excès. Quant au mauvais choix, il eſt probable que ceux qui s'attachent à des connoiſſances peu utiles ne ſeroient pas propres aux autres, mais l'excès ſe peut corriger.

Si nous étions ſages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoiſſances, afin de les mieux poſſéder. Nous tâcherions de nous les rendre familieres & de les réduire en pratique ; la plus longue & la plus laborieuſe théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais danſé, poſſéderoit inutilement les régles de la danſe ; il en eſt ſans doute de même des métiers d'eſprit.

Je dirai bien plus ; rarement

l'étude eſt utile, lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas ſéparer ces deux choſes : l'une nous apprend à penſer, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; l'une à diſpoſer nos actions, & l'autre à les rendre faciles.

L'uſage du monde nous donne encore de penſer naturellement, & l'habitude des ſciences de penſer profondément.

Par une ſuite néceſſaire de ces vérités, ceux qui ſont privés de l'un & l'autre avantage par leur condition, fourniſſent une preuve inconteſtable de l'indigence naturelle de l'eſprit humain. Un Vigneron, un Couvreur, reſſerrés dans un petit cercle d'idées très-communes, connoiſſent à peine les plus groſſiers uſages de la raiſon, & n'exercent leur jugement, ſuppoſé qu'ils en ayent reçu de la Nature, que ſur des objets très-

palpables. Je ſais bien que l'éducation ne peut ſupléer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la Nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art eſt néceſſaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs. Peut-on regarder comme un bien un génie à peu près ſterile ? Que ſervent à un grand Seigneur les domaines qu'il laiſſe en friche ? eſt-il riche de ces champs incultes ?

DE L'AVARICE.

CEux qui n'aiment l'argent que pour le dépenſer, ne ſont pas véritablement avares. L'avarice eſt une extrême défiance des événemens, qui cherche à s'aſſurer contre les inſtabilités de la fortune par une exceſſive prévoyance, & manifeſte cet inſtinct avide, qui nous ſollicite d'accroître, d'é-

tayer, d'affermir notre être. Baſſe & déplorable manie, qui n'exige ni connoiſſance, ni vigueur d'eſprit, ni jeuneſſe, & qui prend par cette raiſon dans la défaillance des ſens, la place des autres paſſions.

DE LA PASSION DU JEU.

QUoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événemens de la fortune, & qu'il ſemble que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événemens, je ne laiſſe pas de croire qu'il y a des Joueurs avares & qui ne ſont confians qu'au jeu ; encore ont-ils, comme on dit, un jeu timide & ſerré.

Des commencemens, ſouvent heureux, rempliſſent l'eſprit des Joueurs de l'idée d'un gain très-rapide, qui paroît toujours ſous

leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'ailleurs n'eſt-on pas porté à jouer ? Par cupidité, par amour du faſte, par goût des plaiſirs, &c. Il ſuffit donc d'aimer quelqu'une de ces choſes pour aimer le jeu : c'eſt une reſſource pour les acquérir ; haſardeuſe à la vérité, mais propre à toute ſorte d'hommes, pauvres, riches, foibles, malades, jeunes & vieux, ignorans & ſçavans, ſots & habiles, &c. auſſi n'y a-t-il point de paſſion plus commune que celle-ci.

DE LA PASSION DES EXERCICES.

IL y a dans la paſſion des exercices un plaiſir pour les ſens, & un plaiſir pour l'ame. Les ſens ſont flattés d'agir, de galopper un cheval, d'entendre un bruit de

chaſſe dans une forêt ; l'ame jouit de la juſteſſe de ſes ſens, de la force & de l'adreſſe de ſon corps, &c. Aux yeux d'un Philoſophe qui médite dans ſon cabinet cette gloire eſt bien puérile ; mais dans l'ébranlement de l'exercice, on ne ſcrutte pas tant les choſes. En approfondiſſant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais inconteſtables.

Vous voyez l'ame d'un pécheur qui ſe détache en quelque ſorte de ſon corps pour ſuivre un poiſſon ſous les eaux, & le pouſſer au piége que ſa main lui tend. Qui croiroit qu'elle s'applaudit de la défaite du foible animal & triomphe au fond du filet ? Toutefois rien n'eſt ſi ſenſible.

Un Grand à la chaſſe aime mieux tuer un ſanglier qu'une hirondelle : par quelle raiſon ? Tous la voyent.

DE L'AMOUR PATERNEL.

L'Amour paternel ne differe pas de l'amour-propre. Un enfant ne ſubſiſte que par ſes parens, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout; ils n'ont rien qui leur ſoit ſi propre.

Auſſi un pere ne ſépare point l'idée d'un fils de la ſienne, à moins que le fils n'affoibliſſe cette idée de propriété par quelque contradiction; mais plus un pere s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

DE L'AMOUR FILIAL ET FRATERNEL.

COmme les enfans n'ont nul droit ſur la volonté de leurs peres, la leur étant au contraire

toujours

toujours combattue, cela leur fait ſentir qu'ils ſont des êtres à part, & ne peut pas leur inſpirer de l'amour-propre, parce que la propriété ne ſauroit être du côté de la dépendance. Cela eſt viſible; c'eſt par cette raiſon que la tendreſſe des enfans n'eſt pas auſſi vive que celle des peres; mais les loix ont pourvû à cet inconvénient. Elles ſont un garant aux peres contre l'ingratitude des enfans, comme la nature eſt aux enfans un ôtage aſſuré contre l'abus des loix; il étoit juſte d'aſſurer à la vieilleſſe les ſecours qu'elle avoit prêtés à la foibleſſe de l'enfance.

La reconnoiſſance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impoſe. Il eſt dans la ſaine nature d'aimer ceux qui nous aiment & nous protégent; & l'habitude d'une juſte dépendance en fait perdre le ſentiment;

mais il ſuffit d'être homme pour être bon pere ; & ſi on n'eſt homme de bien, il eſt rare qu'on ſoit bon fils.

Du reſte qu'on mette à la place de ce que je dis la ſympathie ou le ſang, & qu'on me faſſe entendre pourquoi le ſang ne parle pas autant dans les enfans que dans les peres ; pourquoi la ſympathie périt quand la ſoumiſſion diminue ; pourquoi des freres ſouvent ſe haïſſent ſur des fondemens ſi légers, &c.

Mais quel eſt donc le nœud de l'amitié des freres ? Une fortune, un nom commun, même naiſſance & même éducation, quelquefois même caractere ; enfin l'habitude de ſe regarder comme appartenans les uns aux autres, & comme n'ayant qu'un ſeul être.

DE L'AMITIE' QUE L'ON A POUR LES BESTES.

IL peut entrer quelque chose qui flatte les sens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux. Quand ils nous appartiennent, j'ai toujours pensé qu'il s'y mêle de l'amour-propre : rien n'est si ridicule à dire, & je suis fâché qu'il soit vrai ; mais nous sommes si vuides que s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons aussi-tôt. Nous prêtons à un perroquet des pensées & des sentimens ; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs, &c. ainsi nous aimons l'avantage que nous nous accordons sur lui. Quel empire ! mais c'est-là l'homme.

DE L'AMITIÉ.

C'Eſt l'inſuffiſance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'eſt l'inſuffiſance de l'amitié même qui la fait périr.

Eſt-on ſeul, on ſent ſa miſere, on ſent qu'on a beſoin d'appui, on cherche un fauteur de ſes goûts, un compagnon de ſes plaiſirs & de ſes peines; on veut un homme dont on puiſſe poſſéder le cœur & la penſée. Alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde; a-t-on ce qu'on a ſouhaité, on change bien-tôt de penſée.

Lorſqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos deſirs, & lorſqu'on y parvient, on en ſent le néant. Notre ame dont il arrêtoit la vûe dans l'éloignement, ne ſauroit s'y repoſer quand elle voit au-delà: ainſi l'amitié

qui de loin bornoit toutes nos prétentions cesse de les borner de près ; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir ; elle nous laisse des besoins qui nous distrayent & nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige, on devient difficile, on exige bien-tôt comme un tribut les complaisances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'est le caractere des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux graces dont ils jouissent ; une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possédent comme à eux ; ainsi l'habitude les persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis. Ils voudroient s'en former un titre pour les gouverner ; lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on voit souvent, l'amour-propre s'irrite &

crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs & d'ameres explications, &c.

On se trouve aussi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'étoit cachés ; ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

Aussi les hommes extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive & si solide que dans les esprits timides & sérieux, dont l'ame modérée connoît la vertu ; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystere & sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confians & plus vifs, se mêle à leurs amusemens, à leurs affaires & à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'ame de toute leur vie.

Les jeunes gens sont aussi très-

ſenſibles & très-confians ; mais la vivacité de leurs paſſions les diſtrait & les rend volages. La ſenſibilité & la confiance ſont uſées dans les vieillards ; mais le beſoin les rapproche & la raiſon eſt leur lien : les uns aiment plus tendrement, les autres plus ſolidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit ; nous ſuivons notre ami dans ſes diſgraces, mais dans ſes foibleſſes nous l'abandonnons : c'eſt être plus foible que lui.

Quiconque ſe cache, obligé d'avouer les défauts des ſiens, fait voir ſa baſſeſſe. Etes-vous exempt de ces vices ? Déclarez-vous donc hautement ; prenez ſous votre protection la foibleſſe des malheureux ; vous ne riſquez rien en cela ; mais il n'y a que les grandes ames qui oſent ſe montrer ainſi. Les foibles ſe déſa-

vouent les uns les autres, & se sacrifient lâchement aux jugemens souvent injustes du Public; ils n'ont pas de quoi résister, &c.

DE L'AMOUR.

IL entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une inclination dont les sens forment le nœud; mais quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossiereté.

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme, les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, &c. Et il se peut faire

encore que tous l'aiment pour des choſes qu'elle n'a pas, comme lorſque l'on aime une femme légere que l'on croit ſolide. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on ſe plaît à s'en figurer; ce n'eſt même que cette idée que l'on aime, ce n'eſt pas la femme légere. Ainſi l'objet des paſſions n'eſt pas ce qui les dégrade ou ce qui les annoblit, mais la maniere dont on enviſage cet objet. Or j'ai dit qu'il étoit poſſible que l'on cherchât dans l'amour quelque choſe de plus pur que l'intérêt de nos ſens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes, auſquelles il n'a jamais parlé, comme à la Meſſe, au Sermon, ne ſe décide pas toujours pour celle qui eſt la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle eſt la raiſon de cela? C'eſt que chaque beauté exprime

un caractere tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre nous le préférons. C'est donc le caractere qui nous détermine quelquefois; c'est donc l'ame que nous cherchons : on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vûe; donc nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir, & avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui nous touche le plus. Or ce n'est pas aux sens que l'ame est agréable, mais à l'esprit : ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal, & si celui des sens lui étoit opposé, nous le lui sacrifirions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé, qu'il est une tache pour

l'ame. Voilà l'amour pur.

Amour cependant véritable qu'on ne ſauroit confondre avec l'amitié ; car dans l'amitié, c'eſt l'eſprit qui eſt l'organe du ſentiment ; ici ce ſont les ſens. Et comme les idées qui viennent par les ſens, ſont infiniment plus puiſſantes que les vûes de la réflexion, ce qu'elles inſpirent eſt paſſion. L'amitié ne va pas ſi loin.

DE LA PHYSIONOMIE.

LA phyſionomie eſt l'expreſſion du caractere & celle du tempérammment. Une ſotte phyſionomie eſt celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérammment robuſte, &c. mais il ne faut jamais juger ſur la phyſionomie : car il y a tant de traits mêlés ſur le viſage & dans le maintien des hommes, que cela peut ſouvent confondre ; ſans parler des

accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite verole, la maigreur, &c.

On pourroit conjecturer plûtôt sur le caractere des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions, mais encore s'y tromperoit-on.

DE LA PITIE'.

LA pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse & d'amour; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on croit. Pourquoi la misere ne pourroit-elle sur notre cœur, ce que fait la vûe d'une plaie sur nos sens? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit? L'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réfle-

xions ? Notre ame eſt-elle incapable d'un ſentiment déſintéreſſé ?

DE LA HAINE.

LA haine eſt une déplaiſance dans l'objet haï. C'eſt une triſteſſe qui nous donne, pour la cauſe qui l'excite, une ſecrette averſion : on appelle cette triſteſſe jalouſie, lorſqu'elle eſt un effet du ſentiment de nos déſavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il ſe joint à cette jalouſie de la haine & une volonté diſſimulée par foibleſſe de vengeance, c'eſt envie.

Il y a peu de paſſions où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colere n'eſt qu'une averſion ſubite & violente, enflammée d'un deſir aveugle de vengeance.

L'indignation, un ſentiment de colere & de mépris ; le mépris, un ſentiment mêlé de haine &

d'orgueil ; l'antipathie, une haine violente & qui ne raiſonne pas.

Il entre auſſi de l'averſion dans le dégoût ; il n'eſt pas une ſimple privation comme l'indifférence ; & la mélancolie qui n'eſt communément qu'un dégoût univerſel ſans eſpérance, tient encore beaucoup de la haine.

A l'égard des paſſions qui viennent de l'amour, j'en ai déja parlé ailleurs ; je me contente donc de répeter ici, que tous les ſentimens que le deſir allume, ſont mêlés d'amour ou de haine.

DE L'ESTIME, DU RESPECT, ET DU MEPRIS.

L'Eſtime eſt un aveu intérieur du mérite de quelque choſe ; le reſpect eſt le ſentiment de la ſupériorité d'autrui.

Il n'y a pas d'amour ſans eſti-

me, j'en ai déja dit la raiſon. L'amour étant une complaiſance dans l'objet aimé, & les hommes ne pouvant ſe défendre de trouver un prix aux choſes qui leur plaiſent, peu s'en faut qu'ils ne reglent leur eſtime ſur le degré d'agrément que les objets ont pour eux. Et s'il eſt vrai que chacun s'eſtime perſonnellement plus que tout autre, c'eſt, ainſi qu'on l'a déja dit, parce qu'il n'y a rien qui nous plaiſe ordinairement tant que nous-mêmes.

Ainſi non-ſeulement on s'eſtime avant tout, mais on eſtime encore toutes les choſes que l'on aime; comme la chaſſe, la muſique, les chevaux, &c. & ceux qui mépriſent leurs propres paſſions, ne le font que par réflexion & par un effort de raiſon, car l'inſtinct les porte au contraire.

Par une ſuite naturelle du mê-

me principe, la haine rabaiſſe ceux qui en ſont l'objet, avec le même ſoin que l'amour les releve. Il eſt impoſſible aux hommes de ſe perſuader que ce qui les bleſſe n'ait pas quelque grand défaut; c'eſt un jugement confus que l'eſprit porte en lui-même, comme il en uſe au contraire en aimant.

Et ſi la réflexion contrarie cet inſtinct, car il y a des qualités qu'on eſt convenu d'eſtimer & d'autres de mépriſer; alors cette contradiction ne fait qu'irriter la paſſion, & plûtôt que de céder aux traits de la vérité, elle en détourne les yeux. Ainſi elle dépouille ſon objet de ſes qualités naturelles pour lui en donner de conformes à ſon intérêt dominant. Enſuite elle ſe livre témérairement & ſans ſcrupules à ſes préventions inſenſées.

Il n'y a preſque point d'homme

me dont le jugement ſoit ſupérieur à ſes paſſions. Il faut donc bien prendre garde, lorſqu'on veut ſe faire eſtimer à ne pas ſe faire haïr, mais tâcher au contraire de ſe préſenter par des endroits agréables, parce que les hommes penchent à juger du prix des choſes par le plaiſir qu'elles leur font.

Il y en a à la vérité qu'on peut ſurprendre par une conduite oppoſée, en paroiſſant au-dehors plus pénétré de ſoi-même qu'on n'eſt au-dedans; cette confiance extérieure les perſuade & les maîtriſe.

Mais il eſt un moyen plus noble de gagner l'eſtime des hommes. C'eſt de leur faire ſouhaiter la nôtre par un vrai mérite, & enſuite d'être modeſte & de s'accommoder à eux; quand on a véritablement les qualités qui emportent l'eſtime du monde, il

n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour ; & lorſque l'amour les adopte il en fait relever le prix. Mais pour les petites fineſſes qu'on emploie, en vûe de ſurprendre ou de conſerver les ſuffrages ; attendre les autres, ſe faire valoir, réveiller par des froideurs étudiées ou des amitiés ménagées le goût inconſtant du public ; c'eſt la reſſource des hommes ſuperficiels qui craignent d'être approfondis ; il faut leur laiſſer ces miſeres dont ils ont beſoin avec leur mérite ſpécieux.

Mais c'eſt trop s'arrêter aux choſes ; tâchons d'abréger ces principes par de courtes définitions.

Le deſir eſt une eſpece de méſaiſe que le goût du bien met en nous, & l'inquiétude un deſir ſans objet.

L'ennui vient du ſentiment de

notre vuide ; la pareſſe naît d'impuiſſance ; la langueur eſt un témoignage de notre foibleſſe, & la triſteſſe de notre miſere.

L'eſpérance eſt le ſentiment d'un bien prochain ; & la reconnoiſſance celui d'un bienfait.

Le regret conſiſte dans le ſentiment de quelque perte ; le repentir dans celui d'une faute ; le remords dans celui d'un crime & la crainte du châtiment.

La timidité peut être la crainte du blâme, la honte en eſt la conviction.

La raillerie naît d'un mépris content.

La ſurpriſe eſt un ébranlement ſoudain à la vûe d'une nouveauté.

L'étonnement une ſurpriſe longue & accablante ; l'admiration une ſurpriſe pleine de reſpect.

La plûpart de ces ſentimens ne ſont pas trop composés, & n'affectent pas auſſi durablement notre

ame que les grandes paſſions : l'amour, l'ambition, l'avarice, &c. Le peu que je viens de dire à leur occaſion, répandra une ſorte de lumiere ſur ceux dont je me réſerve de parler ailleurs.

DE L'AMOUR DES OBJETS SENSIBLES.

IL ſeroit impertinent de dire que l'amour des choſes ſenſibles, comme l'harmonie, les ſaveurs, &c. n'eſt qu'un effet de l'amour-propre, du deſir de nous aggrandir, &c. Cependant tout cela s'y mêle quelquefois ; il y a des Muſiciens, des Peintres qui n'aiment chacun dans leur art que l'expreſſion des grandeurs, & qui ne cultivent leurs talens que pour la gloire ; ainſi d'une infinité d'autres.

Les hommes, que les ſens do-

minent, ne ſont pas ordinairement ſi ſujets aux paſſions ſérieuſes; l'ambition, l'amour de la gloire, &c. Les objets ſenſibles les amuſent & les amolliſſent, & s'ils ont les autres paſſions, ils ne les ont pas auſſi vives.

On peut dire la même choſe des hommes enjoués, parce qu'ayant une maniere d'exiſter aſſez heureuſe, ils n'en cherchent pas une autre avec ardeur. Trop de choſes les diſtrayent ou les préoccupent.

On pourroit entrer là-deſſus & ſur tous les ſujets que j'ai traités dans des détails intéreſſans. Mais mon deſſein n'eſt pas de ſortir des principes, quelque ſéchereſſe qui les accompagne; ils ſont l'objet unique de tout mon diſcours. Et je n'ai ni la volonté, ni le pouvoir, de donner plus d'application à cet ouvrage.

Des Passions en general.

Les passions s'oppoſent aux paſſions, & peuvent ſe ſervir de contre-poids; mais la paſſion dominante ne peut ſe conduire que par ſon propre intérêt, vrai ou imaginaire, parce qu'elle regne deſpotiquement ſur la volonté, ſans laquelle rien ne ſe peut.

Je regarde humainement les choſes, & j'ajoute dans cet eſprit: toute nourriture n'eſt pas propre à tous les corps; tous objets ne ſont ſuffiſans pour toucher de certaines ames. Ceux qui croyent les hommes ſouverains arbitres de leurs ſentimens, ne connoiſſent pas la nature; qu'on obtienne qu'un ſourd s'amuſe des ſons enchanteurs de Murer; qu'on demande à une Joueuſe, qui fait une groſſe partie, qu'elle ait la complaiſance & la ſageſſe de s'y

ennuyer, nul art ne le peut.

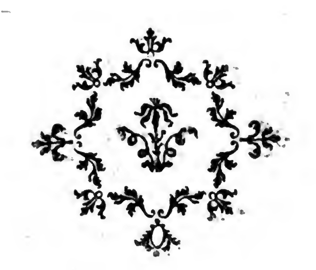
Les Sages se trompent encore en offrant la paix aux passions. Les passions lui sont ennemies. Ils vantent la modération à ceux qui sont nés pour l'action & pour une vie agitée; qu'importe à un homme malade la délicatesse d'un festin qui le dégoûte.

Nous ne connoissons pas les défauts de notre ame; mais quand nous pourrions les connoître nous voudrions rarement les vaincre.

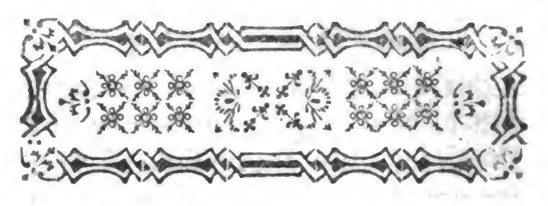
Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes; il y en a qui sont tout le fondement & toute la substance de notre ame. Le plus foible de tous les êtres voudroit-il périr pour se voir remplacé par le plus sage? Qu'on me donne un esprit plus juste, plus aimable, plus pénétrant, j'accepte avec joie tous ces dons; mais si l'on m'ôte encore l'ame qui doit en jouir, ces présens ne sont plus pour moi.

Cela ne diſpenſe perſonne de combattre ſes habitudes, & ne doit inſpirer aux hommes ni abattement, ni triſteſſe. Dieu peut tout; la vertu ſincere n'abandonne pas ſes amans; les vices même d'un homme bien né peuvent ſe tourner à ſa gloire.

Fin du ſecond Livre.



LIVRE



LIVRE III.

DU BIEN ET DU MAL MORAL.

CE qui n'eſt bien ou mal qu'à un particulier, & qui peut être le contraire de cela à l'égard du reſte des hommes, ne peut être regardé en général comme un mal, ou comme un bien.

Afin qu'une choſe ſoit regardée comme un bien par toute la ſociété, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la ſociété. Et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à ſa ruine : voilà le grand caractere du bien & du mal moral.

Les hommes étant imparfaits

n'ont pû ſe ſuffire à eux-mêmes. De-là la néceſſité de former des ſociétés. Qui dit une ſociété, dit un corps qui ſubſiſte par l'union de divers membres, & confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général ; c'eſt là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands ſacrifices, & qu'il ne peut ſe répandre également ſur tous les hommes, la religion qui répare le vice des choſes humaines, aſſure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous ſemblent lezés.

Et toutefois ces motifs reſpectables n'étant pas aſſez puiſſans pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinſſent de certaines régles pour le bien public, fondé à la honte du genre humain ſur la crainte odieuſe des ſupplices ; & c'eſt l'origine des loix.

Nous naiſſons, nous croiſſons à l'ombre de ces conventions ſolemnelles; nous leur devons la sûreté de notre vie, & la tranquillité qui l'accompagne. Les Loix ſont auſſi le ſeul titre de nos poſſeſſions; dès l'aurore de notre vie, nous en recueillons les doux fruits, & nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend ſe ſouſtraire à cette autorité, dont il tient tout, ne peut trouver injuſte qu'elle lui raviſſe tout juſqu'à la vie. Où ſeroit la raiſon qu'un particulier oſe en ſacrifier tant d'autres à ſoi ſeul, & que la ſociété ne pût par ſa ruine racheter le repos public?

C'eſt un vain prétexte de dire qu'on ne ſe doit pas à des loix qui favoriſent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler les hommes, l'induſtrie, l'eſprit, les talens? Peuvent-elles empêcher les dé-

positaires de l'autorité d'en user selon leur foiblesse ?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inégalité des conditions, elles fixent les droits de chacune, elles les protégent.

On suppose d'ailleurs avec quelque raison que le cœur des hommes se forme sur leur condition. Le Laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix & la satiété qui fuyent l'orgueil des Grands. Ceux ci n'ont pas moins de desirs que les hommes les plus abjects ; ils ont donc autant de besoins : voilà dans l'inégalité une sorte d'égalité.

Ainsi on suppose aujourd'hui toutes les conditions égales, ou nécessairement inégales. Dans l'une & l'autre supposition l'équité consiste à maintenir invariablement leurs droits réciproques, & c'est là tout l'objet des loix.

Heureux qui les fait respecter

comme elles méritent de l'être. Plus heureux qui porte en ſon cœur celles d'un heureux naturel. Il eſt bien facile de voir que je veux parler des vertus. Leur nobleſſe & leur excellence ſont l'objet de tout ce diſcours : mais j'ai cru qu'il falloit d'abord établir une regle sûre pour les bien diſtinguer du vice. Je l'ai rencontrée ſans effort, dans le bien & le mal moral ; je l'aurois cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire ſimplement que la vertu eſt vertu, parce qu'elle eſt bonne en ſon fond, & le vice tout au contraire ; ce n'eſt pas les faire connoître. La force & la beauté ſont auſſi de grands biens ; la vieilleſſe & la maladie des maux réels : cependant on n'a jamais dit que ce fût là vice, ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque choſe d'eſtimable à l'égard de toute la terre : le vice au

contraire. Or il n'y a que le bien & que le mal moral, qui portent ces grands caracteres. La préférence de l'intérêt général au personnel, est la seule définition qui soit digne de la vertu & qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercénaire du bonheur public à l'intérêt propre, est le sceau éternel du vice.

Ces divers caracteres ainsi établis & suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles, des acquises. J'appelle vertus naturelles, les vertus de tempéramment. Les autres sont les fruits pénibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernieres à plus haut prix, parce qu'elles nous coûtent davantage. Nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis : la raison elle-même n'est-elle pas un don de la

Nature, comme l'heureux tempéramment ? L'heureux tempéramment exclut-il la raiſon ? N'en eſt-il pas plûtôt la bâſe ? Et ſi l'un peut nous égarer, l'autre eſt-elle plus infaillible ?

Je me hâte, afin d'en venir à une queſtion plus ſérieuſe. On demande ſi la plûpart des vices ne concourent pas au bien public, comme les plus pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce ſans la vanité, l'avarice, &c. En un ſens cela eſt très-vrai ; mais il faut m'accorder auſſi, que le bien produit par le vice eſt toujours mêlé de grands maux. Ce ſont les loix qui arrêtent le progrès de ſes déſordres. Et c'eſt la raiſon, la vertu qui le ſubjuguent, qui le contiennent dans certaines bornes, & le rendent utile au monde.

A la vérité la vertu ne ſatisfait pas ſans réſerve toutes nos paſ-

ſions. Mais ſi nous n'avions aucun vice, nous n'aurions pas ces paſſions à ſatisfaire, & nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, &c. Il eſt donc ridicule de ne pas ſentir que c'eſt le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle eſt ſi inſuffiſante à faire le bonheur des hommes, c'eſt parce que les hommes ſont vicieux ; & les vices, s'ils vont au bien, c'eſt qu'ils ſont mêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, &c. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices, courroit à ſa perte infaillible.

Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour ſurprendre l'admiration, il agit comme la vertu, parce qu'elle eſt le vrai moyen, le moyen naturel du bien : mais celui que le vice opere, n'eſt ni

ſon objet, ni ſon but. Ce n'eſt pas à un ſi beau terme que tendent ſes déguiſemens. Ainſi le caractere diſtinctif de la vertu ſubſiſte ; ainſi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes, qui confondent toutes ces choſes, ou qui nient leur réalité ? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde, & d'autres à ſa deſtruction ? Ces premiers ſentimens élevés, courageux, bienfaiſans à tout l'univers, & par conſéquent eſtimables à l'égard de toute la terre, voilà ce qu'on nomme vertu. Et ces odieuſes paſſions, tournées à la ruine des hommes, & par conſéquent criminelles envers le genre humain, c'eſt ce que j'appelle des vices. Qu'entendent-ils eux par ces noms ? Cette différence éclatante du foible & du fort, du faux

& du vrai, du juſte & de l'injuſte, &c. leur échappe-t-elle? Mais le jour n'eſt pas plus ſenſible. Penſent-ils que l'irréligion dont ils ſe picquent puiſſe anéantir la vertu? Mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc? Qui leur trouble l'eſprit? Qui leur cache qu'ils ont eux-mêmes parmi leurs foibleſſes des ſentimens de vertu?

Eſt-il un homme aſſez inſenſé pour douter que la ſanté ſoit préférable aux maladies? Non, il n'y en a point dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la ſageſſe avec la folie? Non, perſonne aſſurément. On ne voit perſonne non plus qui ne préfere la vérité à l'erreur. Perſonne qui ne ſente bien que le courage eſt différent de la crainte, & l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que

l'inhumanité, qu'elle eſt plus aimable, plus utile, & par conſéquent plus eſtimable ; & cependant...... O ! foibleſſe de l'eſprit humain, il n'y a point de contradiction dont les hommes ne ſoient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'eſt-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puiſſe réduire en queſtion, ſi le courage vaut mieux que la peur ? On convient qu'il nous donne ſur les hommes & ſur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non plus que la puiſſance enferme une idée de grandeur, & qu'elle ſoit utile. On ſait encore que la peur eſt un témoignage de foibleſſe ; & on convient que la foibleſſe eſt très-nuiſible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance, & qu'elle prouve ainſi leur petiteſſe. Comment peut-il donc ſe trouver des eſprits aſſez déréglés pour mettre

de l'égalité dans des choſes ſi inégales ?

Qu'entend-on par un grand génie ? Un eſprit qui a de grandes vûes, puiſſant, fécond, éloquent, &c. Et par une grande fortune ? Un état indépendant, commode, élevé, glorieux. Perſonne ne diſpute donc qu'il y ait de grands génies, & de grandes fortunes. Les caracteres de ces avantages ſont trop bien marqués. Ceux d'une ame vertueuſe ſont-ils moins ſenſibles ? Qui peut nous les faire confondre ? Sur quel fondement oſe-t-on égaler le bien & le mal ? Eſt-ce ſur ce que l'on ſuppoſe que nos vices & nos vertus ſont des effets néceſſaires de notre tempéramment ? Mais les maladies, la ſanté ne ſont-elles pas des effets néceſſaires de la même cauſe ? Les confond-on cependant, & a-t-on jamais dit que c'étoient des chi-

meres, qu'il n'y avoit ni ſanté ni maladies ? Penſe-t-on que tout ce qui eſt néceſſaire n'eſt d'aucun mérite ? Mais c'eſt une néceſſité en Dieu d'être tout-puiſſant, éternel. La puiſſance & l'éternité seront-elles égales au néant ? Ne seront-elles plus des attributs parfaits ? Quoi ! parce que la vie & la mort ſont en nous des états de néceſſité, n'eſt-ce plus qu'une même choſe, & indifférente aux humains ? Mais peut-être que les vertus que j'ai peintes comme un ſacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public, ne ſont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faiſons-nous le bien que par ce que notre plaiſir ſe trouve dans ce ſacrifice. Etrange objection ! Parce que je me plais dans l'uſage de ma vertu, en eſt-elle moins profitable, moins précieuſe à tout l'univers, ou moins différente du

vice, qui eſt la ruine du genre humain? Le bien où je me plais change-t-il de nature? Ceſſe-t-il d'être bien?

Les oracles de la piété, continuent nos adverſaires, condamnent cette complaiſance. Eſt-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion qui l'établit? Qu'ils ſachent qu'un Dieu bon & juſte ne peut réprouver le plaiſir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberoit-il ce charme, qui accompagne l'amour du bien? Lui-même nous ordonne d'aimer la vertu, & ſait mieux que nous qu'il eſt contradictoire d'aimer une choſe ſans s'y plaire. S'il rejette donc nos vertus, c'eſt quand nous nous approprions les dons que ſa main nous diſpenſe, que nous arrêtons nos penſées à la poſſeſſion de ſes graces, ſans aller juſqu'à leur principe; que nous méconnoiſſons le bras qui

répand ſur nous ſes bienfaits, &c.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus, ſont forcés d'admettre des vices. Oſeroient-ils dire que l'homme n'eſt pas inſenſé & méchant ? Toutefois s'il n'y avoit que des malades, ſaurions-nous ce que c'eſt que la ſanté ?

DE LA GRANDEUR D'AME.

APrès ce que nous avons dit, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver que la grandeur d'ame eſt quelque choſe d'auſſi réel que la ſanté, &c. Il eſt difficile de ne pas ſentir dans un homme qui maîtriſe la fortune, & qui par des moyens puiſſans arrive à des fins élevées, qui ſubjugue les autres hommes par ſon activité, par ſa patience ou par des profonds conſeils ; je dis qu'il eſt difficile de ne pas ſentir dans un

génie de cet ordre une noble réalité.

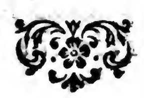
La grandeur d'ame eſt donc un inſtinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il ſoit ; mais qui les tourne au bien ou au mal, ſelon leurs paſſions, leurs lumieres, leur éducation, leur fortune, &c. Egale à tout ce qu'il y a ſur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à ſoumettre par toutes ſortes d'efforts ou d'artifices les choſes humaines à elle, & tantôt dédaignant ces choſes, elle s'y ſoumet elle-même, ſans que ſa ſoumiſſion l'abaiſſe : pleine de ſa propre grandeur elle s'y repoſe en ſecret, contente de ſe poſſéder. Qu'elle eſt belle, quand la vertu dirige tous ſes mouvemens ; mais qu'elle eſt dangereuſe alors qu'elle ſe souſtrait à la régle ! Repréſentez-vous Catilina au-deſſus de tous les préjugés de ſa naiſſance,

ſance, méditant de changer la face de la terre & d'anéantir le nom Romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du ſein des plaiſirs, & formant d'une troupe de voluptueux & de voleurs un corps redoutable aux armées & à la ſageſſe de Rome. Qu'un homme de ce caractere auroit porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien; mais des circonſtances malheureuſes le pouſſent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaiſirs, que la ſévérité des loix aigriſſoit & contraignoit; ſa diſſipation & ſes débauches l'engagerent peu à peu à des projets criminels : ruiné, décrié, traverſé, il ſe trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la République que de la détruire. Ainſi les hommes ſont ſouvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur ſituation :

ainſi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à Céſar, que d'être né Souverain ? Il étoit bon, magnanime, généreux, hardi, clément; perſonne n'étoit plus capable de gouverner le monde & de le rendre heureux: s'il eût eu une fortune égale à ſon génie, ſa vie auroit été ſans tache; mais parce qu'il s'étoit placé lui-même ſur le trône par la force, on a crû pouvoir le compter avec juſtice parmi les Tyrans.

Cela fait ſentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, & par conſéquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur: il eſt triſte que la bonté n'accompagne pas toujours la force, & que l'amour de la juſtice ne prévale pas néceſſairement dans tous les hommes & dans tout le cours de leur vie, ſur tout autre amour; mais

non-ſeulement les grands hommes ſe laiſſent entraîner au vice, les vertueux mêmes ſe démèntent, & ſont inconſtans dans le bien. Cependant ce qui eſt ſain eſt ſain, ce qui eſt fort eſt fort, &c. les inégalités de la vertu, les foibleſſes qui l'accompagnent, les vices qui flétriſſent les plus belles vies; ces défauts inſéparables de notre nature, mêlée ſi manifeſtement de grandeur & de petiteſſe, n'en détruiſent pas les perfections: ceux qui veulent que les hommes ſoient tout bons ou tout méchans, abſolument grands ou petits, ne connoiſſent pas la nature. Tout eſt mêlangé dans les hommes, tout y eſt limité; & le vice même y a ſes bornes.



Du Courage.

Le vrai courage eſt une des qualités qui ſuppoſent le plus de grandeur d'ame. J'en remarque beaucoup de ſortes : un courage contre la fortune, qui eſt philoſophie ; un courage contre les miſeres, qui eſt patience ; un courage à la guerre, qui eſt valeur ; un courage dans les entrepriſes, qui eſt hardieſſe ; un courage fier & téméraire, qui eſt audace ; un courage contre l'injuſtice, qui eſt fermeté ; un courage contre le vice, qui eſt ſévérité ; un courage de réflexion, de tempéramment, &c.

Il n'eſt pas ordinaire qu'un même homme aſſemble tant de qualités. Octave dans le plan de ſa fortune, élevée ſur des précipices, bravoit des périls éminens ; mais la mort préſente à la guerre

ébranloit ſon ame. Un nombre innombrable de Romains qui n'avoient jamais craint la mort dans les batailles, manquoient de cet autre courage, qui ſoumit la terre à Auguſte.

On ne trouve pas ſeulement pluſieurs ſortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardieſſe d'attaquer la fortune de Céſar, n'eut pas la force de ſuivre la ſienne : il avoit formé le deſſein de détruire la tyrannie avec les reſſources de ſon ſeul courage, & il eut la foibleſſe de l'abandonner avec toutes les forces du Peuple Romain ; faute de cette égalité de force & de ſentiment, qui ſurmonte les obſtacles & la lenteur des ſuccès.

Je voudrois pouvoir parcourir ainſi en détail toutes les qualités humaines : un travail ſi long ne peut maintenant m'arrêter. Je ter-

minerai cet Ecrit par de courtes définitions.

Obſervons néanmoins encore que la petiteſſe eſt la ſource d'un nombre incroyable de vices ; de l'inconſtance, de la légereté, la vanité, l'envie, l'avarice, la baſſeſſe, &c. elle rétrécit notre eſprit autant que la grandeur d'ame l'élargit ; mais elle eſt malheureuſement inſéparable de l'humanité, & il n'y a point d'ame ſi forte qui en ſoit tout-à-fait exempte. Je ſuis mon deſſein.

La probité eſt un attachement à toutes les vertus civiles.

La droiture eſt une habitude des ſentiers de la vertu.

L'équité peut ſe définir par l'amour de l'égalité ; l'Intégrité paroît une équité ſans tache, & la Juſtice une équité pratique.

La Nobleſſe eſt la préférence de l'honneur à l'intérêt : la Baſſeſſe, la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'Intérêt eſt la fin de l'amour-propre : la Généroſité en eſt le ſacrifice.

La Méchanceté ſuppoſe un goût à faire du mal : la Malignité, une méchanceté cachée ; la Noirceur, une malignité profonde.

L'Inſenſibilité à la vûe des miſeres, peut s'appeller dureté ; s'il y entre du plaiſir, c'eſt cruauté. La Sincérité me paroît l'expreſſion de la vérité : la Franchiſe, une ſincérité ſans voiles : la Candeur, une ſincérité douce : l'Ingénuité, une ſincérité innocente : l'innocence, une pureté ſans tache.

L'Impoſture eſt le maſque de la vérité : la Fauſſeté, une impoſture naturelle : la Diſſimulation, une impoſture réfléchie : la Fourberie, une impoſture qui veut nuire : la Duplicité, une impoſture qui a deux faces.

La Libéralité eſt une branche

de la générosité : la Bonté, un goût à faire du bien & à pardonner le mal : la Clémence, une bonté envers nos ennemis.

La Simplicité nous présente l'image de la vérité & de la liberté.

L'Affectation est le dehors de la contrainte & du mensonge : la Fidélité n'est qu'un respect pour nos engagemens ; l'Infidélité une dérogeance : la Perfidie, une infidélité couverte & criminelle.

La Bonne-Foi, une fidélité sans défiance & sans artifice.

La Force d'esprit est le triomphe de la réflexion ; c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possede : on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes, s'il a de la force d'esprit ; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La Modération est l'état d'une ame

ame qui ſe poſſede ; elle naît d'une eſpéce de médiocrité dans les deſirs, & de ſatisfaction dans les penſées, qui diſpoſe aux vertus civiles.

L'Immodération au contraire, eſt une ardeur inaltérable & ſans délicateſſe, qui mene quelquefois à de grands vices.

La Tempérance n'eſt qu'une modération dans les plaiſirs, & l'intempérance, au contraire.

L'Humeur eſt une inégalité qui diſpoſe à l'impatience : la Complaiſance eſt une volonté fléxible : la Douceur, un fond de complaiſance & de bonté.

La Brutalité, une diſpoſition à la colere & à la groſſiereté : l'Irréſolution, une timidité à entreprendre : l'Incertitude, une irréſolution à croire : la Perplexité, une irréſolution inquiéte.

La Prudence, une prévoyance

raiſonnable ; l'Imprudence, tout au contraire.

L'Activité naît d'une force inquiéte : la Pareſſe, d'une impuiſſance paiſible.

La Molleſſe eſt une pareſſe voluptueuſe.

L'Auſtérité eſt une haine des plaiſirs, & la Sévérité, des vices.

La Solidité, une conſiſtance & une égalité d'eſprit : la Légereté, un défaut d'aſſiéte & d'uniformité de paſſions ou d'idées.

La Conſtance, une fermeté raiſonnable dans nos ſentimens : l'Opiniâtreté, une fermeté déraiſonnable : la Pudeur, un ſentiment de la difformité du vice, & du mépris qui le ſuit.

La Sageſſe, la connoiſſance & l'affection du vrai bien : l'Humilité, un ſentiment de notre baſſeſſe devant Dieu : la Charité, un zéle de religion pour le prochain : la Grace, une impulſion ſurnaturelle vers le bien.

DU BON ET DU BEAU.

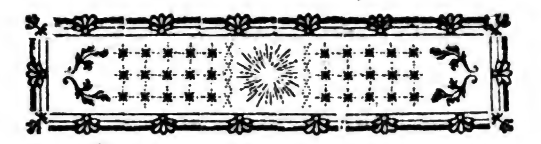
LE terme de bon emporte quelque dégré naturel de perfection : celui de beau, quelque degré d'éclat ou d'agrément. Nous trouvons l'un & l'autre réunis dans la vertu, parce que sa bonté nous plaît & que sa beauté nous sert : mais d'une médecine qui blesse nos sens, & de toute autre chose qui nous est utile, mais désagréable, nous ne disons pas qu'elle est belle, elle n'est que bonne ; de même à l'égard des choses qui sont belles sans être utiles.

M. Crousas dit que le beau naît de la variété réductible à l'unité ; c'est-à-dire, d'un composé qui ne fait pourtant qu'un seul tout, & qu'on peut saisir d'une vûe ; c'est-là, selon lui, ce qui excite l'idée du beau dans l'esprit.

Fin de la premiere Partie.

AVERTISSEMENT.

Les Pieces qui suivent n'ont pas une liaison nécessaire avec le petit Ouvrage que l'on vient de lire. On a cru cependant qu'elles pourroient en suppléer l'imperfection à quelques égards. Elles ont à peu près le même objet : elles éclaircissent quelques-uns des sujets déja traités ; & enfin elles sont fondées sur les mêmes principes.



SECONDE PARTIE.

FRAGMENS.

SUR LE PYRRHONISME.

I.



QUI doute à une idée de la certitude, & par conſéquent reconnoît quelque marque de vérité. Mais parce que les premiers principes ne peuvent ſe démontrer, on s'en défie ; on ne fait pas attention que la démonſtration n'eſt qu'un raiſonnement fondé ſur l'évidence. Or les premiers principes ont l'évidence par eux-mêmes & ſans raiſonnement ; de ſorte qu'ils portent la marque

de la certitude la plus invincible. Les Pyrrhoniens obſtinés affectent de douter que l'évidence ſoit ſigne de vérité : mais on leur demande, quel autre ſigne en deſirez-vous donc ? Quel autre croyez-vous qu'on puiſſe avoir ? Vous en formez-vous quelque idée ?

On leur dit auſſi, qui doute penſe, & qui penſe eſt ; & tout ce qui eſt vrai de ſa penſée, l'eſt auſſi de la choſe qu'elle repréſente, ſi cette choſe a l'être ou le reçoit jamais. Voilà donc déja des principes irréfutables : or s'il y a quelque principe de cette nature, rien n'empêche qu'il y en ait pluſieurs. Tous ceux qui porteront le même caractere auront infailliblement la même vérité : il n'en ſeroit pas autrement quand notre vie ne ſeroit qu'un ſonge ; tous les fantômes que notre imagination pourroit nous fi-

gurer dans le ſommeil, ou n'auroient pas l'être, ou l'auroient tel qu'il nous paroît. S'il exiſte hors de notre imagination une ſociété d'hommes foibles, telle que nos idées nous la repréſentent; tout ce qui eſt vrai de cette ſociété imaginaire, le ſera de la ſociété réelle, & il y aura dans cette ſociété des qualités nuiſibles, d'autres eſtimables ou utiles, &c. & par conſéquent des vices & des vertus. Oui, nous diſent les Pyrrhoniens, mais peut-être que cette ſociété n'eſt pas; je réponds: Pourquoi ne ſeroit-elle pas, puiſque nous ſommes? Je ſuppoſe qu'il y eut là-deſſus quelque incertitude bien fondée, toujours ſerions-nous obligés d'agir comme s'il n'y en avoit pas. Que ſera-ce ſi cette incertitude eſt ſenſiblement ſuppoſée? Nous ne nous donnons pas à nous-mêmes nos ſenſations; donc il y a quelque

chofe hors de nous qui nous les donne : fi elles font fidéles ou trompeufes ; fi les objets qu'elles nous peignent font des illufions ou des vérités ; des réalités ou des apparences, je n'entreprendrai pas de le démontrer. L'efprit de l'homme qui ne connoît qu'imparfaitement, ne fauroit prouver parfaitement, mais l'imperfection de fes connoiffances, n'eft pas plus manifefte que leur réalité, & s'il leur manque quelque chofe pour la conviction du côté du raifonnement, l'inftinct le fupplée avec ufure. Ce que la réflexion trop foible n'ofe décider, le fentiment nous force de le croire. S'il eft quelque Pyrrhonien réel & parfait parmi les hommes, c'eft dans l'ordre des intelligences un monftre qu'il faut plaindre. Le Pyrrhonifme parfait eft le délire de la raifon, & la production la plus ridicule de l'efprit humain.

SUR LA NATURE ET LA COUTUME.

I I.

LEs hommes s'entretiennent volontiers de la force de la coutume, des effets de la nature ou de l'opinion ; peu en parlent exactement. Les diſpoſitions fondamentales & originelles de chaque être, forment ce qu'on appelle ſa nature : une longue habitude peut modifier ces diſpoſitions primitives ; & telle eſt quelquefois ſa force, qu'elle leur en ſubſtitue de nouvelles plus conſtantes, quoiqu'abſolument oppoſées : de ſorte qu'elle agit enſuite comme cauſe premiere, & fait le fondement d'un nouvel être ; d'où eſt venue cette concluſion très littérale ; qu'elle étoit une ſeconde nature ; & cette autre penſée plus

hardie de Paſcal : que ce que nous prenons pour la Nature, n'étoit ſouvent qu'une premiere coutume; deux maximes très-véritables. Toutefois avant qu'il y eut aucune coutume, notre ame exiſtoit, & avoit ſes inclinations qui fondoient ſa nature ; & ceux qui réduiſent tout à l'opinion & à l'habitude, ne comprennent pas ce qu'ils diſent : toute coutume ſuppoſe antérieurement une nature, toute erreur une vérité. Il eſt vrai qu'il eſt difficile de diſtinguer les principes de cette premiere nature de ceux de l'éducation : ces principes ſont en ſi grand nombre & ſi compliqués, que l'eſprit ſe perd à les ſuivre ; & il n'eſt pas moins malaiſé de démêler ce que l'éducation a épuré ou gâté dans le naturel. On peut remarquer ſeulement, que ce qui nous reſte de notre premiere nature, eſt plus véhément & plus fort, que ce

qu'on acquiert par étude, par coutume & par réflexion; parce que l'effet de l'art eſt d'affoiblir, lors même qu'il polit & qu'il corrige : de ſorte que nos qualités acquiſes ſont en même-temps plus parfaites & plus défectueuſes que nos qualités naturelles; & cette foibleſſe de l'art ne procéde pas ſeulement de la réſiſtance trop forte que fait la nature, mais auſſi de la propre imperfection de ſes principes, ou inſuffiſans, ou mêlés d'erreur. Sur quoi cependant je remarque, qu'à l'égard des lettres, l'art eſt ſupérieur au génie de beaucoup d'Artiſtes, qui ne pouvant atteindre la hauteur des régles, & les mettre toutes en œuvre, ni reſter dans leur caractere qu'ils trouvent trop bas, ni arriver au beau naturel, demeurent dans un milieu inſupportable, qui eſt l'enflure & l'affectation, & ne ſuivent ni l'art

ni la nature. La longue habitude leur rend propre ce caractere forcé ; & à mesure qu'ils s'éloignent davantage de leur naturel, ils croyent élever la nature ; don incomparable, qui n'appartient qu'à ceux que la nature même inspire avec le plus de force. Mais telle est l'erreur qui les flatte ; & malheureusement rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes se former par étude & par coutume, un instinct particulier, & s'éloigner ainsi autant qu'ils peuvent des loix générales & originelles de leur être, comme si la nature n'avoit pas mis entr'eux assez de différences, sans y en ajouter par l'opinion. De-là vient que leurs jugemens se rencontrent si rarement : les uns disent, cela est dans la nature ou hors de la nature ; & les autres tout au contraire. Il y en a qui rejettent en fait de stile, les transitions sou-

daines des Orientaux, & les ſublimes hardieſſes de Boſſuet; l'enthouſiaſme même de la Poëſie ne les émeut pas; ni ſa force & ſon harmonie, qui charme avec tant de puiſſance ceux qui ont de l'oreille & du goût. Ils regardent ces dons de la nature, ſi peu ordinaires, comme des inventions forcées & des jeux d'imagination, tandis que d'autres admirent l'emphaſe comme le caractere & le modéle d'un beau naturel. Parmi ces variétés inexplicables de la nature ou de l'opinion, je crois que la coutume dominante peut ſervir de guide à ceux qui ſe mêlent d'écrire, parce qu'elle vient de la nature dominante des eſprits, ou qu'elle la plie à ſes régles, & forme le goût & les mœurs; de ſorte qu'il eſt dangereux de s'en écarter, lors même qu'elle nous paroît manifeſtement vicieuſe. Il n'appartient qu'aux

hommes extraordinaires de ramener les autres au vrai, & de les aſſujettir à leur génie particulier; mais ceux qui concluroient de-là que tout eſt opinion, & qu'il n'y a ni nature ni coutume plus parfaite l'une que l'autre par ſon propre fond, ſeroient les plus inconſéquens de tous les hommes.

NULLE JOUISSANCE SANS ACTION.

III.

CEux qui conſiderent ſans beaucoup de réflexion les agitations & les miſeres de la vie humaine, en accuſent notre activité trop empreſſée, & ne ceſſent de rappeller les hommes au repos & à jouir d'eux-mêmes. Ils ignorent que la jouiſſance eſt le fruit & la récompenſe du travail; qu'elle eſt elle-même une action; qu'on

ne ſauroit jouir qu'autant que l'on agit, & que notre ame enfin ne ſe poſſéde véritablement que lorſqu'elle s'exerce toute entiere. Ces faux Philoſophes s'empreſſent à détourner l'homme de ſa fin & à juſtifier l'oiſiveté ; mais la nature vient à notre ſecours dans ce danger. L'oiſiveté nous laſſe plus promptement que le travail, & nous rend à l'action détrompés du néant de ſes promeſſes ; c'eſt ce qui n'eſt pas échappé aux Modérateurs de ſyſtêmes, qui ſe piquent de balancer les opinions des Philoſophes, & de prendre un juſte milieu. Ceux-ci nous permettent d'agir, & ſous condition néanmoins de régler notre activité, & de déterminer ſelon leurs vûes la meſure & le choix de nos occupations ; en quoi ils ſont peut-être plus inconſéquens que les premiers, car ils veulent nous

faire trouver notre bonheur dans la ſujettion de notre eſprit; effet purement ſurnaturel & qui n'appartient qu'à la religion, non à la raiſon. Mais il eſt des erreurs que la prudence ne veut pas qu'on approfondiſſe.

DE LA CERTITUDE DES PRINCIPES.

IV.

NOus nous étonnons de la bizarrerie de certaines modes & de la barbarie des duels; nous triomphons encore ſur le ridicule de quelques coutumes, & nous en faiſons voir la force. Nous nous épuiſons ſur ces choſes comme ſur des abus uniques, & nous ſommes environnés de préjugés ſur leſquels nous nous repoſons avec une entiere aſſurance. Ceux qui portent plus loin leurs vûes remarquent

remarquent cet aveuglement ; & entrant là-deſſus en défiance des plus grands principes, concluent que tout eſt opinion, mais ils montrent à leur tour par-là les limites de leur eſprit. L'être & la vérité n'étant de leur aveu qu'une même choſe ſous deux expreſſions, il faut tout réduire au néant ou admettre des vérités indépendantes de nos conjectures, & de nos frivoles diſcours. Or s'il y a des vérités telles, comme il me paroît hors de doute, il s'enſuit qu'il y a des principes qui ne peuvent être arbitraires : la difficulté, je l'avoue, eſt à les connoître ; mais pourquoi la même raiſon, qui nous fait diſcerner le faux, ne pourroit-elle nous conduire juſqu'au vrai ? L'ombre eſt-elle plus ſenſible que le corps ? L'apparence que la réalité ? Que connoiſſons-nous d'obſcur par ſa nature, ſinon l'erreur ? Que con-

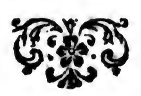
noiſſons-nous d'évident, ſinon la vérité ? N'eſt-ce pas l'évidence de la vérité qui nous fait diſcerner le faux, comme le jour marque les ombres ? Et qu'eſt-ce en un mot que la connoiſſance d'une erreur, ſinon la découverte d'une vérité. Toute privation ſuppoſe néceſſairement une réalité ; ainſi la certitude eſt démontrée par le doute, la ſcience par l'ignorance, & la vérité par l'erreur.

DEFAUT DE LA PLUSPART DES CHOSES.

V.

LE défaut de la plûpart des choſes dans la Poëſie, la Peinture, l'Eloquence, le Raiſonnement, &c. C'eſt de n'être pas à leur place. De-là le mauvais enthouſiaſme ou l'emphaſe dans le diſcours, les diſſonances dans la Mu-

ſique, la confuſion dans les Tableaux, la fauſſe politeſſe dans le monde, ou la froide plaiſanterie. Qu'on examine la morale même, la profuſion n'eſt-elle pas auſſi le plus ſouvent une généroſité hors de ſa place; la vanité, une hauteur hors de ſa place; l'avarice, une prévoyance hors de ſa place; la témérité, une valeur hors de ſa place, &c. La plûpart des choſes ne ſont fortes ou foibles, vicieuſes ou vertueuſes, dans la nature ou hors de la nature que par cet endroit: on ne laiſſeroit rien à la plûpart des hommes, ſi l'on retranchoit de leur vie, tout ce qui n'eſt pas à ſa place, & ce n'eſt pas en tout défaut de jugement, mais impuiſſance d'aſſortir les choſes.



DE L'AME.

VI.

IL sert peu d'avoir de l'esprit lorsque l'on n'a point d'ame. C'est l'ame qui forme l'esprit & qui lui donne l'essor ; c'est elle qui domine dans les sociétés, qui fait les Orateurs, les Négociateurs, les Ministres, les grands Hommes, les Conquérans. Voyez comme on vit dans le monde ; qui prime chez les jeunes gens, chez les femmes, chez les vieillards, chez les hommes de tous états, dans les cabales & dans les partis ? Qui nous gouverne nous-mêmes, est-ce l'esprit ou le cœur ? Faute de faire cette réflexion, nous nous étonnons de l'élévation de quelques hommes, ou de l'obscurité de quelques autres, & nous attribuons à la fatalité, ce dont nous trouverions plus ai-

ſément la cauſe dans leur caractere ; mais nous ne penſons qu'à l'eſprit, & point aux qualités de l'ame. Cependant c'eſt d'elle avant tout que dépend notre deſtinée : on nous vante en vain les lumieres d'une belle imagination ; je ne puis ni eſtimer, ni aimer, ni haïr, ni craindre ceux qui n'ont que de l'eſprit.

DES ROMANS.

VII.

LE faux en lui-même nous bleſſe & n'a pas de quoi nous toucher. Que croyez-vous qu'on cherche ſi avidement dans les fictions ? L'image d'une vérité vivante & paſſionnée.

Nous voulons de la vraiſemblance dans les fables mêmes, & toute fiction qui ne peint pas la nature, eſt inſipide.

Il eſt vrai que l'eſprit de la plû-

part des hommes a si peu d'assiéte, qu'il se laisse entraîner aux merveilleux ; surpris par l'apparence du grand. Mais le faux que le grand leur cache dans le merveilleux, les dégoûte au moment qu'il se laisse sentir ; on ne relit point un Roman.

J'excepte les gens d'une imagination frivole & déréglée, qui trouvent dans ces sortes de lectures l'histoire de leurs pensées & de leurs chimeres. Ceux-ci, s'ils s'attachent à écrire dans ce genre, travaillent avec une facilité que rien n'égale, car ils portent la matiere de l'ouvrage dans leur fond ; mais de semblables puérilités n'ont pas leur place dans un esprit sain ; il ne peut les écrire, ni les lire.

Lors donc que les premiers s'attachent aux fantômes qu'on leur reproche ; c'est parce qu'ils y trouvent une image des illu-

sions de leur esprit, & par conséquent quelque chose qui tient à la vérité à leur égard ; & les autres qui les rejettent, c'est parce qu'ils n'y reconnoissent pas le caractere de leurs sentimens ; tant il est manifeste de tous les côtés que le faux connu nous dégoûte, & que nous ne cherchons tous ensemble que la vérité & la nature.

CONTRE LA MEDIOCRITÉ.

VIII.

SI l'on pouvoit dans la médiocrité n'être ni glorieux, ni timide, ni envieux, ni flatteur, ni préoccupé des besoins & des soins de son état. Lorsque le dédain & les manieres de tout ce qui nous environne concourent à nous abaisser ; si l'on savoit alors s'élever, se sentir, résister à la multitude.... Mais qui peut soutenir

ſon eſprit & ſon cœur au-deſſus de ſa condition ? Qui peut ſe ſauver des foibleſſes que la médiocrité traîne avec ſoi ?

Dans les conditions éminentes, la fortune au moins nous diſpenſe de fléchir devant ſes idoles. Elle nous diſpenſe de nous déguiſer, de quitter notre caractere, de nous abſorber dans les riens : elle nous éleve ſans peine au-deſſus de la vanité & nous met au niveau du Grand, & ſi nous ſommes nés avec quelques vertus, les moyens & les occaſions de les employer ſont en nous.

Enfin, de même qu'on ne peut jouir d'une grande fortune avec une ame baſſe & un petit génie ; on ne ſauroit jouir d'un grand génie ni d'une grande ame, dans une fortune médiocre.



SUR LA NOBLESSE.

IX.

LA nobleſſe eſt un héritage comme l'or & les diamans. Ceux qui regrettent que la conſidération des grands emplois & des ſervices paſſe au ſang des hommes illuſtres, accordent davantage aux hommes riches, puiſqu'ils ne conteſtent pas à leurs neveux la poſſeſſion de leur fortune bien ou mal acquiſe. Mais le peuple en juge autrement ; car au lieu que la fortune des gens riches ſe détruit par les diſſipations de leurs enfans ; la conſidération de la nobleſſe ſe conſerve après que la molleſſe en a ſouillé la ſource. Sage inſtitution, qui pendant que le prix de l'intérêt ſe conſume & s'appauvrit, rend la récompenſe de la vertu éternelle & ineffaçable.

Qu'on ne nous diſe donc plus que la mémoire d'un mérite éteint, doit céder à des vertus vivantes. Qui mettra le prix au mérite ? C'eſt ſans doute à cauſe de cette difficulté que les Grands qui ont de la hauteur, ne ſe fondent que ſur leur naiſſance, quelque opinion qu'ils ayent de leur génie ; tout cela eſt très-raiſonnable, ſi l'on excepte de la loi commune de certains talens qui ſont trop au-deſſus des régles.

SUR LA FORTUNE.

X.

NI le bonheur, ni le mérite ſeul ne font l'élévation des hommes. La fortune ſuit l'occaſion qu'ils ont d'employer leurs talens. Mais il n'y a peut-être point d'exemple d'un homme à qui le mérite n'ait ſervi pour ſa fortune ou contre l'adverſité ; cependant

la chose à laquelle un homme ambitieux pense le moins, c'est à mériter sa fortune : un enfant veut être Evêque, veut être Roi, Conquérant, & à peine il connoît l'étendue de ces noms. Voilà la plûpart des hommes ; ils accusent continuellement la fortune de caprice, & ils sont si foibles qu'ils lui abandonnent la conduite de leurs prétentions, & qu'ils se reposent sur elle du succès de leur ambition.

CONTRE LA VANITE'.

XI.

LA chose du monde la plus ridicule & la plus inutile, c'est de vouloir prouver qu'on est aimable, ou que l'on a de l'esprit. Les hommes sont fort pénétrans sur les petites adresses qu'on emploie pour se louer ; & soit qu'on leur demande leur suffrage avec hau-

teur, ſoit qu'on tâche de le ſurprendre, ils ſe croyent ordinairement en droit de refuſer ce qu'il ſemble qu'on ait beſoin de tenir d'eux. Heureux ceux qui ſont nés modeſtes, & que la nature a rempli d'une noble & ſage confiance : rien ne préſente les hommes ſi petits à l'imagination, rien ne les fait paroître ſi foibles que la vanité. Il ſemble qu'elle ſoit le ſceau de la médiocrité ; ce qui n'empêche pas qu'on n'ait vû d'aſſez grands génies accuſés de cette foibleſſe. Auſſi leur a-t-on diſputé le titre de grands hommes, & non ſans beaucoup de raiſon.

NE POINT SORTIR DE SON CARACTERE.

XII.

LOrſqu'on veut ſe mettre à la portée des autres hommes, il faut

prendre garde d'abord à ne pas ſortir de la ſienne ; car c'eſt un ridicule inſupportable, & qu'ils ne nous pardonnent point ; c'eſt auſſi une vanité mal entendue de croire que l'on peut jouer toute ſorte de perſonnages, & d'être toujours traveſti. Tout homme qui n'eſt pas dans ſon véritable caractere n'eſt pas dans ſa force : il inſpire la défiance & bleſſe par l'affectation de cette ſupériorité. Si vous le pouvez ſoyez ſimple, naturel, modeſte, uniforme ; ne parlez jamais aux hommes que de choſes qui les intéreſſent, & qu'ils puiſſent aiſément entendre. Ne les primez point avec faſte. Ayez de l'indulgence pour tous leurs défauts, de la pénétration pour leurs talens, des égards pour leurs délicateſſes & leurs préjugés, &c. Voilà peut-être comme un homme ſupérieur ſe monte naturellement & ſans effort à la

portée de chacun. Ce n'eſt pas la marque d'une grande habileté d'employer beaucoup de fineſſe, c'eſt l'imperfection de la Nature qui eſt l'origine de l'art.

DU POUVOIR DE L'ACTIVITÉ.

XIII.

QUI conſidérera d'où ſont partis la plûpart des Miniſtres, verra ce que peut le génie, l'ambition & l'activité. Il faut laiſſer parler le monde, & ſouffrir qu'il donne au hazard l'honneur de toutes les fortunes, pour autoriſer ſa molleſſe. La Nature a marqué à tous les hommes dans leur caractere la route naturelle de leur vie, & perſonne n'eſt ni tranquille, ni ſage, ni bon, ni heureux, qu'autant qu'il connoît ſon inſtinct & le ſuit bien fidélement. Que ceux

qui ſont nés pour l'action ſuivent donc hardiment le leur ; l'eſſentiel eſt de faire bien ; s'il arrive qu'après cela le mérite ſoit méconnu, & le bonheur ſeul honoré, il faut pardonner à l'erreur. Les hommes ne ſentent les choſes qu'au degré de leur eſprit, & ne peuvent aller plus loin. Ceux qui ſont nés médiocres, n'ont point de meſure pour les qualités ſupérieures ; la réputation leur impoſe plus que le génie, la gloire plus que la vertu ; au moins ont-ils beſoin que le nom des choſes les avertiſſe & réveille leur attention.

SUR LA DISPUTE.

XIV.

OU vous ne voyez pas le fond des choſes ne parlez jamais qu'en doutant & en propoſant vos idées. C'eſt le propre d'un raiſonneur,

de prendre feu ſur les affaires politiques ou ſur tel autre ſujet dont on ne ſait pas les principes ; c'eſt ſon triomphe, parce qu'il n'y peut être confondu.

Il y a des hommes avec qui je voudrois que l'on n'eut jamais de diſpute. Cependant tout peut être utile, il ne faut que ſe poſſéder.

SUJETTION DE L'ESPRIT DE L'HOMME.

X V.

QUAND on eſt au cours des grandes affaires, rarement tombe-t-on à de certaines petiteſſes : les grandes occupations élevent & ſoutiennent l'ame ; ce n'eſt donc pas merveille qu'on y faſſe bien. Au contraire, un Particulier qui a l'eſprit naturellement grand, ſe trouve reſſerré & à l'étroit dans une fortune privée ; & comme il

n'y eſt pas à ſa place, tout le bleſſe & luï fait violence. Parce qu'il n'eſt pas né pour les petites choſes, il les traite moins bien qu'un autre, où elles le fatiguent davantage, & il ne lui eſt pas poſſible, dit Montagne, de ne leur donner que l'attention qu'elles méritent, ou de s'en retirer à ſa volonté; s'il fait tant que de s'y livrer, elles l'occupent tout entier, & l'engagent à des petiteſſes dont il eſt lui-même ſurpris. Telle eſt la foibleſſe de l'eſprit humain, qui ſe manifeſte encore par mille autres endroits, & qui fait dire à Paſcal: *Il ne faut pas le bruit d'un canon pour interrompre les penſées du plus grand homme du monde, il ne faut que le bruit d'une giroüette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas*, continue-t-il, *s'il ne raiſonne pas bien à préſent, une mouche bourdonne à ſes oreilles; ſi vous voulez qu'il trouve la*

vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes. Rien n'est plus vrai, sans doute, que cette pensée, mais il est vrai aussi, de l'aveu de Pascal, que cette même intelligence qui est si foible, gouverne les Villes & les Royaumes : aussi le même Auteur remarque que plus on approfondit l'homme, plus on y démêle de foiblesse & de grandeur ; & c'est lui qui dit encore dans un autre endroit, après Montagne : *Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont crû que nous avions deux ames, un sujet simple paroissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.* Rassurons-nous donc sur la foi de ces grands témoignages, & ne nous laissons pas abattre au sentiment de nos

foiblesses, jusqu'à perdre le soin irréprochable de la gloire & l'ardeur de la vertu.

ON NE PEUT ESTRE DUPE DE LA VERTU.

XVI.

QUE ceux qui sont nés pour l'oisiveté & la mollesse y meurent & s'y ensevelissent, je ne prétens pas les troubler ; mais je parle au reste des hommes, & je dis : On ne peut être dupe de la vraie vertu ; ceux qui l'aiment sincérement y goûtent un secret plaisir & souffrent à s'en détourner : quoi qu'on fasse aussi pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu, s'il tend à nous en rendre dignes. C'est une chose étrange que tant d'hommes se défient de la vertu & de la gloire comme d'une route hazardeuse, & qu'ils

regardent l'oisiveté comme un parti sûr & solide. Quand même le travail & le mérite pourroient nuire à notre fortune, il y auroit toujours à gagner à les embrasser: que sera-ce s'ils y concourent? Si tout finissoit par la mort, ce seroit une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent; mais nous croyons un avenir, & l'abandonnons au hazard; cela est bien plus inconcevable. Je laisse tous devoirs à part, la morale & la religion, & je demande: L'ignorance vaut-elle mieux que la science, la paresse que l'activité, l'incapacité que les talens? Pour peu que l'on ait de raison, on ne met point ces choses en parallele: quelle honte donc de choisir ce qu'il y a de l'extravagance à égaler? S'il faut des exemples pour nous décider,

d'un côté Coligny, Turenne, Boſſuet, Richelieu, Fenelon, &c. de l'autre, les gens à la mode, les gens du bel air, ceux qui paſſent toute leur vie dans la diſſipation & les plaiſirs. Comparons ces deux genres d'hommes, & voyons enſuite auquel d'eux nous aimerons mieux reſſembler.

SUR LA FAMILIARITÉ.

XVII.

IL n'eſt point de meilleure école, ni plus néceſſaire, que la familiarité. Un homme qui s'eſt retranché toute ſa vie dans un caractere réſervé, fait les fautes les plus groſſieres lorſque les occaſions l'obligent d'en ſortir, & que les affaires l'engagent : ce n'eſt que par la familiarité qu'on guérit de la préſomption, de la timidité, de la ſotte hauteur : ce n'eſt que dans un commerce li-

bre & ingénu qu'on peut bien connoître les hommes, qu'on se tâte, qu'on se démêle & qu'on se mesure avec eux : là on voit l'humanité nuë avec toutes ses foiblesses & toutes ses forces ; là se découvrent les artifices dont on s'enveloppe pour imposer en public ; là paroît la stérilité de notre esprit, la violence & la petitesse de notre amour-propre, l'imposture de nos vertus.

Ceux qui n'ont pas le courage de chercher la vérité dans ces rudes épreuves, sont profondément au-dessous de tout ce qu'il y a de grand ; sur-tout c'est une chose basse que de craindre la raillerie, qui nous aide à fouler aux pieds notre amour-propre, & qui émousse par l'habitude de souffrir ses honteuses délicatesses.

NE'CESSITÉ DE FAIRE DES FAUTES.

XVIII.

IL ne faut pas être timide de peur de faire des fautes ; la plus grande faute de toutes eſt de ſe priver de l'expérience. Soyons très-perſuadés qu'il n'y a que les gens foibles qui ayent cette crainte exceſſive de tomber & de laiſſer voir leurs défauts ; ils évitent les occaſions où ils pourroient broncher & être humiliés ; ils raſent timidement la terre, n'oſent rien donner au hazard, & meurent avec toutes leurs foibleſſes qu'ils n'ont pû cacher. Qui voudra ſe former au grand doit riſquer de faire des fautes, & ne pas s'y laiſſer abattre, ni craindre de ſe découvrir ; ceux qui pénetreront ſes foibles tâcheront de s'en

prévaloir ; mais ils le pourront rarement. Le Cardinal de Rhets disoit à ses principaux domestiques : Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pû me dérober, mais j'ai si bien établi ma réputation, & par vous-même, qu'il vous seroit impossible de me nuire, quand vous le voudriez. Il ne mentoit pas : son Historien rapporte qu'il s'étoit battu avec un de ses Ecuyers, qui l'avoit accablé de coups, sans qu'une avanture si humiliante pour un homme de ce caractere & de ce rang ait pû lui abattre le cœur, ou faire aucun tort à sa gloire : mais cela n'est pas surprenant ; combien d'hommes déshonorés soutiennent par leur seule audace la conviction publique de leur infamie, & font face à toute la terre ? Si l'effronterie peut autant, que ne fera pas la constance ? Le courage surmonte tout.

SUR

SUR LA LIBERALITE'.

XIX.

UN homme très-jeune peut ſe reprocher comme une vanité onéreuſe & inutile, la ſecrette complaiſance qu'il y a à donner. J'ai eu cette crainte moi-même avant de connoître le monde : quand j'ai vû l'étroite indigence où vivent la plûpart des hommes & l'énorme pouvoir de l'intérêt ſur tous les cœurs, j'ai changé d'avis & j'ai dit : Voulez-vous que tout ce qui vous environne vous montre un viſage content, vos enfans, vos domeſtiques, votre femme, vos amis & vos ennemis, ſoyez libéral; voulez-vous conſerver impunément beaucoup de vices, avez-vous beſoin qu'on vous pardonne des mœurs ſingulieres ou des ridicules; voulez-vous rendre vos

plaiſirs faciles, & faire que les hommes vous abandonnent leur conſcience, leur honneur, leurs préjugés, ceux mêmes dont ils font le plus de bruit; tout cela dépendra de vous; quelqu'affaire que vous ayez, & quels que puiſſent être les hommes avec qui vous voulez traiter, vous ne trouverez rien de difficile ſi vous ſavez donner à propos. L'Econome qui a des vûes courtes n'eſt pas ſeulement en garde contre ceux qui peuvent le tromper, il appréhende auſſi de n'être dupe de lui-même; s'il achete quelque plaiſir qu'il lui eût été impoſſible de ſe procurer autrement, il s'en accuſe auſſi-tôt comme d'une foibleſſe: lorſqu'il voit un homme qui ſe plaît à faire louer ſa généroſité & à ſurpayer les ſervices, il le plaint de cette illuſion; croyez-vous de bonne foi, lui dit-il, qu'on vous en ait plus

d'obligation ? Un Miſérable ſe préſente à lui, qu'il pourroit ſoulager & combler de joie à peu de frais ; il en a d'abord compaſſion, & puis il ſe reprend & penſe ; c'eſt un homme que je ne verrai plus : un autre Malheureux s'offre encore à lui, & il fait le même raiſonnement : ainſi toute ſa vie ſe paſſe ſans qu'il trouve l'occaſion d'obliger perſonne, de ſe faire aimer, d'acquerir une conſidération utile & légitime ; il eſt défiant & inquiet, ſévere à ſoi-même & aux ſiens, pere & maître dur & fâcheux ; les détails frivoles de ſon domeſtique le travaillent comme les affaires les plus importantes, parce qu'il les traite avec la même exactitude : il ne penſe pas que ſes ſoins puiſſent être mieux employés, incapable de concevoir le prix du temps, la réalité du mérite, & l'utilité des plaiſirs.

Il faut avoüer ce qui eſt vrai : il eſt difficile, ſur-tout aux Ambitieux, de conduire une fortune médiocre avec ſageſſe, & de ſatisfaire en même-temps des inclinations libérales, des beſoins préſens, &c. mais ceux qui ont l'eſprit véritablement élevé ſe déterminent ſelon l'occurrence, par des ſentimens où la prudence ordinaire ne ſauroit atteindre ; je vais m'expliquer : un homme né vain & pareſſeux, qui vit ſans deſſein & ſans principes, cede indifféremment à toutes ſes fantaiſies, achete un cheval trois cens piſtoles, qu'il laiſſe pour cinquante quelques mois après ; donne dix louis d'or à un Joüeur de gobelets qui lui a montré quelques tours, & ſe fait appeller en Juſtice par un domeſtique qu'il a renvoyé injuſtement, & auquel il refuſe de payer des avances faites à ſon ſervice, &c.

Quiconque a naturellement beaucoup de fantaisies, a peu de jugement & l'ame probablement foible. Je méprise autant que personne des hommes de ce caractere; mais je dis hardiment aux autres : apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, & faisons généreusement & sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

MAXIME DE PASCAL, EXPLIQUÉE.

X X.

LE peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde : les autres le méprisent & en sont méprisés. Maxime admirable de Pascal, mais qu'il faut bien entendre. Qui croiroit que Pascal a voulu dire, que les habiles doi-

vent vivre dans l'inapplication & la molleſſe, dans les goûts dépravés du monde, &c. condamneroit toute la vie de Paſcal par ſa propre maxime, car perſonne n'a moins vécu comme le peuple, que Paſcal à ces égards : donc le vrai ſens de Paſcal, c'eſt que tout homme qui cherche à ſe diſtinguer par des apparences ſingulieres, qui ne rejette pas les maximes vulgaires parce qu'elles ſont mauvaiſes, mais parce qu'elles ſont vulgaires ; qui s'attache à des ſciences ſtériles, purement curieuſes & de nul uſage dans le monde ; qui eſt pourtant gonflé de cette fauſſe ſcience, & ne peut arriver à la véritable ; un tel homme, comme il dit plus haut, trouble le monde & juge plus mal que les autres. En deux mots voici ſa penſée, expliquée d'une autre maniere. Ceux qui n'ont qu'un eſprit médiocre ne

pénetrent pas jusqu'au bien, ou jusqu'à la nécessité qui autorise certains usages & s'érigent mal-à-propos en réformateurs de leur siécle : les habiles mettent à profit la coutume bonne ou mauvaise, abandonnent leur extérieur aux légeretés de la mode, & savent se proportionner au besoin de tous les esprits.

L'ESPRIT NATUREL ET LE SIMPLE.

XXI.

L'ESPRIT naturel & le simple peuvent en mille manieres se confondre, & ne sont pas néanmoins toujours semblables. On appelle esprit naturel, un instinct qui prévient la réfléxion & se caractérise par la promptitude & par la vérité du sentiment. Cette aimable disposition prouve moins ordi-

nairement une grande ſagacité qu'une ame naturellement vive & ſincere, qui ne peut retenir ni farder ſa penſée, & la produit toujours avec la grace d'un ſecret échappé à ſa franchiſe. La ſimplicité eſt auſſi un dôn de l'ame, qu'on reçoit immédiatement de la Nature & qui en porte le caractere : elle ne ſuppoſe pas néceſſairement l'eſprit ſupérieur, mais il eſt ordinaire qu'elle l'accompagne ; elle exclut toute ſorte de vanités & d'affectations, témoigne un eſprit juſte, un cœur noble, un ſens droit, un naturel riche & modeſte, qui peut tout puiſer dans ſon fond & ne veut ſe parer de rien. Ces deux caracteres comparés enſemble, je crois ſentir que la ſimplicité eſt la perfection de l'eſprit naturel ; & je ne ſuis plus étonné de la rencontrer ſi ſouvent dans les grands hommes : les autres ont trop peu de

de fond & trop de vanité pour s'arrêter dans leur propre ſphére, qu'ils ſentent ſi petite & ſi bornée.

DU BONHEUR.

XXII.

QUAND on penſe que le bonheur dépend beaucoup du caractere, on a raiſon ; ſi on ajoute que la fortune y eſt indifférente, c'eſt aller trop loin : il eſt faux encore que la raiſon n'y puiſſe rien, ou qu'elle y puiſſe tout.

On ſait que le bonheur dépend auſſi des rapports de notre condition avec nos paſſions : on n'eſt pas néceſſairement heureux par l'accord de ces deux parties ; mais on eſt toujours malheureux par leur oppoſition & par leur contraſte. De même la proſpérité ne nous ſatisfait pas infailliblement ; mais l'adverſité nous apporte un

mécontentement inévitable.

Parce que notre condition naturelle eſt miſérable, il ne s'enſuit pas qu'elle le ſoit également pour tous ; qu'il n'y ait pas dans la même vie des temps plus ou moins agréables, des dégrés de bonheur & d'affliction : donc les circonſtances différentes décident beaucoup ; & on a tort de condamner les malheureux comme incapables par leur caractere de bonheur.

CONSEILS

A UN JEUNE-HOMME.

QUE je ſerai fâché, mon cher ami, ſi vous adoptez des maximes qui puiſſent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaiſance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raiſon

qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force & de la hauteur de votre ame : & vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent & un caractere élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou & frivole ? Et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carriere, né pour une autre ? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, & de ce qu'on pense de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou sa réputation, ou sa fortune, par des voies hardies, s'il avoit attendu que les louanges l'y encourageassent ? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la derniere extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez

ſouvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que perſonne n'a créance parmi les ſiens ; pourquoi ? Parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous ; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens ſe les repréſentent toujours dans cette premiere foibleſſe, & ne peuvent ſouffrir qu'ils ſortent de l'égalité imaginaire où ils ſe croyoient avec eux : mais les étrangers ſont plus juſtes, & enfin le mérite & le courage triomphent de tout.

AU MESME.

ETES-vous bien aiſe de ſavoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable ? C'eſt un homme que perſonne n'aime, qui lui-même n'aime que ſoi & ſon plaiſir,

& en fait profeſſion avec impudence ; un homme par conſéquent inutile aux autres hommes, qui péſe à la petite ſociété qu'il tyranniſe ; qui eſt vain, avantageux, méchant même par principes ; un eſprit léger & frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'eſtime les choſes & ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement ſelon la conſidération qu'il y croit attachée, & fait tout par oſtentation ; un homme ſouverainement confiant & dédaigneux, qui mépriſe les affaires & ceux qui les traitent, le Gouvernement & les Miniſtres, les Ouvrages & les Auteurs ; qui ſe perſuade que toutes ces choſes ne méritent pas qu'il s'y applique, & n'eſtime rien de ſolide que d'avoir de bonnes fortunes ou le don de dire des riens ; qui prétend néanmoins à tout, & parle de tout ſans pudeur ; en

un mot, un fat ſans vertus, ſans talens, ſans goût de la gloire; qui ne prend jamais dans les choſes que ce qu'elles ont de plaiſant, & met ſon principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît ſur la terre de ſérieux & de reſpectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens inſolens, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reſte des hommes, & n'en ſont pas moins mépriſés; des hommes ſi préſomptueux paſſeront auſſi vîte que leurs modes, & n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les Comédiens & les Danſeurs de corde: ſi le hazard leur donne ſur quelque théâtre du crédit, c'eſt la honte de cette nation & la marque de la décadence des eſprits. Il faut renoncer à la faveur lorſqu'elle ſera leur partage;

vous y perdrez moins qu'on ne pense ; ils auront les emplois, vous aurez les talens ; ils auront les honneurs, vous la vertu : voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs dereglemens & par leurs frivoles intrigues ; vous le tenteriez vainement : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

AU MESME.

QUE le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abattu. Lisez ce qui nous reste des plus grands hommes ; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil ; ils avoient

donc éprouvé , comme les autres , de s'enorgueillir, de s'abattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens & dans leurs conjectures ; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés ; ainsi ils avoient été accablés en même-temps par leur conscience & par la conviction publique : en un mot, c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes , & ils supportoient leurs défauts : on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses , lorsque l'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

AU MESME.

AIMEZ la familiarité , mon cher ami , elle rend l'esprit sou-

ple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, & donne sous un air de liberté & de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une piéce ; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde & à eux-mêmes, & leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre ame, & n'appréhendez rien des suites ; les hommes sont faits de maniere qu'ils n'apperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, & qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse se dissipe insensiblement ; ceux qui le composoient s'éloignent & la société se renouvelle ; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout

inſtruit : alors ſi la fortune vous met dans des places où il ſoit dangereux de vous communiquer, vous aurez aſſez d'expérience pour agir par vous-même & vous paſſer d'appui. Vous ſaurez vous ſervir des hommes & vous en défendre, vous les connoîtrez ; enfin vous aurez la ſageſſe dont les gens timides ont voulu ſe revêtir avant le temps & qui eſt avortée dans leur ſein.

AU MESME.

VOulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur conteſtez pas les qualités dont ils ſe piquent, ce ſont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix ; c'eſt un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils ſe faſſent un mérite d'être plus délicats que vous, de ſe connoître en bonne chere, d'avoir des inſomnies ou des va-

peurs : laiſſez-leur croire auſſi qu'ils ſont aimables, amuſans, plaiſans, ſinguliers; & s'ils avoient des prétentions plus hautes, paſſez-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, eſt de ſe piquer de quelque choſe : le malheur de la plûpart des hommes ne vient que de-là ; je veux dire, de s'être engagés publiquement à ſoutenir un certain caractere, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire métier d'eſprit. Voyez ceux qui ſe piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire ſouvent plus pauvres qu'ils ne ſont ; & enfin ils le deviennent effectivement, & paſſent leur vie dans une tenſion d'eſprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune & l'excès de leur vanité. Cet exemple ſe peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils déro-

gent, s'ils ſe démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, & confondus dans les choſes auſquelles ils ſe ſont attachés, ils demeurent ſans reſſource en proie à la raillerie la plus amere. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choſes, on peut croire que c'eſt par pareſſe, ou pour les avoir négligées. Enfin on n'a pas ſon aveu ſur le mérite des avantages qui lui manquent ; mais s'il réuſſit, quels éloges. Comme il n'a pas mis ce ſuccès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins & l'obliger cependant davantage ; car ne paroiſſant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on eſpere qu'il la recevra en pur don, & l'autre nous la demandoit comme une dette.

AU MESME.

C'Eſt une maxime du Cardinal de Rets, qu'il faut tâcher de former ſes projets, de façon que leur irréuſſite même ſoit ſuivie de quelque avantage. Et cette maxime eſt très-bonne.

Dans les ſituations déſeſpérées on peut prendre des partis violens; mais il faut qu'elles ſoient déſeſpérées : les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une ſecrette confiance des reſſources qu'ils ont pour ſubſiſter dans les extrêmités, ou pour en ſortir à leur gloire. Ces exemples ſont ſans conſéquence pour les autres hommes.

C'eſt une faute commune lorſqu'on fait un plan de ſonger aux choſes ſans ſonger à ſoi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires, celles qui naîtront de notre fond; rarement.

Si pourtant on eſt obligé à prendre des réſolutions extrêmes, il faut les embraſſer avec courage & ſans prendre conſeil des gens médiocres; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puiſſe aſſez ſouffrir dans la médiocrité qui eſt leur état naturel, pour vouloir en ſortir par de ſi grands hazards, ni qu'on puiſſe durer dans ces extrêmités, qui ſont hors de la ſphere de leurs ſentimens. Cachez-vous des eſprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par ſurpriſe, ou par la force de vos raiſons, rendus à eux-mêmes, leur tempéramment les rameneroit bien-tôt à leurs principes, & vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours dans le cours de la vie beaucoup de choſes qu'il faut hazarder, & beaucoup d'autres qu'il faut mépriſer: & conſultez en cela votre raiſon & vos forces.

Ne comptez ſur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage & dans les reſſources de votre eſprit. Faites-vous, s'il ſe peut, une deſtinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconſtante & trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, ſi vous forcez le monde à vous eſtimer, ſi la gloire ſuit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fideles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc d'abord par vous-même, ſi vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'eſt point à une ame courageuſe à attendre ſon ſort de la ſeule faveur & du ſeul caprice d'autrui. C'eſt à ſon travail à lui faire une deſtinée digne d'elle.



AU MESME.

IL faut que je vous avertiſſe d'une choſe, mon très-cher ami; les hommes ſe recherchent quelquefois avec empreſſement, mais ils ſe dégoûtent aiſément les uns des autres; cependant la pareſſe les retient long-temps enſemble après que leur goût eſt uſé. Le plaiſir, l'amitié, l'eſtime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les aſſervit: fuyez ces commerces ſtériles, d'où l'inſtruction & la confiance ſont bannies. Le cœur s'y deſſéche & s'y gâte; l'imagination y périt, &c.

Conſervez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos ſentimens. Faites-vous une étude de la patience, & ſachez céder par raiſon, comme on céde aux enfans, qui n'en ſont pas capables & ne peuvent vous offenſer;

ſer ; abandonnez ſur-tout aux hommes vains, cet empire extérieur & ridicule qu'ils affectent : il n'y a de ſupériorité réelle, que celle de la vertu & du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il eſt poſſible, l'injuſtice de vos amis ; ſoit qu'ils ſe familiariſent par une longue habitude avec vos avantages ; ſoit que par une ſecrette jalouſie, ils ceſſent de les reconnoître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-deſſus ; un favori admis à la familiarité de ſon maître, un domeſtique aime mieux dans la ſuite ſe faire chaſſer que de vivre dans la modeſtie de leur condition. C'eſt ainſi que ſont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoiſſance de vos défauts une ſorte de ſupériorité ſur vous : les hommes ſe croyent ſupérieurs aux défauts qu'ils peuvent ſentir ; c'eſt ce qui fait qu'on

juge dans le monde si séverement des actions, des discours & des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connoissance de vos défauts, & aux avantages frivoles qu'ils essayeront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit & un bon cœur, mais rempli de délicatesses fatigantes ; ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux, ils se fâchent de peu de chose, & auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la foiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable ; & enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croyent eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reſte s'ils ſont dans le ſecret de vos affaires ou de vos foibleſſes, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité & ſans deſſein, donne un cruel repentir; mais lorſqu'on ne s'eſt mis entre les mains de ſon ami que pour s'enhardir dans ſes idées, pour les corriger, pour tirer du fond de ſon cœur la vérité, & pour épuiſer par la confiance les reſſources de ſon eſprit, alors on eſt payé d'avance de tout ce qu'on peut en ſouffrir.

AU MESME.

QUe je vous eſtime, mon très-cher ami, de mépriſer les petites fineſſes dont on s'aide pour impoſer. Laiſſez-les conſtamment à ceux qui craignent d'être approfondis, & cherchent à ſe maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées,

& attendent toujours qu'on les prévienne. Il eſt bon de vous faire une néceſſité de plaire par un vrai mérite, au hazard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'eſt pas un grand mal de ne pas réuſſir avec toute ſorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut ſupporter, mon ami, que l'on ſe dégoûte de vous comme on ſe dégoûte des autres biens. Les hommes ne ſont pas touchés long-temps des mêmes choſes ; mais les choſes dont ils ſe laſſent, n'en ſont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche ſeulement de vous repoſer ſur vous-même ; on ne peut conſerver aucun avantage que par les efforts qui l'acquierent.

AU MESME.

SI vous avez quelque paſſion qui éleve vos ſentimens, qui vous

rende plus généreux, plus compatiſſant, plus humain, qu'elle vous ſoit chere.

En toute occaſion quand vous vous ſentirez porté vers quelque bien, lorſque votre beau naturel vous ſollicitera pour les miſérables, hâtez-vous de vous ſatisfaire. Craignez que le temps, le conſeil n'emportent ces bons ſentimens, & n'expoſez pas votre cœur à perdre un ſi cher avantage. Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs. Mais rien ne vous peut empêcher, d'être bon, généreux & ſage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui ſont envieux & légers vous faſſent éprouver un jour leur injuſtice. Des gens mépriſables uſurpent la réputation dûe au mérite, & jouiſſent inſolemment de ſon

partage : c'eſt un mal, mais il n'eſt pas tel que le monde ſe le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

AU MESME.

MOn très-cher ami, ſentez-vous votre eſprit preſſé & à l'étroit dans votre état ? C'eſt une preuve que vous ê..s né pour une meilleure fortune ; il faut donc ſortir de vos voies & marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amuſez pas à vous plaindre, rien n'eſt ſi inutile ; mais fixez d'abord vos regards autour de vous : on a quelquefois dans ſa main des reſſources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre triſtement dans cette vûe, oſez prendre un plus grand eſſor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre ſouvent

des chemins pleins de lumieres. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain, tente quelquefois des moyens, qui paroissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires, pour suivre des hazards & des apparences; mais lorsqu'on sait bien allier les grands & les petits moyens, & les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-seulement l'opinion du monde, qui rejette toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent, qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté & la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essor & la fait ramper dans ses liens : mais le malheur

même a ſes charmes dans les grandes extrêmités ; car cette oppoſition de la fortune éleve un eſprit courageux, & lui fait ramaſſer toutes ſes forces, qu'il n'employoit pas.

AU MESME.

NOus jugeons rarement des choſes, mon aimable ami, par ce qu'elles ſont en elles-mêmes ; nous ne rougiſſons pas du vice, mais du deshonneur. Tel ne feroit pas ſcrupule d'être fourbe, qui eſt honteux de paſſer pour tel, même injuſtement.

Nous demeurons flétris & avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde ; nous ne meſurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion. Qu'un homme ſéduiſe une femme ſans l'aimer, & l'abandonne après l'avoir ſéduite, peut-être qu'il

qu'il en fera gloire ; mais ſi cette femme le trompe lui-même, qu'il n'en ſoit pas aimé, quoiqu'amoureux, & que cependant il croye l'être ; s'il découvre la vérité, & que cette femme infidéle ſe donnoit par goût à un autre, lorſqu'elle ſe faiſoit payer à lui de ſes rigueurs, ſa défaite & ſa confuſion ne ſe pourront pas exprimer ; & on le verra pâlir à table ſans cauſe apparente, dès qu'un mot jetté au hazard lui rapprochera cette idée.

Un autre rougit d'aimer ſon eſclave qui a des vertus ; & ſe donne publiquement pour le poſſeſſeur d'une femme ſans mérite, que même il n'a pas. Ainſi on affiche des vices effectifs, & ſi de certaines foibleſſes pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

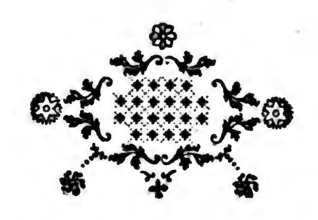
Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car

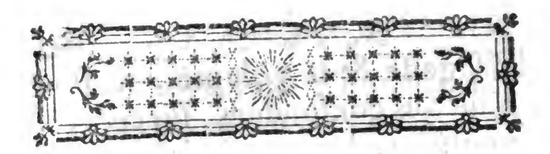
ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces ames fieres & délicates, qui s'exagerent leurs propres foiblesses, & ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus ; sa grande ame étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par-là plus tempérant ; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, & qu'il n'eût pû sortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur & la présomption, la justice & la dureté

la sagesse & la volupté, se sont mille fois confonduës, succédées, ou alliées. Les extrêmités se rencontrent & se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abattre. Consolons-nous de nos défauts, puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus; & que le sentiment de nos foiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces. Il est de l'essence de l'esprit de se tromper; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être foibles, mon très-cher ami, nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes.





REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES POETES,

Avec des corrections & des augmentations considérables.

SECONDE EDITION.

LA FONTAINE.

LORSQU'ON a entendu parler de la Fontaine, & qu'on vient à lire ses Ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde

le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paroître de son art ; & on admire qu'un esprit si fin ait été en même-temps si naturel.

Il seroit superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée & légere de ses Vers ; la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style & de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens & la simplicité sont les caracteres dominans de ses Ecrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grace & le brillant hors de la raison & de la nature. La simplicité de la Fontaine donne de la grace à son bon sens, & son bon sens rend sa simplicité piquante : de sorte que le brillant de ses Ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire ; car

pourquoi le bon ſens, qui eſt un don de la Nature, n'en auroit-il pas l'agrément ? La raiſon ne déplaît dans la plûpart des hommes que parce qu'elle y eſt étrangere. Un bon ſens naturel eſt preſque inſéparable d'une grande ſimplicité ; & une ſimplicité éclairée eſt un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces louanges aux graces d'un homme ſi ſage pour diſſimuler ſes défauts. Je crois qu'on peut trouver dans ſes Ecrits plus de ſtyle que d'invention, & plus de négligence que d'exactitude. Le nœud & le fond de ſes contes ont peu d'intérêt, & les ſujets en ſont bas. On y remarque quelquefois bien des longueurs, & un air de crapule qui ne ſauroit plaire. Ni cet Auteur n'eſt parfait dans ce genre, ni ce genre n'eſt aſſez noble.

BOILEAU.

BOILEAU prouve autant par ſon exemple que par ſes préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naiſſent de la vive expreſſion & de la peinture du vrai : mais cette expreſſion ſi touchante appartient moins à la réflexion, ſujette à l'erreur, qu'à un ſentiment très-intime & très-fidele de la Nature. La raiſon n'étoit pas diſtinɛte dans Boileau du ſentiment : c'étoit ſon inſtinɛt. Auſſi a-t-elle animé ſes Ecrits de cet intérêt qu'il eſt ſi rare de rencontrer dans les Ouvrages Didaɛtiques.

Cela met, je crois, dans ſon jour, ce que je viens de toucher en parlant de la Fontaine. S'il n'eſt pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui ſe piquent d'être raiſonnables, c'eſt

peut-être parce que la raiſon eſt entée dans leur eſprit, ou elle n'a qu'une vie artificielle & empruntée. C'eſt parce qu'on honore trop ſouvent du nom de raiſon, une certaine médiocrité de ſentimens & de génie, qui aſſujettit les hommes aux loix de l'uſage, & les détourne des grandes hardieſſes, ſources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'eſt pas contenté de mettre de la vérité & de la poëſie dans ſes Ouvrages; il a enſeigné ſon art aux autres. Il a éclairé tout ſon ſiécle; il en a banni le faux goût autant qu'il eſt permis de le bannir de chez les hommes. Il falloit qu'il fût né avec un génie bien ſingulier pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ſes Contemporains, & pour leur impoſer ſes propres loix. Ceux qui bornent le mérite de ſa poëſie à l'art & à

l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses Vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, & même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité & la netteté de ses idées, il a sû conserver ces caracteres dans ses expressions, sans perdre de son feu & de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les Poëtes que l'invention dans le dessein de leurs Ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des Vers, ni l'imagination dans l'expression, ni même l'expression du sentiment, qui caracterisent le Poëte. Ce sont, à leur avis, les pensées mâles & hardies, jointes à l'esprit créateur. Par-là on prouveroit

que Boſſuet & Neuton ont été les plus grands Poëtes de la terre ; car certainement l'invention, la hardieſſe & les penſées mâles, ne leur manquoient pas. J'oſe leur répondre que c'eſt confondre les limites des arts que d'en parler de la ſorte. J'ajoute que les plus grands Poëtes de l'antiquité, tels qu'Homere, Sophocle, Virgile, ſe trouveroient confondus avec une foule d'Ecrivains médiocres, ſi on ne jugeoit d'eux que par le plan de leurs Poëmes & par l'invention du deſſein ; & non par l'invention de ſtyle, par leur harmonie, par la chaleur de leur verſification, & enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on eſt donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, le défaut de génie. C'eſt au contraire d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur

d'eſprit, plus de feu & de vérité que d'élévation & de délicateſſe, plus de ſolidité & de ſel dans la critique que de fineſſe ou de gayeté, & plus d'agrément que de grace : on l'attaque encore ſur quelques-uns de ſes jugemens qui ſemblent injuſtes. Et je ne prétens pas qu'il fût infaillible.

CHAULIEU.

CHAULIEU a ſû mêler avec une ſimplicité noble & touchante, l'eſprit & le ſentiment. Ses Vers négligés, mais faciles, & remplis d'imagination, de vivacité & de grace, m'ont toujours paru ſuperieurs à ſa Proſe, qui n'eſt le plus ſouvent qu'ingénieuſe. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un Auteur ſi aimable n'ait pas plus écrit, & n'ait pas travaillé avec le même ſoin tous ſes Ouvrages.

MOLIERE.

MOLIERE me paroît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyere, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité & la même véhémence que Moliere, les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence & plus d'élévation dans ses images.

On peut mettre encore ce Poëte en parallele avec Racine. L'un & l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme. L'un & l'autre se sont attachés à peindre la Nature. Racine la saisit dans les passions des grandes ames: Moliere dans l'humeur & les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets, l'autre a traité les grands avec une sagesse

& une majeſté touchante. Moliere a ce bel avantage, que ſes Dialogues jamais ne languiſſent. Une forte & continuelle imitation des mœurs paſſionne ſes moindres diſcours. Cependant à conſidérer ſimplement ces deux Auteurs comme Poëtes, je crois qu'il ne ſeroit pas juſte d'en faire comparaiſon. Sans parler de la ſupériorité du genre ſublime donné à Racine, on trouve dans Moliere tant de négligences & d'expreſſions bizarres & impropres, qu'il y a peu de Poëtes, ſi j'oſe le dire, moins corrects & moins purs que lui.

En penſant bien, il parle ſouvent mal, dit l'illuſtre Archevêque de Cambray, Lettre ſur l'Eloquence, p. 362. *Il ſe ſert des phraſes les plus forcées & les moins naturelles. Terence dit en quatre mots avec la plus élégante ſimplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de mé-*

taphores qui approchent du galimathias. J'aime bien mieux sa Prose que ses Vers, &c.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des Auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre, que Moliere a poussé le sien : & la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres. C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

CORNEILLE ET RACINE.

JE dois à la lecture des Ouvrages de M. de Voltaire le peu de connoissance que je puis avoir de la Poësie. Je lui proposai mes idées, lorsque j'eus envie de parler de Corneille & de Racine : & il eut la bonté de me marquer les endroits de Corneille, qui méritent

le plus d'admiration, pour répondre à une critique que j'en avois faite. Engagé par-là à relire ses meilleures Tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avoit indiquées M. de Voltaire. Je ne m'y étois pas arrêté en lisant autrefois Corneille, refroidi ou prévenu par ses défauts, & né, selon toute apparence, moins sensible au caractere de ses perfections. Cette nouvelle lumiere me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine, & sur les défauts mêmes de Corneille : mais ayant relu l'un & l'autre avec quelque attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard ; & voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les Héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer : ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, & toujours trop, afin de

ſe faire connoître : les autres ſe font connoître, parce qu'ils parlent. Sur-tout Corneille paroît ignorer qne les grands hommes ſe caractériſent ſouvent davantage par les choſes qu'ils ne diſent pas, que par celles qu'ils diſent.

Lorſque Racine veut peindre Acomat, Oſmin l'aſſure de l'amour des Janiſſaires ; ce Viſir répond :

Quoi, tu crois, cher Oſmin, que ma gloire paſſée
Flatte encor leur valeur & vit dans leur penſée !
Crois-tu qu'ils me ſuivroient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Viſir ?

On voit dans les deux premiers Vers un Général diſgracié, que le ſouvenir de ſa gloire & l'attachement des ſoldats attendriſſent ſenſiblement : dans les deux der-

niers, un Rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans en avoir l'intention. On peut voir dans la même Tragédie que lorsque Roxane blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Athalide, & que celle-ci lui proteste que ce Prince l'aime, Roxane répond briévement :

Il y va de sa vie au moins que je le croye.

Ainsi cette Sultane ne s'amuse point à dire ; je suis d'un caractere fier & violent. J'aime avec jalousie & avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. Le Poëte tait ces détails qu'on pénetre assez d'un coup d'œil, & Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la maniere de peindre de Racine ; il est rare qu'il s'en écarte. Et j'en rapporterois de grands exemples, si

ſes Ouvrages étoient moins connus.

Ecoutons maintenant Corneille, & voyons de quelle maniere il caractériſe ſes perſonnages: c'eſt le Comte qui parle dans le Cid :

Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir.
Un Prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puiſſe égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui ;
Et ce bras du Royaume eſt le plus ferme appui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille.
Sans moi vous paſſeriez bien-tôt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque inſtant pour rehauſſer ma gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire.

Le Prince à mes côtés feroit dans les combats,
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire, &c.

Il n'y a peut-être personne aujourd'hui qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles. Il faut les pardonner au temps où Corneille a écrit, & aux mauvais exemples qui l'environnoient. Mais voici d'autres Vers qu'on loue encore, & qui n'étant pas aussi affectés, sont plus propres par cet endroit même à faire illusion. C'est Cornelie, veuve de Pompée, qui parle à César :

Cesar; car le destin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonniere & non pas ton esclave;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir
frappée,
Veuve du jeune Crasse & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour te dire plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus, &c.

. . . .

Je te l'ai déja dit, Cesar, je suis Romaine.
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie.

Et dans un autre endroit où la même Cornelie parle de César, qui punit les meurtriers du grand Pompée.

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,

Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

Il me paroît, dit encore M. de Fenelon, dans sa Lettre sur l'Eloquence, page 353, *qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux...... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragédie de Cinna, & la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail de ses mœurs...... Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Ciceron, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens, mais simples, naturels & modestes dans leurs paroles, &c.*

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons, m'a tou-

jours paru le principal défaut de notre théâtre, & l'écueil ordinaire des Poëtes. Je n'ignore pas que la hauteur eſt en poſſeſſion d'impoſer à l'eſprit humain : mais rien ne décele ſi parfaitement aux eſprits fins une hauteur fauſſe & contrefaite, qu'un diſcours faſtueux & emphatique. Il eſt aiſé d'ailleurs aux moindres Poëtes de mettre dans la bouche de leurs perſonnages des paroles fieres. Ce qui eſt difficile, c'eſt de leur faire tenir ce langage hautain avec vérité & à propos. C'étoit le talent admirable de Racine, & celui qu'on a le moins daigné remarquer dans ce grand homme. Il y a toujours ſi peu d'affectation dans ſes diſcours, qu'on ne s'apperçoit pas de la hauteur qui s'y rencontre. Ainſi lorſqu'Agrippine arrêtée par l'ordre de Neron, & obligée de ſe juſtifier, commence par ces mots ſi ſimples :

Approchez-vous, Neron, & prenez votre place;
On veut ſur vos ſoupçons que je vous ſatisfaſſe, &c.

Je ne crois pas que beaucoup de perſonnes faſſent attention qu'elle commande en quelque maniere à l'Empereur de s'approcher & de s'aſſeoir, elle qui étoit réduite à rendre compte de ſa vie, non à ſon fils, mais à ſon Maître. Si elle eut dit comme Cornelie:

Neron; car le deſtin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta priſonniere, & non pas ton eſclave,
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.

Alors je ne doute pas que bien des gens n'euſſent applaudi à ces paroles, & ne les euſſent trouvées fort élevées.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, & la déclamation pour l'éloquence. Et ceux qui se sont apperçûs qu'il étoit peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit pour le justifier, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devroient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a crû donner sans doute à ses Héros un caractere supérieur à celui de la nature. Les Peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les Anges, ils ont pris les traits de l'enfance : ils ont rendu cet hommage à la Nature, leur riche modele. C'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étoient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimeres,

meres, ne pouvoit donner de la vie à ses propres intentions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étoient froids*, il en auroit trouvé la cause, en ce que les Orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin & fidele de la belle nature, & n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille né dans un siécle plein d'affectation, ne pouvoit avoir le goût juste. Aussi l'a-t'il fait paroître, non-seulement dans ses Ouvrages, mais encore dans le choix de ses modéles, qu'il a pris chez les Espagnols & les Latins, Auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble & plus touchante des Poëtes Grecs.

De-là ſes antithèſes affectées, ſes négligences baſſes, ſes licences continuelles, ſon obſcurité, ſon emphaſe, & enfin ces phraſes ſynonimes, où la même penſée eſt plus remaniée que la diviſion d'un Sermon.

De-là encore ces diſputes opiniâtres, qui refroidiſſent quelquefois les plus fortes ſcénes, & où l'on croit aſſiſter à une thèſe publique de Philoſophie, qui noue les choſes pour les dénouer. Les premiers perſonnages de ſes Tragédies argumentent alors avec la tournure & les ſubtilités de l'école, & s'amuſent à faire des jeux frivoles de raiſonnement & de mots, comme des Ecoliers ou des Légiſtes.

Cependant je ſuis moins choqué de ces ſubtilités, que des groſſiéretés de quelques ſcénes. Par exemple, lorſqu'Horace quitte Curiace, c'eſt-à-dire, dans

un dialogue d'ailleurs admirable. Curiace parle ainſi d'abord :

Je vous connois encore, & c'eſt ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connue,
Comme notre malheur, elle eſt au plus haut point ;
Souffrez que je l'admire & ne limite point.

Horace, le Héros de cette Tragédie, lui répond :

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux,
Voici venir ma ſœur, je la laiſſe avec vous.

Ici Corneille veut peindre apparemment une valeur féroce. Mais la férocité s'exprime-t-elle ainſi contre un ami & un rival modeſte ? La fierté eſt une paſ-

ſion fort théatrale ; mais elle dégénere en vanité & en petiteſſe, ſi-tôt qu'elle ſe montre ſans qu'on la provoque. Me permettra-t-on de le dire ? Il me ſemble que l'idée des caracteres de Corneille eſt preſque toujours aſſez grande ; mais l'exécution en eſt quelquefois bien foible, & le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caracteres de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le deſſein, mais les expreſſions ſont toujours de main de Maître, & puiſées dans la vérité & la nature. J'ai crû remarquer encore qu'on ne trouvoit guéres dans les perſonnages de Corneille de ces traits ſimples qui annoncent d'abord une grande étendue d'eſprit. Ces traits ſe rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie. Je ne puis cacher ma penſée : il étoit donné à Corneille de peindre des

vertus austeres, dures & inflexibles. Mais il appartient à Racine de caractériser les esprits supérieurs, & de les caractériser sans raisonnemens & sans maximes, par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractere dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse & tendre au petit Joas, & qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant. De même Athalie. Corneille au contraire se guinde souvent pour élever ses personnages, & on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels & si énergiques.

Cependant lorsqu'on fait le parallele de ces deux Poëtes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine, que pour donner à

Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette diſtinction pour marquer le caractere d'un Faiſeur de phraſes, je la trouverai raiſonnable : mais lorſqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choſes à leur place ; qui caractériſe les hommes, leurs paſſions, leurs mœurs, leur génie ; qui chaſſe les obſcurités, les ſuperfluités, les faux brillans ; qui peint la nature avec feu, avec ſublimité & avec grace ; que peut-on penſer d'un tel art, ſi ce n'eſt qu'il eſt le génie des hommes extraordinaires, & l'original même de ces régles que les Ecrivains ſans génie embraſſent avec tant de zele & avec ſi peu de ſuccès ? Qu'eſt-ce dans la mort de Céſar que l'art des harangues d'Antoine, ſi ce n'eſt le génie d'un eſprit ſupérieur, & celui de la vraie éloquence ?

C'eſt le défaut trop fréquent

de cet art qui gâte les plus beaux Ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plûpart de ſes Tragédies ne ſoient très-bien imaginées & très-bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que perſonne l'art des ſituations & des contraſtes. Mais l'art des expreſſions & l'art des vers, qu'il a ſi ſouvent négligés ou pris à faux, déparent ſes autres beautés. Il paroît avoir ignoré que pour être lû avec plaiſir, ou même pour faire illuſion à tout le monde dans la repréſentation d'un Poëme dramatique, il falloit par une éloquence continuë ſoutenir l'attention des ſpectateurs, qui ſe relâche & ſe rebute néceſſairement, quand les détails ſont négligés. Il y a long-temps qu'on a dit que l'expreſſion étoit la principale partie de tout Ouvrage écrit en Vers. C'eſt le ſentiment des grands Maîtres, qu'il n'eſt pas beſoin de juſ-

tifier. Chacun ſait ce qu'on ſouffre, je ne dis pas à lire de mauvais Vers; mais même à entendre mal réciter un bon Poëme. Si l'emphaſe d'un Comédien détruit le charme naturel de la Poëſie, comment l'emphaſe même du Poëte, ou l'impropriété de ſes expreſſions, ne dégoûteroient-elles pas les eſprits juſtes de ſa fiction & de ſes idées?

Racine n'eſt pas ſans défauts. Il a mis quelquefois dans ſes Ouvrages un amour foible qui fait languir ſon action. Il n'a pas conçû aſſez fortement la Tragédie. Il n'a point aſſez fait agir ſes perſonnages. On ne remarque pas dans ſes Ecrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardieſſe que d'égalité. Plus ſçavant encore à faire naître la pitié que la terreur, & l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques Poëtes. Nul

homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juſte, on avouera que perſonne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole & n'y verſa plus de douceur. Qu'on examine ſes Ouvrages ſans prévention. Quelle facilité! Quelle abondance! Quelle poëſie! Quelle imagination dans l'expreſſion! Qui créa jamais une langue, ou plus magnifique, ou plus ſimple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus harmonieuſe & plus touchante? Qui mit jamais autant de vérité dans ſes dialogues, dans ſes images, dans ſes caractères, dans l'expreſſion des paſſions? Seroit-il trop hardi de dire que c'eſt le plus beau génie que la France ait eu, & le plus éloquent de ſes Poëtes?

Corneille a trouvé le Théâtre vuide, & a eu l'avantage de former le goût de ſon ſiécle ſur ſon

caraſtere. Racine a paru après lui, & a partagé les eſprits. S'il eut été poſſible de changer cet ordre, peut-être qu'on auroit jugé de l'un & de l'autre fort différemment.

Oui, dit-on, mais Corneille eſt venu le premier, & il a créé le Théâtre. Je ne puis ſouſcrire à cela. Corneille avoit de grands modéles parmi les Anciens. Racine ne l'a point ſuivi. Perſonne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus oppoſée : perſonne n'eſt plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des Inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine. Mais ſi l'un & l'autre ont eu des Maîtres, lequel a choiſi les meilleurs, & les a le mieux imités ?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ſes Héros le caraſtere de leur ſiécle & de leur

nation : mais les grands hommes ſont de tous les âges & de tous les pays. On rendroit le Vicomte de Turenne & le Cardinal de Richelieu méconnoiſſables en leur donnant le caractere de leur ſiécle. Les ames véritablement grandes ne ſont telles que parce qu'elles ſe trouvent en quelque maniere ſupérieures à l'éducation & aux coutumes. Je ſais qu'elles retiennent toujours quelque choſe de l'un & de l'autre. Mais le Poëte peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractere, que la coëffure ou l'habit du Comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte & éclairée, & ce génie élevé, qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienſéances du Théâtre. Ne parlons pas

des Tragédies foibles de ce grand Poëte : Alexandre, la Thebaïde, Berenice, Esther, dans lesquelles on pourroit citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un Auteur, & par le plus petit nombre de ses Ouvrages qu'on en doit juger, mais par le plus grand nombre de ses Ouvrages & par ses chef-d'œuvres. Qu'on observe cette regle avec Racine, & qu'on examine ensuite ses Ecrits. Dira-t-on qu'Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mitridate, Neron, Agrippine, Burrhus, Narcisse, Clitemnestre, Agamemnon, &c. n'ayent pas le caractere de leur siécle, & celui que les Historiens leur ont donné ? Parce que Bajazet & Xipharès ressemblent à Britannicus ; parce qu'ils ont un caractere foible pour le Théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas sû

caractériser les hommes, lui dont le talent éminent étoit de les peindre avec vérité & avec noblesse ?

Je reviens encore à Corneille afin de finir ce discours. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations & des contrastes. Ses meilleures Tragédies, toujours fort au-dessous par l'expression de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caracteres, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevoit peut-être moins profondément, mais plus fortement ses sujets. Il n'étoit si grand Poëte, ni si éloquent; mais il s'exprimoit quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés & plus hardis; personne

n'a laiſſé l'idée d'un dialogue ſi ſerré & ſi véhément ; perſonne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité & la force d'eſprit qui naiſſent de la vertu. De ces diſputes mêmes que je lui reproche, ſortent quelquefois des éclairs qui laiſſent l'eſprit étonné, & des combats qui véritablement élevent l'ame. Et enfin quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on eſt obligé d'avouer qu'il l'a peint bien naïvement & bien fortement en quelques endroits : & c'eſt uniquement dans ces morceaux naturels qu'il eſt admirable. Voilà ce qu'il me ſemble qu'on peut dire ſans partialité de ſes talens. Mais lorſqu'on a rendu juſtice à ſon génie, qui a ſurmonté ſi ſouvent le goût barbare de ſon ſiécle, on ne peut s'empêcher de rejetter dans ſes Ouvrages, ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, & ce qui

ſerviroit à le perpétuer dans les admirateurs trop paſſionnés de ce grand Maître.

Les gens du mêtier ſont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux de leurs modéles, & qu'ils connoiſſent mieux le prix de l'invention & du génie. Mais le reſte des hommes juge des Ouvrages, tels qu'ils ſont, ſans égard pour le temps & pour les Auteurs. Et je crois qu'il ſeroit à déſirer que les Gens de Lettres vouluſſent bien ſéparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections. Car ſi l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration ſuperſtitieuſe, il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs Maîtres, qui ſont aiſés à imiter, & n'atteindront jamais à leur génie.

ROUSSEAU.

ON ne peut diſputer à Rouſſeau d'avoir connu parfaitement la mécanique des Vers. Egal peut-être à Deſpreaux par cet endroit, on pourroit le mettre à côté de ce grand homme, ſi celui-ci né à l'aurore du bon goût, n'avoit été le Maître de Rouſſeau & de tous les Poëtes de ſon ſiécle.

Ces deux excellens Ecrivains ſe ſont diſtingués l'un & l'autre par l'art difficile de faire régner dans les Vers une extrême ſimplicité, par le talent d'y conſerver le tour & le génie de notre Langue, & enfin par cette harmonie continuë, ſans laquelle il n'y a point de véritable Poëſie.

On leur a reproché à la vérité, d'avoir manqué de délicateſſe & d'expreſſion pour le ſentiment. Ce dernier défaut me paroît peu conſidérable

considérable dans Despreaux; parce que s'étant attaché uniquement à peindre la raison, il lui suffisoit de la peindre avec vivacité & avec feu, comme il a fait; mais l'expression des passions ne lui étoit pas nécessaire. Son Art Poëtique, & quelques autres de ses Ouvrages approchent de la perfection qui leur est propre; & on n'y regrette point la Langue du sentiment, quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres, & les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout-à-fait aussi facile de justifier Rousseau à cet égard. L'Ode étant, comme il dit lui-même, *le véritable champ du Pathétique & du Sublime*, on voudroit toujours trouver dans les siennes ce haut caractere. Mais quoiqu'elles soient dessinées avec une grande noblesse, je ne sais si elles sont toutes assez passion-

nées. J'excepte quelques-unes des Odes ſacrées, dont le fond appartient à de plus grands Maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de ſon propre fond, il me ſemble qu'en général, les fortes images qui les embelliſſent ne produiſent pas de grands mouvemens, & n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce ſombre ſaiſiſſement que le vrai Sublime fait naître.

La marche impétueuſe de l'Ode n'eſt pas celle d'un eſprit tranquille ; il faut donc qu'elle ſoit juſtifiée par un enthouſiaſme véritable. Lorſqu'un Auteur ſe jette de ſang froid dans ces mouvemens & ces écarts, qui n'appartiennent qu'aux grandes paſſions, il court riſque de marcher ſeul ; car le Lecteur ſe laſſe de ces tranſitions forcées, & de ces fréquentes hardieſſes, que l'art s'efforce d'imiter du ſentiment, & qu'il

imite toujours ſans ſuccès. Les endroits où le Poëte paroît s'égarer, devroient être, à ce qu'il me ſemble, les plus paſſionnés de ſon Ouvrage. Il eſt même d'autant plus néceſſaire de mettre du ſentiment dans nos Odes, que ces petits Poëmes ſont ordinairement vuides de penſées, & qu'un Ouvrage vuide de penſées ſera toujours foible, s'il n'eſt rempli de paſſion. Or je ne crois pas qu'on puiſſe dire que les Odes de Rouſſeau ſoient fort paſſionnées. Il eſt tombé quelquefois dans le défaut de ces Poëtes, qui ſemblent s'être propoſé dans leurs Ecrits, non d'exprimer plus fortement par des images des paſſions violentes, mais ſeulement d'aſſembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures, que de faire naître dans leur ame de grandes penſées. Les Défenſeurs de Rouſſeau

répondent qu'il a ſurpaſſé Horace & Pindare, Auteurs illuſtres dans le même genre, & de plus rendus reſpectables par l'eſtime dont ils ſont en poſſeſſion depuis tant de ſiécles. Si cela eſt ainſi, je ne m'étonne point que Rouſſeau ait emporté tous les ſuffrages. On ne juge que par comparaiſon de toutes choſes; & ceux qui font mieux que les autres dans leur genre, paſſent toujours pour excellens, perſonne n'oſant leur conteſter d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rouſſeau n'a pu atteindre le but de ſon art: mais je crains bien que ſi on n'aſpire pas à faire de l'Ode une imitation plus fidele de la nature, ce genre ne demeure enſeveli dans une eſpece de médiocrité.

S'il m'eſt permis d'être ſincere juſqu'à la fin, j'avouerai que je trouve encore des penſées bien

fausses dans les meilleures Odes de Rousseau. Cette fameuse Ode à la Fortune, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, me semble, peu de réflexions, qui ne soient plus éblouissantes que solides. Ecoutons ce Poëte Philosophe.

> Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
> Me feront honorer Silla,

Non vraiment, l'Italie en cendre ne peut faire honorer Silla : mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur & puissant, qui vainquit le génie de Rome, qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressentimens de ce même peuple qu'il avoit soumis, & qui sût toujours subjuguer par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable, de ses ennemis.

Voyons ce qui suit :

J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'haborre en Attila ?

Je ne ſais quel étoit le caractere d'Attila. Mais je ſuis forcé d'admirer les rares talens d'Alexandre & cette hauteur de génie, qui, ſoit dans le gouvernement, ſoit dans la guerre, ſoit dans les ſciences, ſoit même dans ſa vie privée, l'a toujours fait paroître comme un homme extraordinaire, & qu'un inſtinct grand & ſublime diſpenſoit des moindres vertus. Je veux réverer un Héros, qui, parvenu au faîte des grandeurs humaines, ne dédaignoit pas l'amitié; qui dans cette haute fortune reſpectoit encore le mérite; qui aima mieux s'expoſer à mourir, que de ſoupçonner ſon Médecin de quelque crime, & d'affliger par une défiance, qu'on n'eût pas blâmée, la fidélité d'un ſujet qu'il eſtimoit : le Maître le plus libéral qu'il y eut jamais,

jusqu'à ne réserver pour lui que *l'espérance.* Plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre, & plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes : né pour conquérir l'Univers, parce qu'il étoit digne de lui commander ; & en quelque sorte excusable de s'être fait rendre des honneurs divins, dans un temps où toute la terre adoroit des Dieux moins aimables. Rousseau paroît donc trop injuste, lorsqu'il ose ajouter d'un si grand homme :

Mais à la place de Socrate
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Apparemment que Rousseau ne vouloit épargner aucun Conquérant. Et voici comme il parle encore :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Combien toutes ces réflexions ne sont-elles pas superficielles ? Qui ne sait que la science de la guerre consiste à profiter des fautes de son ennemi ? Qui ne sait qu'Annibal s'est montré aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires ?

S'il étoit reçu de tous les Poëtes, comme il l'est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, & que les fictions mêmes de la Poësie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourroit-on penser des invectives que je viens de rapporter ? Seroit-on trop févere de juger que l'Ode à la Fortune n'est qu'une pompeuse déclamation, & un tissu de lieux communs, énergiquement exprimés ?

Je ne dirai rien des Allégories & de quelques autres Ouvrages de Rousseau. Je n'oserois sur tout juger

juger d'aucun ouvrage allégorique, parce que c'eſt un genre que je n'aime pas : mais je louerai volontiers ſes Epigrammes, où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avoit pas. Je louerai des morceaux admirables de ſes Epîtres, où le génie de ſes Epigrammes ſe fait ſingulierement appercevoir. Mais en admirant ces morceaux, ſi dignes de l'être, je ne puis m'empêcher d'être choqué de la groſſiéreté inſupportable qu'on remarque en d'autres endroits. Rouſſeau voulant dépeindre dans l'Epître aux Muſes je ne ſais quel mauvais Poëte, il le compare à un Oiſon que la flatterie enhardit à préférer ſa voix au chant du Signe. Un autre Oiſon lui fait un long diſcours pour l'obliger à chanter. Et Rouſſeau continue ainſi :

A ce diſcours notre oiſeau tout gaillard

Perce le ciel de son cri nasillard.
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vû Canards, Dindons,
Poulaille ;
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aîle, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont Nature le doue,
Et faire nargue au Cigne de Mantouë.
Le chant fini, le Pindarique Oison,
Se rengorgeant rentre dans la maison,
Tout orgueilleux d'avoir par son ramage
Du Poulaillier mérité le suffrage.

On ne nie pas qu'il n'y ait quelque force dans cette peinture : mais combien en sont basses les images ? La même Epître est remplie de choses qui ne sont ni plus agréables, ni plus délicates. C'est un Dialogue avec les Muses, qui est plein de longueurs, dont les transitions sont forcées & trop ressemblantes ; où l'on trouve à la vérité, de grandes beautés de détail, mais qui en rachetent à peine les défauts. J'ai choisi cette Epître exprès ainsi que l'Ode à la

Fortune, afin qu'on ne m'accusât pas de rapporter les Ouvrages les plus foibles de Rousseau, pour diminuer l'estime que l'on doit aux autres. Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant de gens de goût & de génie, qui respectent tous les Ecrits de ce Poëte ? Quelque crainte que je doive avoir de me tromper, en m'écartant de leur sentiment & de celui du Public, j'hazarderai encore ici une réflexion. C'est que le vieux langage employé par Rousseau dans ses meilleures Epîtres, ne me paroît ni nécessaire pour écrire naïvement, ni assez noble pour la Poësie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art, à prononcer là-dessus. Je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres Ecrivains de notre Langue. Personne n'est plus passion-

né que je le ſuis, pour les véritables beautés de leurs Ouvrages. Je ne connois peut-être pas tout le mérite de Rouſſeau ; mais je ne ſerai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai crû pouvoir lui reprocher. On ne ſauroit trop honorer les grands talens d'un Auteur, dont la célébrité a fait les diſgraces, comme c'eſt la coutume chez les hommes, & qui n'a pu jouir dans ſa patrie de la réputation qu'il méritoit, que lorſqu'accablé ſous le poids de l'humiliation & de l'exil, la longueur de ſon infortune a déſarmé la haine de ſes ennemis, & fléchi l'injuſtice de l'envie.

QUINAULT.

ON ne peut trop aimer la douceur, la molleſſe, la facilité, & l'harmonie tendre & touchante de la Poëſie de Quinault. On peut

même eſtimer beaucoup l'art de quelques-uns de ſes Opera, intéreſſans par le ſpectacle dont ils ſont remplis, par l'invention ou la diſpoſition des faits qui les compoſent, par le merveilleux qui y regne, & enfin par le pathétique des ſituations, qui donne lieu à celui de la muſique, & qui l'augmente néceſſairement. Ni la grace, ni la nobleſſe, ni le naturel, n'ont manqué à l'Auteur de ces Poëmes ſinguliers. Il y a preſque toujours de la naïveté dans ſon Dialogue, & quelquefois du ſentiment. Ses Vers ſont ſemés d'images charmantes & de penſées ingénieuſes. On admireroit trop les fleurs dont il ſe pare, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ſes beaux Ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ſes Tragédies: je ſuis fâché qu'on trouve dans beaucoup de ſcénes, qui ſont

faites pour inſpirer la terreur & la pitié, des perſonnages qui, par le contraſte de leurs diſcours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes ſcénes ridicules, & en détruiſent tout le Pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ſes meilleurs Opera trop vuides de choſes, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je penſe qu'on a dit de lui avec vérité, qu'il n'avoit fait qu'effleurer d'ordinaire les paſſions. Il me paroît que Lulli a donné à ſa muſique un caractere ſupérieur à la Poëſie de Quinault. Lulli s'eſt élevé ſouvent juſqu'au ſublime par la grandeur & par le pathétique de ſes expreſſions. Et Quinault n'a d'autre mérite à cet égard que celui d'avoir fourni les ſituations & les canevas auſquels le Muſicien a fait recevoir la profonde empreinte de ſon génie.

Ce ſont, ſans doute, les défauts de ce Poëte, & la foibleſſe de ſes premiers Ouvrages, qui ont fermé les yeux de Deſpreaux ſur ſon mérite : mais Deſpreaux peut être excuſable de n'avoir pas crû que l'Opera, Théâtre plein d'irrégularités & de licences, eût atteint en naiſſant ſa perfection. Ne penſerions-nous pas encore, qu'il manque quelque choſe à ce Spectacle, ſi les efforts inutiles de tant d'Auteurs renommés ne nous avoient fait ſuppoſer que le défaut de ces Poëmes étoit peut-être un vice irréparable ? Cependant je conçois ſans peine qu'on ait fait à Deſpreaux un grand reproche de ſa ſévérité trop opiniâtre. Avec des talens ſi aimables que ceux de Quinault, & la gloire qu'il a d'être l'Inventeur de ſon genre, on ne ſauroit être ſurpris qu'il ait des partiſans très-paſſionnés, qui penſent qu'on

doit reſpecter ſes défauts mêmes. Mais cette exceſſive indulgence de ſes admirateurs me fait comprendre encore l'extrême rigueur de ſes Critiques. Je vois qu'il n'eſt point dans le caractere des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'enſemble de ſes qualités ; on enviſage ſous divers aſpects le génie d'un Auteur illuſtre ; & on le mépriſe, ou l'admire avec une égale apparence de raiſon, ſelon les choſes que l'on conſidere en ſes Ouvrages. Les beautés que Quinault a imaginées, demandent grace pour ſes défauts ; mais j'avoue que je voudrois bien qu'on ſe diſpensât de copier juſqu'à ſes fautes. Je ſuis fâché qu'on déſeſpere de mettre plus de paſſion, plus de conduite, plus de raiſon & plus de force dans nos Opera, que leur Inventeur n'y en a mis. J'aimerois qu'on en retranchât le nombre exceſſif

de refreins qui s'y rencontrent, qu'on ne refrodît pas les Tragédies par des puérilités, & qu'on ne fît pas de paroles pour le Musicien, entierement vuides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, & que c'est la foiblesse des Poëtes, non celle du genre, qui fait languir tant d'Opéra faits à la hâte, & aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

LES ORATEURS.

FRAGMENT.

QUi n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, & la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit sans étonnement la profondeur incroyable de Pascal, son raison-

nement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connoissance universelle & prématurée ? Le premier éleve l'esprit ; l'autre le confond & le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, & par ses soudaines hardiesses échappe aux génies trop timides : l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité ; & comme si c'étoit être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections, & toutes les pensées des hommes, & paroît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple & puissant, il assemble des choses qu'on croyoit être incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art ; mais d'un art qui bien loin de gêner la na-

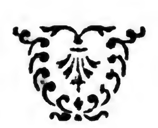
ture, n'eſt lui-même qu'une nature plus parfaite, & l'original des préceptes. Que dirai-je encore ? Boſſuet fait voir plus de fécondité, & Paſcal a plus d'invention : Boſſuet eſt plus impétueux, & Paſcal eſt plus tranſcendant. L'un excite l'admiration par de plus fréquentes ſaillies; l'autre toujours plein & ſolide, l'épuiſe par un caractere plus concis & plus ſoutenu. Mais toi, qui les a ſurpaſſés en aménités & en graces, ombre illuſtre, aimable génie; toi, qui fis regner la vertu par l'onction & par la douceur, pourrois-je oublier la nobleſſe & le charme de ta parole, lorſqu'il eſt queſtion d'éloquence ? Né pour cultiver la ſageſſe & l'humanité dans les Rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du Trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, & défendit contre les artifices de la flatterie

la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarquent dans tes Ecrits! Quel éclat de paroles & d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux & si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésors, d'abondance, dans ta riche simplicité.

O noms consacrés par l'amour & par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des Lettres! Restaurateurs des arts, peres de l'éloquence, lumieres de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours pour vous expliquer dignement & marquer tous les traits qui vous ont été propres!

Si l'on pouvoit mêler des talens si divers, peut-être qu'on voudroit penser comme Pascal, écrire

comme Boſſuet, parler comme Fenelon. Mais parce que la différence de leur ſtyle venoit de la différence de leurs penſées & de leur maniere de ſentir les choſes, ils perdroient beaucoup tous les trois, ſi l'on vouloit rendre les penſées de l'un par les expreſſions de l'autre. On ne ſouhaite point cela en les liſant; car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus aſſortis au caractere de ſes ſentimens & de ſes idées; ce qui eſt la véritable marque du génie. Ceux qui n'ont que de l'eſprit empruntent ſucceſſivement toute ſorte de tours & d'expreſſions: ils n'ont pas un caractere diſtinctif, &c.



SUR LA BRUYERE.

IL n'y a preſque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans la Bruyere ; & ſi on y deſire quelque choſe , ce ne ſont pas certainement les expreſſions , qui ſont d'une force infinie , & toujours les plus propres & les plus préciſes qu'on puiſſe employer. Peu de gens l'ont compté parmi les Orateurs , parce qu'il n'y a pas une ſuite ſenſible dans ſes caracteres. Nous faiſons trop peu d'attention à la perfection de ſes Fragmens , qui contiennent ſouvent plus de matiere que de longs diſcours , plus de proportion & plus d'art.

On remarque dans tout ſon Ouvrage un eſprit juſte , élevé , nerveux , pathétique , également capable de réflexion & de ſentiment , & doué avec avantage

de cette invention, qui discerne la main des Maîtres, & qui caractérise le génie.

Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on en voit dans ses caracteres. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les Ecrits de Bossuet & de Pascal de ces traits qui caractérisent non une passion, ou les vices d'un Particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés, ne sont jamais aussi grands que ceux de Fenelon & de Bossuet; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyere a crû, ce me semble, qu'on ne pouvoit peindre les hommes assez petits; & il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avoit ni l'éléva-

tion, ni la ſagacité, ni la profondeur de quelques eſprits du premier ordre. Mais on ne lui peut diſputer ſans injuſtice une forte imagination, un caractere véritablement original, & un génie créateur.



AVERTISSEMENT.

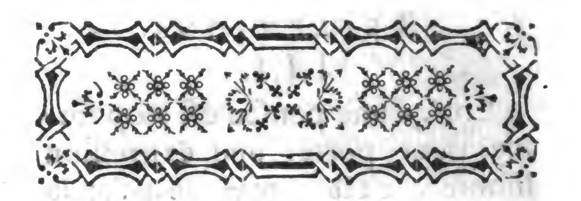
AVERTISSEMENT.

Comme il y a des gens qui ne lisent que pour trouver des erreurs dans un Ecrivain, j'avertis ceux qui liront ces Réflexions que s'il y en a quelqu'une qui présente un sens peu favorable à la piété, l'Auteur désavoue ce mauvais sens, & souscrit le premier à la Critique qu'on en pourra faire. Il espere cependant que les personnes desintéressées n'auront aucune peine à bien interpréter ses sentimens. Ainsi lorsqu'il dit : La pensée de la mort nous trompe, parce qu'elle nous fait oublier de vivre ; *il se flatte qu'on verra bien que c'est de la pensée de la mort sans la vûe de la Religion qu'il veut parler. Et encore ailleurs, lorsqu'il dit :* La conscience des mourans calomnie leur vie. ... *Il est fort éloigné de prétendre qu'elle ne les accuse pas souvent avec justice.*

Mais il n'y a personne qui ne sache que toutes les propositions générales ont leurs exceptions. Si on n'a pas pris soin ici de les marquer, c'est parce que le genre d'écrire que l'on a choisi, ne le permet pas. Il suffira de confronter l'Auteur avec lui-même pour juger de la pureté de ses principes.

J'avertis encore les Lecteurs que toutes ces pensées ne se suivent pas, mais qu'il y en a plusieurs qui se suivent, & qui pourroient paroître obscures, ou hors d'œuvre, si on les séparoit. On n'a point conservé dans cette Edition l'ordre qu'on leur avoit donné dans la premiere. On en a retranché plus de deux cent maximes. On en a éclairci ou étendu quelques-unes, & on en a ajouté un petit nombre.





REFLEXIONS
ET
MAXIMES,

Avec des additions, des éclairciſſemens, & des retranchemens conſidérables.

SECONDE EDITION.

I.



L eſt plus aiſé de dire des choſes nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

I I.

L'eſprit de l'homme eſt plus pénétrant que conſéquent, & embraſſe plus qu'il ne peut lier.

III.

Lorſqu'une penſée eſt trop foible pour porter une expreſſion ſimple, c'eſt la marque pour la rejetter.

IV.

La clarté orne les penſées profondes.

V.

L'obſcurité eſt le royaume de l'erreur.

VI.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périſſent d'elles-mêmes, renduës clairement.

VII.

Ce qui fait ſouvent le mécompte d'un Ecrivain eſt qu'il croit rendre les choſes telles qu'il les apperçoit ou qu'il les ſent.

VIII.

On proſcriroit moins de penſées d'un ouvrage, ſi on les concevoit comme l'Auteur.

I X.

Lorſqu'une penſée s'offre à nous comme une profonde découverte, & que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons ſouvent que c'eſt une vérité *qui court les rues*.

X.

Il eſt rare qu'on approfondiſſe la penſée d'un autre ; de ſorte que s'il arrive dans la ſuite qu'on faſſe la même réflexion, on ſe perſuade aiſément qu'elle eſt nouvelle, tant elle offre de circonſtances & de dépendances qu'on avoit laiſſé échapper.

X I.

Si une penſée ou un ouvrage n'intéreſſent que peu de perſonnes, peu en parleront.

X I I.

C'eſt un grand ſigne de médiocrité de louer toujours modérément.

XIII.

Les fortunes promptes en tout genre ſont les moins ſolides, parce qu'il eſt rare qu'elles ſoient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs mais laborieux de la prudence ſont toujours tardifs.

XIV.

L'eſpérance anime le Sage, & leurre le préſomptueux & l'indolent, qui ſe repoſent inconſidérément ſur ſes promeſſes.

XV.

Beaucoup de défiances & d'eſpérances raiſonnables ſont trompées.

XVI.

L'ambition ardente exile les plaiſirs dès la jeuneſſe, pour gouverner ſeule.

XVII.

La proſpérité fait peu d'amis.

XVIII.

Les longues proſpérités s'écoulent quelquefois en un moment

comme les chaleurs de l'été ſont emportées par un jour d'orage.

X I X.

Le courage a plus de reſſources contre les diſgraces que la raiſon.

X X

La raiſon & la liberté ſont incompatibles avec la foibleſſe.

X X I.

La guerre n'eſt pas ſi onéreuſe que la ſervitude.

X X I I.

La ſervitude abaiſſe les hommes juſqu'à s'en faire aimer.

X X I I I.

Les proſpérités des mauvais Rois ſont fatales aux peuples.

X X I V.

Il n'eſt pas donné à la raiſon de réparer tous les vices de la nature.

X X V.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir ſi on peut ruiner ſes fondemens.

XXVI.

Les abus inévitables sont des loix de la nature.

XXVII.

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

XXVIII.

On ne peut être juste si on n'est humain.

XXIX.

Quelques Auteurs traitent la Morale comme on traite la nouvelle Architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

XXX.

Il est fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

XXXI.

Nos erreurs & nos divisions dans la morale viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvoient

voient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

XXXII.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matiere d'erreur.

XXXIII.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes & vicieuses tour à tour.

XXXIV.

Nous ne connoissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

XXXV.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

XXXVI.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillans.

XXXVII.

Les jeunes gens connoissent plûtôt l'amour que la beauté.

XXXVIII.

Les femmes & les jeunes gens ne ſéparent point leur eſtime de leurs goûts.

XXXIX.

La coutume fait tout juſqu'en amour.

XL.

Il y a peu de paſſions conſtantes, il y en a beaucoup de ſinceres : cela a toujours été ainſi. Mais les hommes ſe piquent d'être conſtans, ou indifférens, ſelon la mode, qui excede toujours la nature.

XLI.

La raiſon rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte.

XLII.

Le ſecret des moindres plaiſirs de la nature paſſe la raiſon.

XLIII.

C'eſt une preuve de petiteſſe d'eſprit lorſqu'on diſtingue toujours ce qui eſt eſtimable de ce

qui eſt aimable. Les grandes ames aiment naturellement tout ce qui eſt digne de leur eſtime.

XLIV.

L'eſtime s'uſe comme l'amour.

XLV.

Quand on ſent qu'on n'a pas de quoi ſe faire eſtimer de quelqu'un, on eſt bien près de le hair.

XLVI.

Ceux qui manquent de probité dans les plaiſirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'eſt la marque d'un naturel féroce, lorſque le plaiſir ne rend point humain.

XLVII.

Les plaiſirs enſeignent aux Princes à ſe familiariſer avec les hommes.

XLVIII.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

XLIX

Ceux qui nous font acheter

leur probité ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

L.

La conſcience, l'honneur, la chaſteté, l'amour & l'eſtime des hommes ſont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richeſſes.

L I.

Celui qui ſait rendre ſes profuſions utiles a une grande & noble économie.

L I I.

Les ſots ne comprennent pas les gens d'eſprit.

L I I I.

Perſonne ne ſe croit propre comme un ſot à duper un homme d'eſprit.

L I V.

Nous négligeons ſouvent les hommes ſur qui la nature nous donne aſcendant, qui ſont ceux qu'il faut attacher & comme incorporer à nous, les autres ne

tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

L V.

Il n'y a guéres de gens plus aigres que ceux qui ſont doux par intérêt.

L V I.

L'intérêt fait peu de fortunes.

L V I I.

Il eſt faux qu'on ait fait fortune lorſqu'on ne ſait pas en jouir.

L V I I I.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

L I X.

Nous avons ſi peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

L X.

La fortune exige des ſoins. Il faut être ſouple, amuſant, cabaler, n'offenſer perſonne, plaire aux femmes & aux hommes en

place, ſe mêler des plaiſirs & des affaires, cacher ſon ſecret, & ſavoir s'ennuyer la nuit à table, & jouer trois quadrilles ſans quitter ſa chaiſe : même après tout cela on n'eſt ſûr de rien. Combien de dégoûts & d'ennuis ne pourroit-on pas s'épargner, ſi on oſoit aller à la gloire par le ſeul mérite.

L X I.

Quelques fous ſe ſont dit à table : il n'y a que nous qui ſoyons bonne compagnie ; & on les croit.

L X I I.

Les joueurs ont le pas ſur les gens d'eſprit comme ayant l'honneur de repréſenter les hommes riches.

L X I I I.

Les gens d'eſprit ſeroient preſque ſeuls ſans les ſots qui s'en piquent.

L X I V.

Celui qui s'habille le matin

avant huit heures pour entendre plaider à l'audiance, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une Piéce prête à paroître, & qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque quelquefois que de l'esprit & du goût.

LXV.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

LXVI.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges, qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

LXVII.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

LXVIII.

On doit ſe conſoler de n'avoir pas les grands talens, comme on ſe conſole de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-deſſus de l'un & de l'autre par le cœur.

LXIX.

La raiſon & l'extravagance, la vertu & le vice ont leurs heureux. Le contentement n'eſt pas la marque du mérite.

LXX.

La tranquillité d'eſprit paſſeroit-elle pour une meilleure preuve de la vertu? La ſanté la donne.

LXXI.

Si la gloire & ſi le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets? Une ame, un peu courageuſe, daigneroit-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'eſprit, ou la modération, s'il falloit leur ſacrifier la vi-

gueur de ſes ſentimens & abaiſſer l'eſſor de ſon génie ?

LXXII.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

LXXIII.

La modération des foibles eſt médiocrité.

LXXIV.

Ce qui eſt arrogance dans les foibles eſt élévation dans les forts, comme la force des malades eſt frénéſie, & celle des ſains eſt vigueur.

LXXV.

Le ſentiment de nos forces les augmente.

LXXVI.

On ne juge pas ſi diverſement des autres que de ſoi-même.

LXXVII.

Il n'eſt pas vrai que les hommes ſoient meilleurs dans la pauvreté que dans les richeſſes.

LXXVIII.

Pauvres & riches, nul n'eſt

vertueux ni heureux, ſi la fortune ne la mis à ſa place.

LXXIX

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conſerver celle de l'eſprit.

LXXX

On tire peu de ſervices des vieillards.

LXXXI.

Les hommes ont la volonté de rendre ſervice juſqu'à ce qu'ils en ayent le pouvoir

LXXXII.

L'avare prononce en ſecret : Suis-je chargé de la fortune des miſérables ? Et il repouſſe la pitié qui l'importune.

LXXXIII.

Ceux qui croyent n'avoir plus beſoin d'autrui, deviennent intraitables.

LXXXIV.

Il eſt rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a beſoin.

LXXXV.

On gagne peu de choſes par habileté.

LXXXVI.

Nos plus ſûrs protecteurs ſont nos talens.

LXXXVII.

Tous les hommes ſe jugent dignes des plus grandes places ; mais la Nature qui ne les en a pas rendus capables, fait auſſi qu'ils ſe tiennent très-contens dans les dernieres.

LXXXVIII.

On mépriſe les grands deſſeins lorſqu'on ne ſe ſent pas capables des grands ſuccès.

LXXXIX.

Les hommes ont de grandes prétentions & de petits projets.

XC.

Les grands hommes entreprennent les grandes choſes, parce qu'elles ſont grandes ; & les fous, parce qu'ils les croyent faciles.

XCI.

Il eſt quelquefois plus facile de former un parti, que de venir par dégrés à la tête d'un parti déja formé.

XCII.

Il n'y a point de parti ſi aiſé à détruire que celui que la prudence ſeule a formé. Les caprices de la nature ne ſont pas ſi frêles que les chef-d'œuvres de l'art.

XCIII.

On peut dominer par la force, mais jamais par la ſeule adreſſe.

XCIV.

Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

XCV.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

XCVI.

Le terme de l'habileté eſt de gouverner ſans la force.

XCVII.

C'eſt être médiocrement habile que de faire des dupes.

XCVIII.

La probité qui empêche les eſprits médiocres de parvenir à leurs fins, eſt un moyen de plus de réuſſir pour les habiles.

XCIX.

Ceux qui ne ſavent pas tirer parti des autres hommes ſont ordinairement peu acceſſibles.

C.

Les habiles ne rebutent perſonne.

CI.

L'extrême défiance n'eſt pas moins nuiſible que ſon contraire. La plûpart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas riſquer d'être trompé.

CII.

Il faut tout attendre & tout craindre du temps & des hommes.

C I I I.

Les méchans ſont toujours ſurpris de trouver de l'habileté dans les bons.

C I V

Trop & trop peu de ſecret ſur nos affaires témoigne également une ame foible.

C V.

La familiarité eſt l'apprentiſſage des eſprits.

C V I.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, & nous reconnoiſſons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

C V I I.

Les maximes des hommes décelent leur cœur.

C V I I I.

Les eſprits faux changent ſouvent de maximes.

C I X.

Les eſprits légers ſont diſpoſés à la complaiſance.

C X.

Les menteurs ſont bas & glorieux.

C X I.

Peu de maximes ſont vraies à tous égards.

C X I I.

On dit peu de choſes ſolides lorſqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

C X I I I.

Nous nous flattons ſottement de perſuader aux autres ce que nous ne penſons pas nous-mêmes.

C X I V.

On ne s'amuſe pas long-temps de l'eſprit d'autrui.

C X V.

Les meilleurs Auteurs parlent trop.

C X V I.

La reſſource de ceux qui n'imaginent pas, eſt de conter.

C X V I I.

La ſtérilité de ſentiment nourrit la pareſſe.

CXVIII.

Un homme qui ne dîne ni ne ſoupe chez ſoi, ſe croit occupé. Et celui qui paſſe la matinée à ſe laver la bouche & à donner audiance à ſon Brodeur, ſe moque de l'oiſiveté d'un * Nouvelliſte, qui ſe promene tous les jours avant dîner.

CXIX.

Il n'y auroit pas beaucoup d'heureux s'il appartenoit à autrui de décider de nos occupations & de nos plaiſirs.

CXX.

Lorſqu'une choſe ne peut nous nuire, il faut ſe moquer de ceux qui nous en détournent.

CXXI.

Il y a plus de mauvais conſeils que de caprices.

CXXII.

Il ne faut pas croire aiſément que ce que la nature a fait aimable ſoit vicieux. Il n'y a point de ſiécle

ſiécle & de peuple qui n'ayent établi des vertus & des vices imaginaires.

CXXIII.

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

CXXIV.

La raiſon ne connoît pas les intérêts du cœur.

CXXV.

Si la paſſion conſeille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'eſt qu'elle donne plus de force pour exécuter.

CXXVI.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

CXXVII.

Les grandes penſées viennent du cœur.

CXXVIII.

Le bon inſtinct n'a pas beſoin

de la raiſon, mais il la donne.

CXXIX.

On paye cherement les moindres biens, lorſqu'on ne les tient que de la raiſon.

CXXX.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ſes motifs.

CXXXI.

Perſonne n'eſt ſujet à plus de fautes que ceux qui n'agiſſent que par réflexion.

CXXXII.

On ne fait pas beaucoup de grandes choſes par conſeil.

CXXXIII.

La conſcience eſt la plus changeante des regles.

CXXXIV.

La fauſſe conſcience ne ſe connoît pas.

CXXXV.

La conſcience eſt préſomptueuſe dans les Saints, timide

dans les foibles & les malheureux, inquiete dans les indécis, &c. Organe obéiſſant du ſentiment qui nous domine & des opinions qui nous gouvernent.

CXXXVI.

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

CXXXVII.

La fermeté ou la foibleſſe de la mort dépend de la derniere maladie.

CXXXVIII.

La nature épuiſée par la douleur aſſoupit quelquefois le ſentiment dans les malades, & arrête la volubilité de leur eſprit. Et ceux qui redoutoient la mort ſans péril, la ſouffrent ſans crainte.

CXXXIX.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, & dans quelques autres la peur, & juſqu'à l'amour de la vie.

CXL.

On ne peut juger de la vie par une plus fausse regle que la mort.

CXLI.

Il est injuste d'exiger d'une ame atterrée & vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paroître en d'autres temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne seroit-il pas plus étrange s'il étoit encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine & que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, & personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt, le privilége que nous accordons à celui qui a mal à la tête, & oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce

qu'il en aura manqué à l'agonie ?

CXLII.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devoit jamais mourir.

CXLIII.

La pensée de la mort nous trompe ; car elle nous fait oublier de vivre.

CXLIV.

Je dis quelquefois en moi-même : la vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiéte. Mais si quelque importun me rend visite, & qu'il m'empêche de sortir ou de m'habiller, je perds patience, & ne puis supporter de m'ennuyer une demi heure.

CXLV.

La plus fausse de toutes les Philosophies est celle qui sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon & l'oubli d'eux-mêmes.

CXLVI.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuſe, combien moins notre nonchalance ?

CXLVII.

Perſonne ne dit le matin : Un jour eſt bien-tôt paſſé, attendons la nuit. Au contraire on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On ſeroit bien mari de paſſer un ſeul jour à la merci du temps & des fâcheux. On n'oſeroit laiſſer au hazard la diſpoſition de quelques heures, & on a raiſon. Car qui peut ſe promettre de paſſer une heure ſans ennui, s'il ne prend ſoin de remplir à ſon gré ce court eſpace ? Mais ce qu'on n'oſeroit ſe promettre pour une heure, on ſe le promet quelquefois pour toute la vie. Et on dit : Nous ſommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir ; c'eſt-à-dire, nous ſommes bien

fous de ne pas commettre au hazard nos destinées, & de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous & la mort.

CXLVIII.

Ni le dégoût n'est une marque de santé, ni l'appétit n'est une maladie : mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'ame sur d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions. Et comme la jeunesse est plus ardente & plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fiévre : & on place la force de l'homme dans sa décadence.

CXLIX.

L'esprit est l'œil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir & de vouloir. Suffit-il d'avoir la vûe bonne pour mar-

cher ? Ne faut-il pas encore avoir des pieds, & la volonté avec la puissance de les remuer ?

C L.

La raison & le sentiment se conseillent & se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux, & renonce à l'autre, se prive inconsidérément soi-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

C L I.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

C L I I.

Si les hommes n'avoient pas aimé la gloire, ils n'avoient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

C L I I I.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions ; & la réflexion toute seule nous auroit-elle fait connoître

connoître nos ressources, nos besoins & notre industrie ?

CLIV.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

CLV.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précedé la réflexion, & en a été le premier maître.

CLVI.

Qui considérera la vie d'un seul homme y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science & l'expérience n'ont pu rendre bon.

CLVII.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

CLVIII.

Les jeunes gens souffrent moins

de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

CLIX.

Les conſeils de la vieilleſſe éclairent ſans échauffer comme le ſoleil de l'hyver.

CLX.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres eſt qu'ils veulent leur bien.

CLXI.

Il eſt injuſte d'exiger des hommes qu'ils faſſent par déférence pour nos conſeils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

CLXII.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un plus grand mal : la ſervitude.

CLXIII.

Quiconque eſt plus ſévere que les loix, eſt un tyran.

CLXIV.

Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de ſa juſtice.

CLXV.

C'eſt entreprendre ſur la clémence de Dieu de punir ſans néceſſité.

CLXVI.

La morale auſtere anéantit la vigueur de l'eſprit, comme les enfans d'Eſculape détruiſent le corps, pour détruire un vice du ſang, ſouvent imaginaire.

CLXVII.

La clémence vaut mieux que la juſtice.

CLXVIII.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, & les plaignons peu des plus grands malheurs.

CLXIX.

Nous réſervons notre indulgence pour les parfaits.

CLXX.

On ne plaint pas un homme d'être un ſot ; & peut-être qu'on a raiſon. Mais il eſt fort plaiſant d'imaginer que c'eſt ſa faute.

CLXXI.

Nul homme n'eſt foible par choix.

CLXXII.

Nous querellons les malheureux pour nous diſpenſer de les plaindre.

CLXXIII.

La généroſité ſouffre des maux d'autrui comme ſi elle en étoit reſponſable.

CLXXIV.

L'ingratitude la plus odieuſe, mais la plus commune & la plus ancienne, eſt celle des enfans envers leurs peres.

CLXXV.

Nous ne ſavons pas beaucoup de gré à nos amis d'eſtimer nos bonnes qualités, s'ils oſent ſeu-

lement s'appercevoir de nos défauts.

CLXXVI.

On peut aimer de tout ſon cœur ceux en qui on reconnoît de grands défauts. Il y auroit de l'impertinence à croire que la perfection a ſeule le droit de nous plaire. Nos foibleſſes nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourroit faire la vertu.

CLXXVII.

Les Princes font beaucoup d'ingrats parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CLXXVIII.

La haine eſt plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

CLXXIX.

Si nos amis nous rendent des ſervices, nous penſons qu'à titre d'amis ils nous les doivent; & nous ne penſons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

CLXXX.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connoît pas le prix du temps.

CLXXXI.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

CLXXXII.

Celui qui seroit né pour obéir, obéiroit jusques sur le Trône.

CLXXXIII.

Il ne paroît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

CLXXXIV.

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice, ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres ; tant nous étions peu faits pour être libres.

CLXXXV.

La dépendance est née de la société.

CLXXXVI.

Faut-il s'étonner que les hommes ayent cru que les animaux étoient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables & que la fortune accoutume les puissans à ne compter qu'eux sur la terre ?

CLXXXVII.

Entre Rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus foible, & la même regle est suivie par les animaux & les êtres inanimés ; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence. Et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable & la plus ancienne de la nature.

CLXXXVIII.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les loix.

CLXXXIX.

Qui ſait tout ſouffrir, peut tout oſer.

C X C.

Il y a des injures qu'il faut diſſimuler pour ne pas compromettre ſon honneur.

C X C I.

Il eſt bon d'être ferme par tempéramment, & flexible par réflexion.

C X C I I.

Les foibles veulent quelquefois qu'on les croie méchans : mais les méchans veulent paſſer pour bons.

C X C I I I.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'eſt une preuve que la raiſon & la vertu y ſont les plus fortes.

C X C I V.

La loi des eſprits n'eſt pas différente de celle des corps, qui ne

peuvent ſe maintenir que par une continuelle nourriture.

CXCV.

Lorſque les plaiſirs nous ont épuiſés, nous croyons avoir épuiſé les plaiſirs ; & nous diſons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

CXCVI.

Nous mépriſons beaucoup de choſes pour ne pas nous mépriſer nous-mêmes.

CXCVII.

Notre dégoût n'eſt point un défaut & une inſuffiſance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire, mais un épuiſement de nos propres organes & un témoignage de notre foibleſſe.

CXCVIII.

Le feu, l'air, l'eſprit, la lumiere, tout vit par l'action. De-là la communication & l'alliance de tous les êtres. De-là l'unité & l'harmonie dans l'univers. Cepen-

dant cette loi de la nature si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme. Et parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

CXCIX.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujettion & du travail. Mais il ne peut jouir que par l'action, & n'aime qu'elle.

CC.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

CCI.

Où tout est dépendant, il y a un maître. L'air appartient à l'homme, & l'homme à l'air ; & rien n'est à soi ni à part.

CCII.

O soleil ! O cieux ! Qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret & l'ordre de vos mouvemens. Dans la main de l'Etre des êtres

inſtrumens aveugles & r de la peut-être inſenſibles , le m ſur qui vous régnez , mériteron- nos hommages ? Les révolutions des empires , la diverſe face des temps , les nations qui ont dominé , & les hommes qui ont fait la deſtinée de ces nations mêmes , les principales opinions & les coutumes, qui ont partagé la créance des peuples dans la Religion , les arts , la morale & les ſciences , tout cela que peut-il paroître ? Un atôme preſque inviſible , qu'on appelle l'homme , qui rampe ſur la face de la terre , & qui ne dure qu'un jour , embraſſe en quelque ſorte d'un coup d'œil le ſpectacle de l'univers dans tous les âges.

CCIII.

Quand on a beaucoup de lumieres , on admire peu. Lorſque l'on en manque , de même. L'admiration marque le dégré de nos connoiſſances , & prouve moins

..it la perfection des choses
l'imperfection de notre esprit.

CCIV.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vîte, mais d'être réglée.

CCV.

Parler imprudemment & parler hardiment est presque toujours la même chose : mais on peut parler sans prudence, & parler juste. Et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractere, ou la vivacité de ses passions, lui auront arraché malgré lui-même quelque vérité périlleuse.

CCVI.

Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisans. La plûpart le deviennent par imitation, froids

copiſtes de la vivacité & de la gayeté.

CCVII.

Ceux qui ſe moquent des penchans ſérieux, aiment ſérieuſement les bagatelles.

CCVIII.

Différent génie, différent goût. Ce n'eſt pas toujours par jalouſie que réciproquement on ſe rabaiſſe.

CCIX.

On juge des productions de l'eſprit comme des ouvrages mécaniques. Lorſque l'on achete une bague, on dit: celle-là eſt trop grande; l'autre eſt trop petite, juſqu'à ce qu'on en rencontre une pour ſon doigt. Mais il n'en reſte pas chez le Jouaillier: car celle qui m'eſt trop petite, va bien à un autre.

CCX.

Lorſque deux Auteurs ont également excellé en divers genres,

on n'a pas ordinairement aſſez d'égard à la ſubordination de leurs talens : & Deſpreaux va de pair avec Racine. Cela eſt injuſte.

CCXI.

J'aime un Ecrivain qui embraſſe tous les temps & tous les pays, & rapporte beaucoup d'effets à peu de cauſes, qui compare les préjugés & les mœurs de différens ſiécles, qui par des exemples tirés de la peinture ou de la muſique, me fait connoître les beautés de l'éloquence & l'étroite liaiſon des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainſi les choſes humaines, qu'il a un grand génie, ſi ſes conſéquences ſont juſtes. Mais s'il conclud mal, je préſume qu'il diſtingue mal les objets, ou qu'il n'apperçoit pas d'un ſeul coup d'œil tout leur enſemble, & qu'enfin quelque choſe manque à l'étendue ou à la profondeur de ſon eſprit.

CCXII.

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit, car l'une aggrandit ses sujets ; & l'autre par l'abus des épisodes & par le faste de l'érudition les anéantit.

CCXIII.

Quelques exemples rapportés en peu de mots, & à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids, & plus d'autorité aux réflexions : mais trop d'exemples & trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions, trop longues ou trop fréquentes, rompent l'unité du sujet, & lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, & qui d'ailleurs ne peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits & de preuves. On ne sauroit trop rapprocher les choses, ni trop-tôt conclure. Il faut saisir d'un coup d'œil la véritable

preuve de ſon diſcours, & courir à la concluſion. Un eſprit perçant fuit les épiſodes, & laiſſe aux Ecrivains médiocres le ſoin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui ſe trouvent ſur leur chemin. C'eſt à eux d'amuſer le peuple, qui lit ſans objet, ſans pénétration & ſans goût.

CCXIV.

Le ſot qui a beaucoup de mémoire, eſt plein de penſées & de faits ; mais il ne ſait pas en conclure : tout tient à cela.

CCXV.

Savoir bien rapprocher les choſes, voilà l'eſprit juſte. Le don de rapprocher beaucoup de choſes, & de grandes choſes, fait les eſprits vaſtes. Ainſi la juſteſſe paroît être le premier dégré, & une condition très-néceſſaire de la vraie étendue d'eſprit.

CCXVI.

Un homme qui digere mal & qui

qui eſt vorace, eſt peut-être une image aſſez fidéle du caractere d'eſprit de la plûpart des Savans.

CCXVII.

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme ſache un peu de tout*. C'eſt ſavoir preſque toujours inutilement, & quelquefois pernicieuſement, que de ſavoir ſuperficiellement & ſans principes. Il eſt vrai que la plûpart des hommes ne ſont guéres capables de connoître profondément: mais il eſt vrai auſſi que cette ſcience ſuperficielle qu'ils recherchent, ne ſert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui poſſedent un vrai génie; car elle les détourne néceſſairement de leur objet principal, conſume leur application dans les détails, & ſur des objets étrangers à leurs beſoins, & à leurs talens naturels. Et enfin elle ne ſert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'é-

tendue de leur eſprit. De tout temps on a vû des hommes qui ſavoient beaucoup avec un eſprit très-médiocre ; & au contraire des eſprits très-vaſtes qui ſavoient fort peu. Ni l'ignorance n'eſt défaut d'eſprit, ni le ſavoir n'eſt preuve de génie.

CCXVIII.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverſes faces des choſes s'emparent tour à tour d'un eſprit vif, & lui font quitter & reprendre ſucceſſivement les mêmes opinions. Le goût n'eſt pas moins inconſtant. Il s'uſe ſur les choſes les plus agréables, & varie comme notre humeur.

CCXIX.

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs, autant de bonnes qualités que de mauvaiſes, autant de plaiſirs que de peines : mais nous ai-

mons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espece, & pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité, & médire du genre humain sans nous commettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des Philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrace chez tous ceux qui pensent, & c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever & de se faire restituer toutes ses vertus; car la Philosophie a ses modes comme les habits, la Musique & l'Architecture, &c.

CCXX.

Si-tôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre

raiſon pour obliger les hommes à l'abandonner & à embraſſer ſon contraire ; juſqu'à ce que celle-ci vieilliſſe à ſon tour, & qu'ils ayent beſoin de ſe diſtinguer par d'autres choſes. Ainſi s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque ſcience, on doit s'attendre qu'ils le paſſeront pour acquérir une nouvelle gloire. Et c'eſt ce qui fait en partie que les plus beaux ſiécles dégénerent ſi promptement, & qu'à peine ſortis de la barbarie, ils s'y replongent.

CCXXI.

Les grands hommes en apprenant aux foibles à réflechir, les ont mis ſur la route de l'erreur.

CCXXII.

Où il y a de la grandeur, nous la ſentons malgré nous. La gloire des conquérans a toujours été combattue ; les peuples en ont toujours ſouffert : & ils l'ont toujours reſpectée.

CCXXIII.

Le contemplateur mollement couché & dans une chambre tapiſſée, invective contre le ſoldat, qui paſſe les nuits de l'hyver au bord d'un fleuve, & veille en ſilence ſous les armes pour la ſûreté de lá patrie.

CCXXIV.

Ce n'eſt pas à porter la faim & la miſere chez les Etrangers qu'un Héros attache la gloire, mais à les ſouffrir pour l'Etat : ce n'eſt pas à donner la mort, mais à la braver.

CCXXV.

Le vice fomente la guerre : la vertu combat. S'il n'y avoit aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

CCXXVI.

La vigueur d'eſprit ou l'adreſſe ont fait les premieres fortunes. L'inégalité des conditions eſt née de celle des génies & des courages.

CCXXVII.

Il eſt faux que l'égalité ſoit une loi de la Nature. La Nature n'a rien fait d'égal. Sa loi ſouveraine eſt la ſubordination & la dépendance.

CCXXVIII.

Qu'on tempere, comme on voudra, la ſouveraineté dans un Etat, nulle loi n'eſt capable d'empêcher un tyran d'abuſer de l'autorité de ſon emploi.

CCXXIX.

On eſt forcé de reſpecter les dons de la Nature, que l'étude, ni la fortune ne peuvent donner.

CCXXX.

La plûpart des hommes ſont ſi reſſerrés dans la ſphere de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en ſortir par leurs idées. Et ſi on en voit quelques-uns que la ſpéculation des grandes choſes rend en quelque ſorte incapables des petites, on en trouve

encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

CCXXXI.

Les espérances les plus ridicules & les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

CCXXXII.

Les Sujets font leur cour avec bien plus de goût que les Princes ne la reçoivent. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

CCXXXIII.

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

CCXXXIV.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges, que nous ne croyons pas sinceres.

CCXXXV.

Il faut de grandes ressources

dans l'esprit & dans le cœur, pour goûter la sincérité lorsquelle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité & pour la dire.

CCXXXVI.

Il y a des hommes qui, sans y penser, se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine. Et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau.

CCXXXVII.

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses, & de la passion pour les petites.

CCXXXVIII.

La plûpart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fond. Il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

CCXXXIX.

CCXXXIX.

Tout ce qui diſtingue les hommes paroît peu de choſe. Qu'eſt-ce qui fait la beauté ou la laideur, la ſanté ou l'infirmité, l'eſprit ou la ſtupidité ? Une légere différence des organes, un peu plus ou un peu moins de bile, &c. Cependant ce plus ou ce moins, eſt d'une importance infinie pour les hommes. Et lorſqu'ils en jugent autrement, ils ſont dans l'erreur.

CCXL.

Deux choſes peuvent à peine remplacer dans la vieilleſſe les talens & les agrémens ; la réputation, ou les richeſſes.

CCXLI.

Nous n'aimons pas les *zélés* qui font profeſſion de mépriſer tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils ſe piquent eux-mêmes des choſes encore plus mépriſables.

CCXLII.

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons beſoin quelquefois qu'on nous aſſure de notre mérite.

CCXLIII.

Nous nous conſolons rarement des grandes humiliations. Nous les oublions.

CCXLIV.

Moins on eſt puiſſant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

CCXLV.

Lorſque la fortune veut humilier les ſages, elle les ſurprend dans ces petites occaſions, où l'on eſt ordinairement ſans précaution & ſans défenſe. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légeres fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs. Et il perd ſa réputation ou ſa fortune par une petite imprudence,

comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

CCXLVI.

Il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractere une occasion continuelle de faire des fautes. Et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.

CCXLVII.

Nous sommes consternés de nos rechutes, & de voir que nos malheurs mêmes n'ont pû nous corriger de nos défauts.

CCXLVIII.

La nécessité modere plus de peines que la raison.

CCXLIX.

La nécessité empoisonne les maux qu'elle ne peut guérir.

CCL.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

CCLI.

La patience eſt l'art d'eſpérer.

CCLII.

Le déſeſpoir comble non-ſeulement notre miſere, mais notre foibleſſe.

CCLIII.

Ni les dons, ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la Nature, qui la paſſe en rigueur comme en bonté.

CCLIV.

Les biens & les maux extrêmes ne ſe font pas ſentir aux ames médiocres.

CCLV.

Il y a peut-être plus d'eſprits légers dans ce qu'on appelle le monde que dans les conditions moins fortunées.

CCLVI.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de ſi petites choſes que le peuple. Mais le peuple ne

s'occupe pas de choſes ſi frivoles que les gens du monde.

CCLVII.

On trouve dans l'hiſtoire de grands perſonnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés. Elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui ayent été galans. Ce qui fait le mérite eſſentiel de quelques hommes, ne peut même ſubſiſter dans quelques autres comme un foible.

CCLVIII.

Nous courons quelquefois les hommes qui nous ont impoſé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui ſuivent amoureuſement un maſque, le prenant pour la plus belle femme du monde, & qui le harcellent, juſqu'à ce qu'ils l'obligent de ſe découvrir, & de leur faire voir qu'il eſt un petit homme avec de la barbe & un viſage noir.

CCLIX.

Le ſot s'aſſoupit & fait diette en bonne compagnie , comme un homme que la curioſité a tiré de ſon élément , & qui ne peut ni reſpirer ni vivre dans un air ſubtil.

CCLX.

Le ſot eſt comme le peuple , qui ſe croit riche de peu.

CCLXI.

Lorſqu'on ne veut rien perdre ni cacher de ſon eſprit , on en diminue d'ordinaire la réputation.

CCLXII.

Des Auteurs ſublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agrémens , flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes , & d'embraſſer toute la ſphere de l'eſprit humain. Le Public , au lieu d'applaudir à l'univerſalité de leurs talens , a cru qu'ils étoient incapables de ſe ſoutenir dans l'héroïque. Et on n'oſe les égaler

à ces grands hommes qui, s'étant renfermés ſoigneuſement dans un ſeul & beau caractere, paroiſſent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tu, & abandonné aux génies ſubalternes les talens médiocres.

CCLXIII.

Ce qui paroît aux uns étendue d'eſprit, n'eſt aux yeux des autres que mémoire & légereté.

CCLXIV.

Il eſt aiſé de critiquer un Auteur; mais il eſt difficile de l'apprécier.

CCLXV.

Je n'ôte rien à l'illuſtre Racine, le plus ſage & le plus éloquent des Poëtes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choſes qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un ſeul genre la richeſſe & la ſublimité de ſon eſprit. Mais je me ſens forcé de reſpecter un génie hardi & fécond, élevé,

pénétrant, facile, infatigable; aussi ingénieux & aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaste imagination, qui a embrassé & pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues mêmes n'ont pu échapper: illustre, en sortant de l'enfance, par la grandeur & par la force de sa poësie, féconde en pensées; & bien-tôt après par les charmes & par le caractere original & plein de raison de sa prose: Philosophe & Peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses Ecrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu & de lumiere, & enrichi le Théâtre

de nouvelles graces : ſçavant à imiter le caractere & à ſaiſir l'eſprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de ſon génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embelliſſe : éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes Ecrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé ſans relâche de ſes veilles ſes amis & ſes ennemis, & porté chez les Etrangers dès ſa jeuneſſe la réputation de nos Lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

CCLXVI.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs Auteurs, on ſera tenté de les mépriſer. Pour les apprécier avec juſtice, il faut tout lire.

CCLXVII.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais

par ce qu'ils ſavent, & par la maniere dont ils le ſavent.

CCLXVIII.

On ne doit pas non plus demander aux Auteurs une perfection qu'ils ne puiſſent atteindre. C'eſt faire trop d'honneur à l'eſprit humain de croire que des ouvrages irréguliers n'ayent jamais le droit de lui plaire, ſur-tout ſi ces ouvrages peignent les paſſions. Il n'eſt pas beſoin d'un grand art pour faire ſortir les meilleurs eſprits de leur aſſiette, & pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi & touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux Auteurs, ne ſe trouve point dans nos propres conceptions. Le caractere naturel de l'homme ne comporte pas tant de regle. Nous ne devons pas ſuppoſer dans le ſentiment une délicateſſe que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre

goût ſoit toujours auſſi difficile à contenter que notre eſprit.

CCLXIX.

Il nous eſt plus facile de nous teindre d'une infinité de connoiſſances, que d'en bien poſſéder un petit nombre.

CCLXX.

Juſqu'à ce qu'on rencontre le ſecret de rendre les eſprits plus juſtes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité, n'empêcheront pas les hommes de raiſonner faux : & plus on voudra les pouſſer au-delà des notions communes, plus on les mettra en péril de ſe tromper.

CCLXXI.

Il n'arrive jamais que la littérature & l'eſprit de raiſonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voye auſſitôt dans la Philoſophie & dans les beaux arts, ce qu'on remarque dans les gouvernemens po-

pulaires, où il n'y a point de puérilités & de fantaisies qui ne se produisent, & ne trouvent des partisans.

CCLXXII.

L'erreur ajoutée à la vérité ne l'augmente point. Ce n'est pas étendre la carriere des arts que d'admettre de mauvais genres; c'est gâter le goût. C'est corrompre le jugement des hommes qui se laisse aisément séduire par les nouveautés, & qui mêlant ensuite le vrai & le faux, se détourne bientôt dans ses productions de l'imitation de la nature, & s'appauvrit ainsi en peu de temps par la vaine ambition d'imaginer & de s'écarter des anciens modéles.

CCLXXIII.

Ce que nous appellons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui à l'aide d'un peu de vérité,

nous impose une erreur qui nous étonne.

CCLXXIV.

Qui a le plus, a, dit-on, le moins. Cela est faux. Le Roi d'Espagne tout puissant qu'il est, ne peut rien à Luques. Les bornes des talens sont encore plus inébranlables que celles des empires. Et on usurperoit plûtôt toute la terre que la moindre vertu.

CCLXXV.

La plûpart des grands personnages ont été les hommes de leur siécle les plus éloquens. Les Auteurs des plus beaux systêmes, les Chefs de parti & de sectes, ceux qui ont eu dans tous les temps le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive & naturelle de leur ame. Il ne paroît pas qu'ils ayent cultivé la Poësie avec le même bonheur.

C'eſt que la Poeſie ne permet guéres que l'on ſe partage, & qu'un art ſi ſublime & ſi pénible ſe peut rarement allier avec l'embarras des affaires & les occupations tumultuaires de la vie : au lieu que l'éloquence ſe mêle par tout, & qu'elle doit la plus grande partie de ſes ſéductions à l'eſprit de médiation & de manége, qui forme les hommes d'Etat & les politiques, &c.

CCLXXVI.

C'eſt une erreur dans les Grands de croire qu'ils peuvent prodiguer ſans conſéquence leurs paroles & leurs promeſſes. Les hommes ſouffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils ſe ſont en quelque ſorte appropriés par l'eſpérance. On ne les trompe pas long-temps ſur leurs intérêts, & ils ne haïſſent rien tant que d'être dupes. C'eſt par cette raiſon qu'il eſt ſi rare que la fourberie réuſſiſſe. Il faut de la

ſincérité & de la droiture, même pour ſéduire. Ceux qui ont abuſé les peuples ſur quelque intérêt général, étoient fidéles aux particuliers. Leur habileté conſiſtoit à captiver les eſprits par des avantages réels. Quand on connoît bien les hommes, & qu'on veut les faire ſervir à ſes deſſeins, on ne compte point ſur un appas auſſi frivole que celui des diſcours & des promeſſes. Ainſi les grands Orateurs, s'il m'eſt permis de joindre ces deux choſes, ne s'efforcent pas d'impoſer par un tiſſu de flatteries & d'impoſtures, par une diſſimulation continuelle & par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illuſion ſur quelque point principal, ce n'eſt qu'à force de ſincérités & de vérités de détail; car le menſonge eſt foible par lui-même: il faut qu'il ſe cache avec ſoin. Et s'il arrive qu'on perſuade quelque

chose par des discours spécieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On auroit grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente & supérieure à notre art.

CCLXXVII.

Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper. Un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité & qui en connoît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

CCLXXVIII.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montagne, Descartes, Pascal, tous grands Philosophes? Qui a plus de jugement & de sagesse que Racine, Boileau, la Fontaine,

taine, Moliere, tous Poëtes pleins de génie?

CCLXXIX.

Descartes a pu se tromper dans quelques-uns de ses principes, & ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On auroit donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination & l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas, est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois ou quatre mille Philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant: mais ils sont toujours entraînés, sans le savoir, par l'erreur d'autrui. Et lorsqu'ils se trompent

d'eux-mêmes, ce qui peut arriver ſouvent, c'eſt dans des détails & des conſéquences. Mais leurs erreurs ne ſont ni aſſez vraiſemblables pour être contagieuſes, ni aſſez importantes pour faire du bruit.

CCLXXX.

Ceux qui ſont nés éloquens parlent quelquefois avec tant de clarté & de briéveté des grandes choſes, que la plûpart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les eſprits peſans, les Sophiſtes ne reconnoiſſent pas la Philoſophie, lorſque l'éloquence la rend populaire, & qu'elle oſe peindre le vrai avec des traits fiers & hardis. Ils traitent de ſuperficielle & de frivole cette ſplendeur d'expreſſion, qui emporte avec elle la preuve des grandes penſées. Ils veulent des définitions, des diſcuſſions, des détails & des argu-

mens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les ſages vérités de ſes Ecrits, ils n'auroient oſé le compter parmi les Philoſophes de ſon ſiécle.

CCLXXXI.

C'eſt un malheur que les hommes ne puiſſent d'ordinaire poſſéder aucun talent, ſans avoir quelque envie d'abaiſſer les autres. S'ils ont la fineſſe, ils décrient la force; s'ils ſont Géometres ou Phiſiciens, ils écrivent contre la Poëſie & l'éloquence. Et les gens du monde qui ne penſent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre, jugent mal d'un autre talent, ſe laiſſent prévenir par leurs déciſions. Ainſi quand la métaphyſique ou l'algebre ſont à la mode, ce ſont des Métaphyſiciens & des Algébriſtes, qui font la réputation des Poëtes & des Muſiciens. Ou tout au contraire. L'eſprit dominant aſſujettit

les autres à ſon tribunal, & la plûpart du temps à ſes erreurs.

CCLXXXII.

Qui peut ſe vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre, à toutes les heures du jour ? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'eſprit, de goût, de talent, de vertu, de gayeté, de ſanté, de force, &c. Et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le poſſédent point à leur volonté, ni dans le beſoin, ni dans tous les âges.

CCLXXXIII.

C'eſt une maxime inventée par l'envie, & trop légerement adoptée par les Philoſophes : *Qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort*. Je dis au contraire que c'eſt pendant leur vie qu'il faut les louer, lorſqu'ils ont mérité de l'être. C'eſt pendant que la jalouſie & la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talens, s'efforcent de les dégrader, qu'il

faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hazarder, & non les louanges sinceres.

CCLXXXIV.

L'envie ne sauroit se cacher, Elle accuse & juge sans preuves. Elle grossit les défauts, elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes. Son langage est rempli de fiel, d'exagération & d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté & avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

CCLXXXV.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence & de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules & les foiblesses de l'humanité, sans distinction ni égards, éclairent bien moins la raison & les juge-

mens du public, qu'ils ne dépravent ſes inclinations.

CCLXXXVI.

Je n'admire point un Sophiſte qui réclame contre la gloire & contre l'eſprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux ſur le foible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il eſt le premier que je raye du tableau des hommes illuſtres.

CCLXXXVII.

Nous avons grand tort de penſer que quelque défaut que ce ſoit, puiſſe exclure toute vertu, ou de regarder l'alliance du bien & du mal comme un monſtre & comme un enigme. C'eſt faute de pénétration que nous concilions ſi peu de choſes.

CCLXXXVIII.

Les faux Philoſophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes, en faiſant remarquer dans

notre eſprit des contrariétés & des difficultés qu'ils forment eux-mêmes ; comme d'autres amuſent les enfans par des tours de cartes, qui confondent leur jugement, quoique naturels & ſans magie. Ceux qui nouent ainſi les choſes, pour avoir le mérite de les dénouer, ſont les charlatans de la morale.

CCLXXXIX.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

CCXC.

Eſt-il contre la raiſon ou la juſtice de s'aimer ſoi-même ? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre ſoit toujours un vice ?

CCXCI.

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux & compatiſſant, & un autre amour propre ſans humanité, ſans équité, ſans bornes, ſans raiſon, faut-il les confondre ?

CCXCII.

Quand il ſeroit vrai que les hommes ne ſeroient vertueux que par raiſon, que s'enſuivroit-il ? Pourquoi ſi on nous loue avec juſtice de nos ſentimens, ne nous loueroit-on pas encore de notre raiſon ? Eſt-elle moins nôtre que la volonté ?

CCXCIII.

On ſuppoſe que ceux qui ſervent la vertu par réflexion, la trahiroient pour le vice utile. Oui, ſi le vice pouvoit être tel aux yeux d'un eſprit raiſonnable.

CCXCIV.

Il y a des ſemences de bonté & de juſtice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'oſe dire que cela eſt non-ſeulement ſelon la nature, mais auſſi ſelon la juſtice, pourvû que perſonne ne ſouffre de cet amour-propre, ou que la ſociété y perde moins qu'elle n'y gagne.

CCXCV.

CCXCV.

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

CCXCVI.

J'ai toujours trouvé ridicule que les Philosophes ayent fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme, & qu'après l'avoir ainsi feinte, ils ayent prononcé froidement, qu'il n'y avoit aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur invention ; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé. Mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la Nature, non le leur, & qui consiste principalement dans la bonté & la vigueur de l'ame, celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie, & subsistera à jamais avec

des caracteres ineffaçables.

CCXCVII.

Le corps a ses graces, l'esprit ses talens. Le cœur n'auroit-il que des vices ? Et l'homme capable de raison, seroit-il incapable de vertu ?

CCXCVIII.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion & de raison. O mes amis ! Qu'est-ce donc que la vertu ?

CCXCIX.

Si l'illustre Auteur des Maximes eut été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériteroit-il nos hommages, & le culte idolâtre de ses prosélites.

CCC.

Ce qui fait que la plûpart des livres de morale sont si insipides, est que leurs Auteurs ne sont pas sinceres. C'est que foibles échos les uns des autres, ils n'oseroient

produire leurs propres maximes & leurs ſecrets ſentimens. Ainſi non-ſeulement dans la morale, mais en quelque ſujet que ce puiſſe être, preſque tous les hommes paſſent leur vie à dire & à écrire ce qu'ils ne penſent point. Et ceux qui conſervent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colere & les préventions du public.

CCCI.

Il n'y a guéres d'eſprits qui ſoient capables d'embraſſer à la fois toutes les faces de chaque ſujet. Et c'eſt-là, à ce qu'il me ſemble, la ſource la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre & le travail, l'autre qui abonde en honneurs, en commodités, en plaiſirs, ne ſe laſſe pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts & le com-

merce, & rend les Etats redoutables.

CCCII.

Les plus grands ouvrages de l'eſprit humain, ſont très-aſſurément les moins parfaits. Les loix qui ſont la plus belle invention de la raiſon, n'ont pû aſſurer le repos des peuples ſans diminuer leur liberté.

CCCIII.

Quelle eſt quelquefois la foibleſſe & l'inconſéquence des hommes ! Nous nous étonnons de la groſſiereté de nos peres, qui regne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuſe partie de la nation : & nous mépriſons en même temps les belles lettres & la culture de l'eſprit, le ſeul avantage qui nous diſtingue du peuple & de nos ancêtres.

CCCIV.

Le plaiſir & l'oſtentation l'emportent dans le cœur des grands

ſur l'intérêt. Nos paſſions ſe reglent ordinairement ſur nos beſoins.

CCCV.

Le peuple & les grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

CCCVI.

C'eſt à notre cœur à regler le rang de nos intérêts, & à notre raiſon de les conduire.

CCCVII.

La médiocrité d'eſprit & la pareſſe font plus de Philoſophes que la réflexion.

CCCVIII.

Nul n'eſt ambitieux par raiſon, ni vicieux par défaut d'eſprit.

CCCIX.

Tous les hommes ſont clairvoyans ſur leurs intérêts ; & il n'arrive guéres qu'on les en détache par la ruſe. On a admiré dans les négociations la ſupériorité de

la Maiſon d'Autriche, mais pendant l'énorme puiſſance de cette Famille, non après. Les traités les mieux ménagés ne ſont que la loi du plus fort.

CCCX.

Le commerce eſt l'école de la tromperie.

CCCXI.

A voir comme en uſent les hommes, on ſeroit porté quelquefois à penſer que la vie humaine & les affaires du monde ſont un jeu ſérieux, où toutes les fineſſes ſont permiſes pour uſurper le bien d'autrui à nos perils & fortunes; & où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

CCCXII.

C'eſt un grand ſpectacle de conſidérer les hommes, méditans en ſecret de s'entrenuire, & forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination & leur deſſein.

CCCXIII.

Nous n'avons ni la force ni les occaſions d'exécuter tout le bien & tout le mal que nous projettons.

CCCXIV.

Nos actions ne ſont ni ſi bonnes, ni ſi vicieuſes, que nos volontés.

CCCXV.

Dès que l'on peut faire du bien, on eſt à même de faire des dupes. Un ſeul homme en amuſe alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainſi il en coûte peu aux gens en place pour ſurprendre leurs inférieurs. Mais il eſt mal-aiſé à des miſérables, d'impoſer à qui que ce ſoit. Celui qui a beſoin des autres, les avertit de ſe défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à leurer perſonne.

CCCXVI.

L'indifférence où nous ſommes

pour la vérité dans la morale, vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoiqu'il en puisse être. Et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

CCCXVII.

Les hommes se défient moins de la coutume & de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison.

CCCXVIII.

La force ou la foiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumieres. Tous ceux qui se moquent des augures, n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croyent.

CCCXIX.

Il est aisé de tromper les plus

habiles, en leur propoſant des choſes qui paſſent leur eſprit & qui intéreſſent leur cœur.

CCCXX.

Il n'y a rien que la crainte & l'eſpérance ne perſuadent aux hommes.

CCCXXI.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il conſidere qu'encore aujourd'hui, dans le plus Philoſophe de tous les ſiécles, bien des gens de beaucoup d'eſprit n'oſeroient ſe trouver à une table de treize couverts.

CCCXXII.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raiſonne ainſi : Je me ſuis trompé mille fois ſur mes plus palpables intérêts, & ai pû me tromper encore ſur la Religion. Or je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, & je meurs.....

CCCXXIII.

La foi eſt la conſolation des miſérables, & la terreur des heureux.

CCCXXIV.

La courte durée ne peut nous diſſuader de ſes plaiſirs, ni nous conſoler de ſes peines.

CCCXXV.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple, croyent n'être pas peuple. Un homme qui avoit fait à Rome un argument contre les Poulets ſacrés, ſe regardoit peut-être comme un Philoſophe.

CCCXXVI.

Lorſqu'on rapporte ſans partialité les raiſons des Sectes oppoſées, & qu'on ne s'attache à aucune, il ſemble qu'on s'éleve en quelque ſorte au-deſſus de tous les partis. Demandez cependant à ces Philoſophes neutres, qu'ils choiſiſſent une opinion, ou qu'ils établiſſent d'eux-mêmes quelque

chose, vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejettant toutes les inventions d'autrui, & qui méprisant au-dehors beaucoup de choses, croyent se faire plus estimer.

CCCXXVII.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux? Je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot toutes les passions des premiers âges, ne font plus les mêmes désordres & le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois; c'est parce qu'on les désavoue & qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les desirs de la jeunesse;

mais qui en eſt honteux & s'en cache, ſoit parce qu'il eſt détrompé du mérite de beaucoup de choſes, ſoit parce qu'il veut le paroître.

CCCXXVIII.

Les hommes diſſimulent par foibleſſe & par la crainte d'être mépriſés leurs plus cheres, leurs plus conſtantes, & quelquefois leurs plus vertueuſes inclinations.

CCCXXIX.

L'art de plaire eſt l'art de tromper.

CCCXXX.

Nous ſommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vû des maſques dans un bal, danſer amicalement enſemble, & ſe tenir par la main ſans ſe connoître pour ſe quitter le moment d'après, & ne plus ſe voir ni ſe regretter, peut ſe faire une idée du monde.

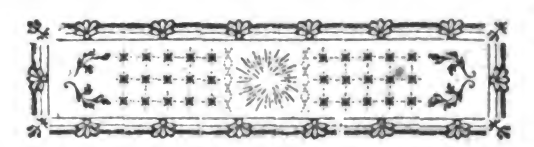
MÉDITATION

SUR LA FOI.

AVIS

DU LIBRAIRE.

L'Auteur avoit resolu de ne point remettre dans cette nouvelle édition, les deux Piéces suivantes, les regardant comme peu assortissantes aux matieres sur lesquelles il avoit écrit. Son dessein étoit de les rétablir dans un autre Ouvrage, où leur genre n'auroit point été déplacé. Mais la mort qui vient de l'enlever, m'ôtant l'espérance de rien avoir d'un homme si recommandable par la beauté de son génie, par la noblesse de ses pensées, & dont l'unique objet étoit de faire aimer la vertu, j'ai cru que le Public me sauroit gré de ne pas le priver de deux Ecrits, aussi admirables pour le fonds, que pour la dignité & l'élégance avec lesquelles ils sont traités.



MEDITATION

SUR LA FOI.

HEUREUX ſont ceux qui ont une foi ſenſible & dont l'eſprit ſe repoſe dans les promeſſes de la Religion ! Les gens du monde ſont déſeſpérés ſi les choſes ne réuſſiſſent pas ſelon leurs deſirs. Si leur vanité eſt confondue, s'ils font des fautes, ils ſe laiſſent abattre à la douleur : le repos, qui eſt la fin naturelle des peines, fomente leurs inquiétudes ; l'abondance, qui devoit ſatisfaire leurs beſoins, les multiplie ; la raiſon, qui leur eſt donnée pour calmer leurs paſſions, les ſert ; une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes tous leurs avantages. La force de leur caractere,

qui leur serviroit à porter les miseres de leur fortune s'ils savoient borner leurs desirs, les pousse à des extrêmités qui passent toutes leurs ressources, & les fait errer hors d'eux-mêmes loin des bornes de la raison. Ils se perdent dans leurs chimeres ; & pendant qu'ils y sont plongés, & pour ainsi dire abîmés, la vieillesse, comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux, les accable & les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets, hommes ambitieux, lorsque vous le pouvez encore ; hâtez-vous, achevez vos songes ; poussez vos superbes chimeres au période des choses humaines. Elevés par cette illusion au dernier degré de la gloire, vous vous convaincrez par vous-mêmes de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint

teint sur les aîles de la pensée le faîte de l'élévation, vous vous sentirez abattus, votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences, & jusques dans cette possession imaginaire des faveurs du monde vous en connoîtrez l'imposture. O mortels ! l'espérance enyvre; mais la possession sans espérance, même chimérique, traîne le dégoût après elle ; au comble des grandeurs du monde, c'est-là qu'on en sent le néant.

Seigneur, ceux qui esperent en vous s'élevent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque leur cœur pressé sous le poids des affaires commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras, & là oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage & la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos aîles & dans votre sein pa-

ternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau ſacré de la Foi ; l'envie n'entre pas dans leur cœur; l'ambition ne le trouble point ; l'injuſtice & la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les careſſes, les ſecours impuiſſans des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités ne les touchent que foiblement ; ils n'en exigent rien, ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur derniere reſſource : la Foi ſeule eſt leur ſaint aſile, leur inébranlable ſoutien. Elle les conſole de la maladie qui accable les plus fortes ames, de l'obſcurité qui confond l'orgueil des eſprits ambitieux, de la vieilleſſe qui renverſe ſans reſſource les projets & les vœux outrés, de la perte du temps qu'on croit irréparable, des erreurs de l'eſprit qui l'humilient ſans fin, des difformités corporelles qu'on ne

peut cacher ni guérir, enfin des foibleſſes de l'ame, qui ſont de tous les maux le plus inſupportable & le plus irremédiable. Hélas! que vous êtes heureuſes ames ſimples, ames dociles ; vous marchez dans des ſentiers sûrs. Auguſte Religion ! douce & noble créance, comment peut-on vivre ſans vous ? Et n'eſt-il pas bien manifeſte qu'il manque quelque choſe aux hommes, lorſque leur orgueil vous rejette ? Les aſtres, la terre, les cieux ſuivent dans un ordre immuable l'éternelle loi de leur Etre : toute la Nature eſt conduite par une ſageſſe éclatante ; l'homme ſeul flotte au gré de ſes incertitudes & de ſes paſſions tyranniques, plus troublé qu'éclairé de ſa foible raiſon ; miſérablement délaiſſé, conçoit-on qu'un Etre ſi noble ſoit le ſeul privé de la regle qui regne dans tout l'univers ?

Ou plûtôt n'eſt-il pas ſenſible que n'en trouvant point de ſolide hors de la Religion chrétienne, c'eſt celle qui lui fut tracée devant la naiſſance des cieux ? Qu'oppoſe l'impie à la foi d'une autorité ſi ſacrée ? Penſe-t-il qu'élevé par-deſſus tous les êtres ſon génie eſt indépendant ? Et qui nourriroit dans ton cœur un ſi ridicule menſonge ! Etre infirme, tant de dégrés de puiſſance & d'intelligence que tu ſens au-delà de toi ne te font-ils pas ſoupçonner une ſouveraine raiſon ? Tu vis, foible avorton de l'Etre, tu vis & tu t'oſes aſſurer que l'Etre parfait ne ſoit pas. Miſérable ! leve les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condenſe. Ecoute, tout nous porte à croire que des Etres ſi merveilleux n'ont pas le ſecret de leur cours ; ils ne ſentent pas leur grandeur, ni leur éternelle beauté ; ils ſont

comme s'ils n'étoient pas. Parle donc, qui joüit de ces Etres aveugles qui ne peuvent joüir d'eux-mêmes ? Qui met un accord si parfait entre tant de corps si divers, si puissans, si impétueux ? D'où naît leur concert éternel ? D'un mouvement simple, increé. Je t'entends ; mais ce mouvement qui opere ces grandes merveilles, les sait-il, ne les sait-il pas ? Tu sais que tu vis ; nul insecte n'ignore sa propre existence ; & le seul principe de l'Etre, l'ame de l'univers..... ô prodige ! ô blasphême ! l'ame de l'univers...... O Puissance invisible, pouvez-vous souffrir cet outrage ! vous parlez, les astres s'ébranlent, l'être sort du néant, les tombeaux sont féconds, & l'impie vous défie avec impunité ; il vous brave, il vous nie. O parole exécrable ! il vous brave, il respire encore & il croit triompher de vous. O

Dieu ! détournez loin de moi les effets de votre vengeance. O Christ ! prenez-moi sous votre aîle. Esprit-Saint soutenez ma foi jusques à mon dernier soupir.

PRIERE.

O Dieu ! qu'ai-je fait ? Quelle offense arme votre bras contre moi ? Quelle malheureuse foiblesse m'attire votre indignation ? Vous versez dans mon cœur malade le fiel & l'ennui qui le rongent ; vous sechez l'espérance au fond de ma pensée ; vous noyez ma vie d'amertume ; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent ; la gloire, qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieuse ; vous me ravissez tout......

Etre juste, je vous cherchai si-tôt que je pus vous connoître ; je vous consacrai mes hommages & mes vœux innocens dès

ma plus tendre enfance, & j'aimai vos ſaintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaiſſé ? Pourquoi lorſque l'orgueil, l'ambition, les plaiſirs m'ont tendu leurs piéges infidéles...... c'étoit ſous leurs traits que mon cœur ne pouvoit ſe paſſer d'appui.

J'ai laiſſé tomber un regard ſur les dons enchanteurs du monde, & ſoudain vous m'avez quitté, & l'ennui, les ſoucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé ma vie.

O mon ame ! montre-toi forte dans ces rigoureuſes épreuves ; ſois patiente ; eſpere à ton Dieu, tes maux finiront, rien n'eſt ſtable ; la terre elle-même & les cieux s'évanoüiront comme un ſonge. Tu vois ces Nations & ces Trônes, qui tiennent la terre aſſervie : tout cela périra. Ecoutes, le jour du Seigneur n'eſt pas loin : il viendra ; l'Univers ſur-

pris sentira les ressorts de son Etre épuisés & ses fondemens ébranlés : l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux & la mort n'aura plus d'aziles.

O révolution effroyable ! l'homicide & l'incestueux jouissoient en paix de leurs crimes & dormoient sur des lits de fleurs ; cette voix a frappé les airs ; le soleil a fait sa carriere, la face des cieux a changé. A ces mots les mers, les montagnes, les forêts, les tombeaux frémissent, la nuit parle, les vents s'appellent.

Dieu vivant ! ainsi vos vengeances se déclarent & s'accomplissent : ainsi vous sortez du silence & des ombres qui vous couvroient. O Christ ! votre regne est venu. Pere, Fils, Esprit éternel, l'Univers aveuglé ne pouvoit vous comprendre. L'Univers n'est plus, mais vous êtes. Vous êtes ; vous jugez les peuples.

ples. Le foible, le fort, l'innocent, l'incrédule, le ſacrilége; tous ſont devant vous. Quel ſpectacle! Je me tais, mon ame ſe trouble & s'égare en ſon propre fond. Trinité formidable au crime, recevez mes humbles hommages.

FIN.



APPROBATIONS.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Réflexions & de Maximes sur divers sujets.* Fait à Paris ce 10 Juin 1747.

JOLLY.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Paradoxes mêlés de Refléxions & de Maximes.* Fait à Paris ce 10. Juin 1747. JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Refléxions & de Maximes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quel-

que qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel desdites Présentes; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraire: Car

tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quarante-ſix, & de notre Regne le trente-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 527. Fol. 460. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 27 Janvier 1746.

Signé, VINCENT, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la REINE & de Mgnr l'Archevêque. 1747.